

**FNA 0324 -
L'Étrange
planète Orga**

Bruss, B.R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



B.R.BRUSS

L'ETRANGE PLANETE ORGA



F L E U V E N O I R

ANTICIPATION



B.R.BRUSS

L'ETRANGE PLANETE ORGA



F L E U V E N O I R

B.-R. BRUSS

L'ÉTRANGE PLANÈTE ORGA

COLLECTION

« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIIIe

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Où je me présente et où je parle de ma planète natale, ainsi que de mon « idée fixe », en suite de quoi il apparaîtra que le destin d'un homme n'est pas toujours conforme à ce qu'il pouvait prévoir.

Je m'appelle Bur Olec Svertolmin. J'ai vingt-neuf ans. Je suis né sur la planète Fig, dans la constellation du Cygne, le 8 du mois de Thor, en l'an 7.712 de l'ère galactique, c'est-à-dire le jour même de la fête de la « Grande Union », qui célèbre l'entrée, il y a un demi-siècle, de la millième planète dans notre Confédération des Races Humaines et Humanoïdes.

Pas plus que je ne suis un homme important, la planète Fig, sur laquelle j'ai passé mon enfance et mon adolescence, n'est une planète importante, et rien ne me prédisposait particulièrement – sauf peut-être mon « idée fixe » – à vivre ce que j'ai vécu. Mais le fait d'avoir une idée fixe n'implique pas nécessairement que l'on sera mêlé un jour à de grandes et étranges aventures...

La planète Fig, bien qu'elle fasse partie de la Confédération depuis plus de deux mille ans et que ses habitants puissent se flatter de descendre d'un rameau ethnique venu directement de la planète-mère, la vieille Terre éclairée par Sol 1, n'a rien de très pittoresque ni de très distingué.

Ce n'est pas sa faute, la pauvre.

C'est un globe passablement usé, où les océans sont peu profonds et les terres peu hautes. Notre montagne la plus élevée (Mais elle se trouve par bonheur à quelques kilomètres de notre capitale et constitue donc un lieu d'excursion très couru.) n'a même pas 100 mètres. Son point culminant se situe exactement à 98 mètres 98 centimètres au-dessus du niveau de la mer. Mais il faut convenir que du sommet de cette taupinière, que nous appelons naturellement le Mont-Haut, on a une fort belle vue sur Herlim, notre principale ville, sur l'océan, et sur les plaines verdoyantes qui s'étendent à l'ouest à perte de vue.

Ceux qui ont découvert la planète Fig, dans le système de Sol CXXIV, en l'an 5.560, et qui la baptisèrent du nom du commandant de

l'astronef qui le premier s'y posa, se demandèrent ce qu'on pourrait bien en faire. Oh ! elle était très habitable, mais ils n'y trouvèrent ni uranium, ni plutonium, ni diamants, ni argent, ni or, ni même du cuivre, ni rien qui leur parût exploitable. Ils allaient la classer parmi les « corps célestes inutilisables » lorsqu'un des membres de l'expédition qui avait quelque notion d'agriculture s'avisa que le sol – d'un pur point de vue agricole – n'avait pas trop mauvaise mine. L'herbe, en tout cas, y poussait dru. Et il n'y avait même pas de bêtes pour la manger. On fit des prélèvements en divers endroits. Et quelqu'un, quelque part, quelques mois plus tard, donna un avis motivé : « planète parfaite pour l'élevage ».

C'est ainsi qu'un peu plus tard encore les premiers colons, qui habitaient un endroit de la Terre qu'autrefois on appelait, paraît-il, le Far West, s'embarquèrent dans des astronefs avec leurs vaches et leurs taureaux et débarquèrent sur Fig. Depuis, ces colons ont fait beaucoup de petits. Leurs vaches et leurs taureaux aussi. Et aussi leurs chiens, leurs chats, leurs lapins, leurs poules, leurs dindons.

Sur Fig, nous sommes comme qui dirait des paysans. Au jour d'aujourd'hui, d'immenses troupeaux garnissent les plaines verdoyantes.

Herlim, notre capitale, n'est pas une grande ville. Elle est aussi modeste que notre Mont-Haut. Pas même 100.000 habitants. Exactement 99.970 au dernier recensement.

Le gros de la population est disséminé dans les immenses étendues plates de la planète. Mes concitoyens habitent donc pour la plupart des fermes, mais des fermes tout à fait perfectionnées, dotées de robots-gardiens de troupeaux, de robots-trayeurs de vaches, de robots-moissonneurs, de robots-fromagers.

Herlim est une ville plate, tout au bord de l'océan Méridional. Les maisons n'y sont pas particulièrement remarquables, mais ont été dotées d'un très honnête confort. Nous n'avons ni industries métallurgiques, ni industries chimiques, ni industries astronautique ». Nous ne produisons, pour l'exportation, que de la viande congelée et du fromage, mais nous en produisons en quantités énormes, car, dans toute la galaxie, les nommes et même les humanoïdes continuent à apprécier le biftek et les produits laitiers.

Tous mes oncles et cousins, qui sont nombreux, sont agriculteurs. Mais, dans la famille, depuis de nombreuses générations, il y a toujours eu un rejeton qui exerçait un métier différent. Oh ! pas très différent : le métier de vétérinaire. Mon grand-père le fut. Mon père le fut. Et, moi-même, je le suis. Ou du moins je l'étais. Mais n'anticipons pas.

On ne trouverait pas, à Herlim, de grandes écoles vouées aux sciences les plus nobles comme la chimie, l'électronique, la physique nucléaire et l'astronavigation. Mais on en trouve une qui est un modèle du genre : L'école Supérieure Agronomique et Vétérinaire. C'est là naturellement que j'ai fait mes études et décroché mes diplômes avec mention très bien, ce qui a fait plaisir à mon père.

Les natifs de Fig passent pour un peu arriérés. Nous n'avons pourtant rien à envier à personne.

Nous connaissons une solide prospérité. Nous menons évidemment une vie très provinciale par rapport aux planètes distinguées sur lesquelles on trouve d'immenses et fiévreuses métropoles. Mais nos populations, bien que très casanières, sont satisfaites de leur sort.

Nous sommes d'ailleurs reliés au reste de l'univers habité par 32 des 14.172 chaînes de télévision qui forment le réseau de la Confédération Galactique, et les Figiennes non seulement sont au courant des dernières créations de la mode sur les planètes – comme la Terre ou comme Béryllis – où brille la haute couture, mais elles savent s'habiller avec élégance et fantaisie. Et rien n'est plus gracieux au monde qu'un défilé nocturne de majorettes sur la grande place de Herlim, quand celle-ci est éclairée par les quatre lampadaires atomiques qui en sont le principal ornement.

*

* *

Mais il est temps que je me présente, moi-même, un peu mieux.

J'ai vingt-neuf ans, comme je l'ai déjà dit. Quand j'en avais vingt, j'étais plutôt de petite taille, assez pataud, très brun, avec une tête plutôt ronde, un nez plutôt camard, un teint basané, et je paraissais plus que mon âge. Aujourd'hui, je suis grand et mince, blond, avec un visage allongé et aristocratique et un nez non seulement correct, mais agréable à voir. Vous vous direz sans doute que j'ai eu recours aux coûteuses magies des chirurgies esthétiques. Ce ne fut pas le cas. Mais n'anticipons pas.

Dès ma plus tendre enfance, il était convenu qu'en ma qualité de fils unique, je serais vétérinaire. Et j'ai obéi à mon père, à qui il ne faisait d'ailleurs pas bon de désobéir. Je fus d'ailleurs un élève très docile. Et l'art de soigner les bêtes n'a plus pour moi aucun secret.

Aujourd'hui, je suis marié, et j'aurai, le moment venu, beaucoup de choses à dire sur ma femme. Elle est blonde, elle est mince, elle a un beau visage aristocratique. Elle s'appelle Seirel. C'est un joli prénom, un peu trop répandu peut-être. Mais, en réalité, elle ne

s'appelle pas Seirel.

Elle est née à Sirulap, une petite localité située à deux mille kilomètres au nord-ouest de Herlim, et qui est célèbre par la qualité des boeufs qu'on y élève. Et elle est la fille » d'un fermier. Du moins on le croit. Mais, en réalité, elle n'est pas la fille d'un fermier, elle n'est pas née à Sirulap, et elle n'est même pas née sur la planète Fig. Ce qui n'a aucune importance puisque nous nous adorons. Et quand je dis adorons, je sais de quoi je parle, mais bien peu de gens pourraient comprendre ce que je veux dire.

Ma femme Seirel est une charmante merveille. Elle a toutes les qualités que l'on peut imaginer, et même d'autres que l'on n'imaginerait pas aisément. Mais n'anticipons pas.

J'en arrive à mon « idée fixe ». Une idée fixe qui datait de mon enfance.

Tout me prédestinait à devenir vétérinaire. Mais j'avais envie d'autre chose. J'avais envie de voir du pays. Je voulais être astronaute. Je voulais aussi être poète, comme ces grands chantres galactiques qui ont célébré la conquête du cosmos en des strophes impérissables.

Ces deux idées-là étaient tout à fait singulières chez un jeune Figien, surtout la seconde. Si j'en avais parlé à qui que ce soit – à commencer par mon père —, on m'aurait cru fou. Poète ! Mais tu rêves, mon petit Bur ! On m'aurait cru fou aussi, mais un peu moins, si j'avais confessé que je voulais être astronaute. Nous étions faits, nous les Figiens, pour élever du bétail – un métier sûr et rentable, – et non pour courir sur les routes de l'Espace ou pour fabriquer des chansonnettes.

Le plus curieux, c'est que j'avais à l'école un copain, Frio Estin Blakitol, – un garçon noiraud et pataud lui aussi – qui tombait dans les mêmes aberrations. Il se contentait d'ailleurs, lui, de vouloir être astronaute. Les poèmes épiques l'intéressaient moins que moi.

Il était mon confident. J'étais le sien. Pendant nos moments de loisir, nous nous chauffions mutuellement la tête.

Mais nous ne nous faisions guère d'illusions. Pour devenir astronaute, il faut aller dans une école d'astronautique. La plus proche était sur Boloum, de Sol CXX. Et jamais un Figien n'avait mis les pieds dans une telle école, car pour y entrer, il fallait y être déjà préparé, et c'était une préparation qu'on ne pouvait pas recevoir sur Fig. Le besoin ne s'en était jamais fait sentir.

— Nous n'avons vraiment pas de veine, me disait mon ami Frio, d'être nés sur une planète de culs-terreux comme celle-ci !

— Hélas ! lui disais-je en poussant un gros soupir.

Nous nous consolions en allant admirer les astronautes quand il en venait à Herlim. Il n'en venait pas souvent. Le trafic-voyageur était réduit à sa plus simple expression. Pas question que les touristes visitent une planète aussi plate à tous égards que la nôtre. Notre Mont-Haut ne pouvait réellement pas les attirer. Il n'y avait qu'une navette trimestrielle entre Herlim et la plus proche planète habitée, Mirmol, de Sol CXXIII. Une misère. Et le petit astronef qui assurait ce service n'amenait guère que des représentants de commerce et parfois, mais rarement, une troupe théâtrale de sixième ordre. Quant aux Figiens qui quittaient momentanément Fig, ils étaient très rare » et il fallait qu'ils eussent pour cela des motifs d'affaires bien pressants.

Le gros trafic des marchandises se faisait ailleurs qu'à Herlim, qui n'était guère que la capitale administrative, et où il n'y avait qu'un minuscule aéroport. C'est à Burbax – à sept cent cinquante kilomètres de notre ville – et à Fourfin, dans l'autre hémisphère, que s'effectuait le départ de la viande congelée et des fromages et qu'arrivaient tous les produits manufacturés dont nous avions besoin.

Je ne suis allé à Burbax que trois fois durant mon adolescence et, chaque fois, j'en suis revenu émerveillé. J'entrais presque en transe quand je voyais décoller un énorme astronef-remorqueur, mu par la puissance antigrav, et traînant derrière lui tout un train de quinze ou vingt containers frigorifiques gros chacun comme un immeuble de dix étages. Ah ! c'était un spectacle ! J'en rêvais pendant un mois.

Non, il n'y avait aucune chance pour que Frio et moi devenions des cosmonautes, des astronavigateurs – et je ne peux d'ailleurs pas dire que nous le soyons devenus.

On pouvait concevoir qu'un Frigien né d'agriculteurs finisse comme bureaucrate dans la capitale, et cela s'est produit assez souvent ; on pouvait concevoir qu'un Frigien épouse une fille qui n'était pas frigienne, et cela s'est produit aussi (Mon propre arrière-grand-père maternel s'est même marié avec une humanoïde aux cheveux bleus de la planète Sribai, et c'est sans doute pourquoi ma moustache, quand elle commença de pousser, était vaguement bleuâtre), mais on n'aurait pas pu concevoir qu'un Frigien fît carrière dans l'Espace.

Je pensais, à douze ans, que la vie était mal faite et Frio Estin Blakitol, mon fidèle condisciple, était bien de mon avis. Bien que nous fussions l'un et l'autre d'humeur gaie, cela nous donnait un brin de mélancolie.

Comme les visites d'astronautes à Herlim étaient rares (Nous allions chaque fois les guetter à l'entrée de l'hôtel de la *Prairie Verte* où ils séjournèrent.), c'est dans les livres, naturellement, que nous

tentions d'assouvir notre passion. La bibliothèque de l'école était assez bien pourvue en ouvrages de toutes sortes. Nous dévorions avec frénésie ceux qui traitaient de nos thèmes favoris. Nous nous repaissions en particulier des mémoires des grands conquérants de l'Espace, qui avaient découvert des mondes inconnus et parfois étranges. Avec eux nous vivions en imagination leurs voyages. Et chaque fois que la télé annonçait un film ou un documentaire sur ces mêmes sujets, nous ne le rations jamais.

Pour dire toute la vérité, si j'avais le désir d'être astronaute, j'avais plus encore celui d'être explorateur. Ce désir, cette « idée fixe », datait de la lecture que j'avais faite, à sept ou huit ans, d'un petit livre intitulé : *« Les planètes les plus mystérieuses du cosmos »*. L'une d'elles, en particulier, m'intriguait prodigieusement. Le petit livre disait à son sujet :

« ORGA-SOL MCMLXXVII. - Découverte en l'an 7.518 par l'astronef « Jupiter » (Commandant Sverdo Lomi Jarraquin). Cette planète est située dans une zone de l'Espace qui n'a pas été explorée depuis parce qu'elle est, semble-t-il, très dangereuse. Elle présente en outre une curieuse particularité : la navigation sub-spatiale y est impossible. Et on n'y vogue, dans l'Espace normal, qu'avec une lenteur extrême. Durant la dernière partie du trajet Jarraquin nota qu'il allait l'impression d'avancer « dans une espèce de soupe ». L'astronef se posa, non sur une terre ferme, mais sur ce que le commandant a défini comme étant « une sorte de grand radeau », et qui plus est un radeau qui semblait, s'être formé peu avant l'atterrissage. Ce qui l'entourait n'avait pourtant que fort peu l'aspect d'un océan : rien qui ressemblât positivement à un liquide. Simplement la planète paraissait être molle, comme fondante, et des couleurs changeantes et variées animaient sa surface. Les explorateurs ne sont sortis de leur astronef, en scaphandres, que pendant quelques instants. Leurs analyseurs automatiques et autres appareils enregistreurs ne fonctionnaient plus. Ils crurent apercevoir des créatures vivantes aux formes variables et très colorées. Quelques-unes de ces créatures s'avançaient même vers eux sur le radeau, tandis que d'autres semblaient émerger des surfaces « fondantes ». « Tout cela, nota Jarraquin, avait un peu un aspect de guimauve très fluide, ou de blancs d'oeufs battus en neige et diversement teintés. » Lui et ses compagnons crurent, en outre, entendre des paroles articulées et une vague musique. Ils virent même – mais sans être, formels sur ce point – des sortes de visages humains. Le commandant aurait volontiers poursuivi ses observations – car les explorateurs ne se sentaient, nullement incommodés, mais l'équipage, qui avait pris peur et qui redoutait que le « radeau » et leur astronef ne s'enfoncent dans la « guimauve », l'obligea à repartir immédiatement. »

Quand je fis lire cette histoire à mon ami Frio, il me dit :

Moi, je serais resté ! J'aurais voulu en savoir davantage.

A huit ans, on est très courageux en paroles.

Plus tard, nous avons cherché s'il n'existait pas d'autres renseignements sur cette très étrange planète, située dans la constellation du Scorpion, aux confins de la galaxie. Mais la Grande Encyclopédie Galactique, dont nous faisons notre régal, n'en disait pas beaucoup plus que le petit livre de vulgarisation. Elle ajoutait toutefois que ce qu'on savait reposait uniquement sur un bref rapport que le commandant Jarraquin avait transmis par radio, un peu avant que son vaisseau, le « Jupiter », ne se perdît corps et biens.

Quand cette catastrophe se produisit, le « Jupiter » était d'ailleurs très loin de la planète Orga.

Celle-ci avait en quelque sorte « polarisé » nos rêves, à Frio et à moi. Nous en parliions souvent, avec une sorte de nostalgie.

*
* *

J'écris ces lignes dans la jolie maison que j'ai achetée à mon retour sur Fig, il y a huit jours. Elle est agréablement située sur le flanc du Mont-Haut. J'y vis avec ma femme Seirel. Oh ! nous n'y resterons pas des années, parce que... Mais n'anticipons pas.

Ce qu'il me faut dire maintenant, c'est que les récits des explorateurs cosmiques dont je me suis gorgé pendant mon enfance et mon adolescence me semblent un peu pâles auprès de ce que j'ai vécu moi-même au cours des sept dernières années.

Pourtant, lorsque j'ai quitté, à vingt ans, l'école Supérieure Agronomique et Vétérinaire de Herlim, j'étais fort loin de me douter de ce qui allait m'arriver. Mais, comme dit l'autre, le hasard est le grand maître des hommes et des dieux.

En fait, j'étais tout bonnement résigné – et sans trop de mélancolie – à mener la même vie que mon père, mon grand-père, mes aïeux, c'est-à-dire à soigner des veaux, des vaches, des boeufs, des taureaux et accessoirement les représentants de quelques autres espèces animales, notamment le *goulgou*, un énorme ruminant originaire de la planète Versins et qui s'était fort bien acclimaté chez nous.

Après tout, Fig est un endroit où il fait bon vivre quand on n'a pas des ambitions démesurées. Le climat y est doux et d'une grande régularité. L'air y est sain. Les filles y sont jolies. La chère y est bonne. On y vit vieux.

Mais il faut toujours compter avec le hasard...

Oui, le hasard, que d'autres appellent la chance. Ou la

malchance... Et qui parfois modifie le destin d'un homme d'une façon inimaginable...

CHAPITRE II

Où le hasard se manifeste sous la forme d'une occasion que je ne manque pas de saisir par les cheveux, et où je fais un peu plus tard la connaissance du nommé Jor Sylvo Kriss Arevadoulu, un homme curieux.

Il était de tradition, quand on quittait l'Ecole Agronomique et Vétérinaire d'Herlim, de s'octroyer six mois de vacances avant de se mettre au travail. Et de les passer dans la capitale, car c'était là malgré tout qu'il y avait le plus de distractions. Les promenades à pied ou en *jetcars* dans la campagne figienne étaient plutôt monotones. Et nous savions que nous aurions bientôt l'occasion d'en faire à satiété.

Frio et moi, nous déambulions dans les rues et les jardins publics, nous allions d'un cinéma tridimensionnel à un théâtre de sons, de parfums et de sensations électriques. Nous hantions les bars et les salles de danses.

Nous étions un peu tristes, car il allait bientôt falloir nous séparer. Nous ne nous reverrions que rarement, car Frio devait se fixer dans une bourgade sise à plus de dix mille kilomètres de Herlim, pour y prendre la succession d'un de ses oncles, tandis que j'aurais la chance, moi, de rester non loin de la capitale.

Nous nous étions toutefois promis de faire ensemble, quand nous aurions réuni suffisamment d'économies personnelles, c'est-à-dire dans quatre ou cinq ans, un petit voyage dans l'Espace, tout au moins jusqu'à Mirmol. Mais nous savions bien que même ce modeste projet, nous ne le réaliserions pas, non pas tellement parce que ces voyages-là sont coûteux que parce que nous serions alors englués dans d'inextricables routines.

Vers le milieu de nos vacances, le 15 du mois de Farli, le vaisseau spatial de la navette trimestrielle devait se poser sur l'astroport de Herlim. Bien entendu, nous avons assisté à son atterrissage. Oh ! ce n'était pas un bien gros astronef. Il n'avait que trois hommes d'équipage et ne pouvait emmener qu'une quinzaine de passagers.

L'année d'avant, nous avions fini par faire la connaissance, au bar de l'hôtel de *La Prairie Verte*, de deux astronautes – deux personnages

assez ordinaires, tout compte fait, mais qui à nos yeux prenaient l'aspect de créatures supérieures. L'un d'eux, un gros homme au visage rubicond, pas tout jeune, qui s'appelait Orl Sif Léridendal, nous impressionnait particulièrement par la façon péremptoire qu'il avait de vider des chopes de *slaouss*, une boisson d'ailleurs délicieuse que l'on ne produit guère que sur notre planète – et aussi parce qu'il était commandant.

Ah ! ah ! fit-il en nous voyant au pied de la passerelle de débarquement. Toujours passionnés par l'espace ?

Il nous tapota familièrement l'épaule de sa grosse main velue.

Non seulement nous avons lu tous les récits d'explorations qui nous tombaient sous la main, mais nous nous étions plongés dans les deux ou trois ouvrages techniques sur l'astronavigation qui se trouvaient, je ne saie trop pourquoi, à la bibliothèque de l'école. À vrai dire, nous n'y avons pas compris grand-chose. Mais cela nous permettait au moins de ne pas avoir l'air trop idiots dans nos conversations avec le cc commandant ».

Nous devons retrouver celui-ci, une heure après l'atterrissage du « Conquérant » – un nom un peu pompeux pour un si modeste astronef – au bar de *La Prairie Verte*.

— Bonne traversée, commandant ? lui demandai-je poliment tandis qu'il vidait sa première chope de *slaouss*.

— Oh ! entre Mirmol et Fig, c'est du billard. Ah ! c'était autre chose quand je naviguais entre Bolton, de Sol LVII et Nelton, de Sol LX, et qu'il fallait franchir la ceinture d'astéroïdes du grand Courant Gamma.

Nous étions très documentés, Frio et moi, sur cette fameuse ceinture, et nous lui avons montré que nous l'étions, ce qui lui a fait plaisir. Il nous parla alors de son séjour, vingt ans plus tôt, sur la planète-mère, la merveille des merveilles, et nous l'écoutions bouche bée, bien que nous ayons vu cent fois à la télévision des images de la Terre.

Le commandant, à qui nous avons confié nos secrètes aspirations, soupirait :

— Moi aussi, j'aurais aimé être explorateur !

Tout à coup son visage se rembrunit.

— Je suie embêté, dit-il. Le steward du « Conquérant » est indisponible.

— Indisponible ? fis-je.

— Oui. Un peu avant que nous n'arrivions, il a eu une crise

d'appendicite. J'ai dû le faire hospitaliser. Vous ne connaissiez personne qui puisse le remplacer au pied levé ?

Nous nous sommes regardés, Frio et moi, et, dans nos regards, il devait y avoir de singulières étincelles. Plus que des étincelles : des visions radieuses surgies des profondeurs de notre « idée fixe ».

Il faut croire que j'ai vraiment la fibre aventureuse. Ce fut, en tout cas, comme une avalanche de lumière et d'espoir qui me traversa l'âme. Je feignis de réfléchir un instant, puis je lâchai tout à trac :

— Non, je ne vois personne... Mais je me propose, si la chose est possible...

— Moi aussi, dit Frio d'une petite voix enrouée.

En fait, je ne songeais qu'à aller jusqu'à Mirmol et à en revenir trois mois plus tard à bord de ce même « Conquérant », juste huit jours avant la fin de nos vacances. Frio devait me dire plus tard qu'il avait, lui aussi, dans un éclair, fait le même calcul.

Le commandant Léridenthal nous regarda.

— Quel âge avez-vous ? fit-il.

— J'ai vingt ans, dis-je.

— J'ai vingt ans, dit Frio.

Il nous examina, comme pour voir la mine que nous aurions en tenue de steward.

Evidemment, puisque vous êtes majeurs, vous êtes libres de vos personnes. Montrez-moi vos papiers, pour que je m'en assure.

Nous les lui avons montrés.

— Le *hic*, dit-il, c'est que vous ne connaissez pas le métier. Mais ce n'est pas très compliqué... Et je crains bien de ne pas trouver très vite quelqu'un sur cette sacrée planète où les gens sont si casaniers...

Au fond, et je l'ai compris par la suite, le commandant, n'aimait pas les efforts. Il préférerait boire quelques chopes de *slaouss* plutôt que de courir à travers Herlim en quête d'un steward problématique.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, vous n'avez pas l'air idiots et je crois que vous vous y mettez vite.

— Alors, dit Frio d'une voix encore plus enrouée, vous nous engagez, commandant ?

Il eut un sourire.

— J'ai dit un steward, pas deux. Le « Conquérant » n'est malheureusement pas un paquebot transgalactique. Arrangez-vous entre vous. Je n'ai pas de préférence.

Frio et moi nous nous sommes regardés de nouveau. L'idée de nous séparer ne nous plaisait pas du tout. Mais, de toute façon, notre séparation était proche. Et il eût été stupide de ne pas saisir l'occasion par les cheveux.

— Il faut tirer à pile ou face, dit Frio.

Nous avons tiré à pile ou face avec une pièce confédérale de dix crédits – le prix d'une chope de *slaouss*.

Le sort m'a désigné.

— Nous partons demain soir à 32 heures 65, me dit le commandant Léridenthal.

*
* *

Je n'ai rien dit à mon père. En pensant à ce qu'auraient pu être ses réactions, je n'étais pas très fier. Je me contentai de lui laisser une lettre lui expliquant que j'avais sauté sur l'aubaine d'un voyage gratuit et que je serais de retour dans trois mois, un peu avant la fin de mes vacances.

J'étais passablement ému quand, après avoir serré la main de Frio, je m'engouffrai dans le sas d'entrée du « Conquérant ».

Veinard ! m'avait-il crié.

J'allai droit dans la cambuse, où le cuisinier, un petit homme remuant et aimable, m'initia à la façon de tenir un plat et de le présenter sans faire tomber la sauce sur les épaules des clients.

Le voyage durait trois jours. Le « Conquérant », malgré son nom ronflant, n'était qu'un rafiot peu rapide. Même dans le sub-espace, où il ne restait qu'une journée (Car il lui en fallait une pour atteindre l'accélération voulue et une autre pour décélérer), il se traînait comme une tortue.

Je ne m'aperçus même pas du décollage. Mais quand, un quart d'heure plus tard, je jetai un coup d'oeil par un hublot, j'eus presque le vertige. Un vertige délicieux. Fig, ma patrie, n'était déjà plus qu'une grosse boule verte.

Il n'y avait que huit passagers à bord. Six hommes et deux femmes. Mais celles-ci étaient à elles deux plus embêtantes que les cinq hommes. Elles se moquaient de mon accent « provincial ». Il est vrai que sur Fig, et surtout dans les campagnes, on parle le galactique « moyen » avec une assez drôle de prononciation en roulant d'une façon démesurée les « r » et en escamotant les « l ». J'ai corrigé ce défaut quand j'ai fini par m'en aviser.

D'ailleurs tout se passa assez bien. Les passagers dormaient la moitié du temps. Le commandant Léridenthal faisait comme eux. Il laissait à son second le soin de s'occuper de tout. Et le second, un brave homme chauve et bavard, me prit en sympathie.

*
* *

La planète Mirmol est nettement plus peuplée que Fig, et sa capitale, où l'on voit de très hautes bâtisses, compte près de cinq cent mille habitants.

Mais à ce détail près, elle ne m'a pas paru plus belle que Fig. Au contraire, Fig au moins a de la verdure tandis que Mirmol est pelée, grisâtre, quasiment sans un végétal, et les quelques montagnes qui s'y trouvent ont l'air de vieux squelettes d'animaux préhistoriques.

Tandis qu'à Fig on a du bétail en surabondance, à Mirmol on trouve du nickel à ne savoir qu'en faire. C'est du nickel que vit la population. Le nickel y est vénéré.

Mais je n'ai pas entrepris ce récit pour faire la description de cette planète. On la trouve au complet dans la Grande Encyclopédie Galactique.

Après une rapide visite de la capitale mirmolienne, je passai mon temps à traîner dans l'astroport, où le trafic était nettement plus intense qu'à Herlim. Tout m'intéressait. Mais j'étais là depuis trois jours, et je commençais à trouver le temps long, car je ne connaissais personne, quand le commandant Léridenthal me dit :

— Qu'est-ce que tu dirais, Bur, (il me tutoyait maintenant.) d'un petit voyage jusqu'à Wardling ? Comme steward, naturellement.

— Vous allez à Wardling ?

— Tu ne penses tout de même pas que je vais rester trois mois sans rien faire.

— Et on revient quand ?

C'est un peu plus loin que Fig. Ça demande douze jours aller et retour.

— D'accord, dis-je.

Après la planète de Wardling, j'ai vu la planète Zoela, puis la planète Ruffin, qui est peuplée en majeure partie d'aimables humanoïdes qu'on ne distingue des humains – et encore pas toujours – que parce qu'ils ont les oreilles plus petites.

J'étais de nouveau sur Mirmol, et il ne me restait plus que douze

jours de vacances, quand, le second de Léridental, l'avant-veille de notre départ pour Fig, me prit à part et me dit :

— Petit, tu m'as l'air d'aimer les voyages. Veux-tu faire une croisière – comme steward naturellement – jusqu'à la planète Béryllis ? Je crois que la chose est possible.

Je dressai l'oreille, en proie à des sentiments divers. Béryllis, le joyau de la constellation de la Lyre, c'était tentant. Mais c'était loin.

— Ça dure combien de temps ? demandai-je.

— Trois mois tout ronds. Tu seras de retour ici juste pour sauter dans le « Conquérant » et rentrer au sein de ta famille.

— Mais vous n'aurez pas de steward pour partir après-demain...

— Si. Un ami à moi que ça arrangerait même bien, car il a un voyage à faire sur Fig. Le commandant est d'accord.

— Et cette croisière ? A bord de quel vaisseau ?

— Le « Radieux ».

Je poussai un petit sifflement admiratif. Le « Radieux », que j'apercevais d'où nous étions, et dont j'avais visité les installations intérieures le matin même, n'était assurément pas ce qu'il y avait de mieux dans la galaxie. Mais c'était néanmoins un éblouissant paquebot, avec des cabines de luxe, de grandes salles, une machinerie superbe.

— Tu feras neuf escales sur des planètes intéressantes, poursuivait mon tentateur. Tu verras notamment Zluglil, où les femmes ont la peau couleur d'émeraude et des cheveux pareils à des rayons de soleil. Et tu seras bien payé, et bien considéré parce que tu es intelligent et travailleur.

Un dramatique débat se déroulait dans ma tête. Je pensais à mon père qui déjà ne devait pas être très content. Mais quand on est loin, on est courageux. Après tout, il ne me tuerait pas si je prenais trois mois de vacances de plus. En outre, j'étais majeur, et libre de ma personne, comme l'avait dit Léridental.

— Viens, fit son second. Je vais te présenter au commissaire de bord. Pour moi, l'affaire est déjà dans le sac.

Je le suivis.

*

* *

L'affaire fut dans le sac.

Je vis les femmes couleur d'émeraude de la planète Zluglil, je vis

Béryllis qui m'éblouit, mais où je jugeai qu'il y avait beaucoup trop de monde pour mon goût, et trop d'agitation. Mais je ne retournai pas sur Mirmol, ni par conséquent sur Fig, car pour rentrer à Fig, il fallait nécessairement passer par Mirmol.

J'avais pris de l'assurance. J'avais perdu mon accent figien. Je m'étais fait quelques relations utiles. Sur Béryllis, on m'embaucha pour une autre croisière, dans une autre direction.

Pendant deux ans, j'ai navigué à travers la galaxie, de droite et de gauche. Il s'en est même fallu d'un cheveu que je fasse escale sur la Terre, la merveille des merveilles, le berceau de mes lointains ancêtres.

Cette vie me plaisait. Je ne devins pas positivement astronaute, mais je devins maître d'hôtel, et je faisais malgré tout partie du personnel de l'espace. Je finis par envoyer un message à mon père pour le rassurer sur mon sort et lui faire savoir que décidément je ne serais pas vétérinaire.

Mais n'insistons pas sur ce préambule à ma vie vagabonde, et passons à ce qui m'arriva sur la planète Bruss.

La planète Bruss, de Sol XXIV, se trouve à quelque 700 années de lumière de ma planète natale et est célèbre par ses pâtisseries fines et par ses chantiers de constructions astronautiques.

Pour la première fois je m'y trouvai sans emploi, car je m'étais brouillé avec le commissaire du « Bellérophon » à bord duquel je travaillais alors. Mais je n'étais pas inquiet. Sur Bruss, d'où partaient beaucoup d'astronefs neufs, grands et petits, on avait souvent besoin de monde pour les équiper.

Je visitai les chantiers avec un intérêt passionné et je me bourrai de pâtisseries succulentes.

J'étais là depuis huit jours quand, coup sur coup, il m'arriva – à quelques heures d'intervalle – non pas une chose, mais deux.

Je revenais à pied vers mon hôtel, par la belle avenue ombragée qui mène des chantiers Olgiravel jusqu'au centre même de Fluf, la grande et belle ville où ils sont installés, et je ne pensais à rien de particulier, lorsque j'entendis quelqu'un qui criait :

— Bur ! Bur !

Comme Bur est mon prénom, et que c'est même un prénom peu répandu, sauf sur la planète Fig, je me suis retourné.

Frio était planté devant moi. Mon excellent, mon meilleur ami, Frio Estin Blakitol.

Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre.

— Toi, ici ? m'écriai-je. Comme je suis content ! Mais comment es-tu venu jusque sur la planète Bruss ?

— Et toi ? Ah ! ça c'est un hasard vraiment extraordinaire. Depuis quand es-tu ici ?

— Huit jours.

— Moi aussi.

— Et comment es-tu arrivé ? lui demandai-je.

— A bord du cc Bellérophon ».

— Du « Bellérophon » ? m'écriai-je. Mais comment se fait-il que je ne t'ai pas vu ? J'étais maître d'hôtel à bord. Tu étais passager ?

— Non. J'étais graisseur dans la salle des machines. Je me suis engueulé avec le chef mécanicien, et je suis en chômage.

— Moi aussi, je suis en chômage. Mais raconte-moi tout. Comment es-tu parti de Fig ? J'ai souvent pensé à toi, tu sais. Je me demandais : « Qu'est-ce que devient ce cher vieux Frio ? »

Il me prit par l'épaule, et tandis que nous nous dirigeons vers un bar pour fêter cet événement, il me raconta :

— J'ai eu un coup de chance, moi aussi. J'ai fait la connaissance, il y a un peu plus d'un an, d'un bonhomme qui venait sur Fig afin d'y acheter non pas de la viande congelée, mais deux mille têtes de bétail vivant qu'il voulait essayer d'acclimater sur la planète Sororul. Du bétail surfin, trié sur le volet dans la région de Sirulap. Il avait besoin d'un vétérinaire pour accompagner cet imposant convoi. Il me proposa l'emploi. J'acceptai. Je devins vétérinaire de l'espace. Ensuite j'ai continué.

— Comme vétérinaire ?

— Ah ! non... Ce sont des occasions qui ne se présentent pas tous les jours. Mais j'avais perdu mon oncle deux mois plus tôt. Je ne suis pas marié. Je n'ai personne à charge. J'ai donc crié : « Vive l'espace ! » J'ai navigué au petit bonheur, dans des emplois divers, sur des astronefs de calibres divers, et j'ai vu des planètes diverses. J'ai été valet de chambre, cuisinier, aide-électricien (Tu sais que j'étais un bon bricoleur pour ce qui touche aux installations électriques.) et finalement graisseur.

Je lui racontai ensuite ma propre histoire, dont il connaissait, lui, au moins le début.

Nous étions en train de manger des *béricissels*, ces étonnants gâteaux brussiens qui sont l'une des gloires de cette planète, lorsque le speaker de la télévision, qui débitait discrètement des petites annonces au fond de la salle, fit savoir qu'il allait donner une liste d'offres

d'emploi.

Nous avons dressé l'oreille. Cela nous intéressait. La sixième annonce nous fit dresser l'oreille davantage encore. Elle disait :

« L'industriel Jor Sylvo Kriss Arevadoulu, qui vient de se rendre, acquéreur d'un astronef, recherche pour former un équipage un astronavigateur, un officier en second, un opérateur-radio, un biologiste, un physicien nucléaire, un chimiste, un minéralogiste, un linguiste, un psychanalyste, deux mécaniciens, un cuisinier. Se présenter au Bruss-Palace entre 27 et 34 heures. »

Frio se mit à rire.

— Ça va faire un drôle d'équipage, dit-il.

Je réfléchis un instant.

— Arevadoulu ? fis-je. Il me semble que je connais ce nom-là. Est-ce que ce ne serait pas ce type de la planète Béryllis qui a inventé la pile électrique Areva, qui ne s'use jamais, et qui a fait une fortune colossale en en vendant dans toute la galaxie ?

— Possible... En tout cas, ce n'est pas le premier venu qui peut s'offrir un astronef.

— Oui, dis-je... Et avec un équipage composé de cette façon-là, il n'a pas l'air *de*, vouloir faire une croisière d'agrément... Mais bien plutôt une expédition sur quelque planète inconnue.

Au mot expédition, mon ami Frio bondit presque, comme s'il avait été mu par un ressort. Il semblait très excité. Ce mot magique avait réveillé en lui – et en moi aussi – de vieux rêves.

— Tu as raison, s'écria-t-il. Allons vite voir ce type.

— Doucement, fis-je. Je n'ai pas l'impression que nous présentons tout à fait les qualifications requises...

— Bien sûr que non... Mais nous avons tout de même une certaine expérience de l'espace... Et nous déploierons tous nos dons de séduction pour convaincre ce monsieur de nous embaucher. Nous verrons bien...

Il regarda sa montre et ajouta :

— Allons-y tout de suite.

En réglant l'addition, je demandai au *barman* :

— Avez-vous déjà entendu cette petite annonce d'un nommé Arevadoulu ?

— Sûr, fit-il. Il y a près de dix jours qu'elle passe...

Je regardai Frio qui me dit :

— Ou bien ce gaillard est terriblement exigeant, ou bien il n'a encore trouvé personne pour l'accompagner où il veut aller.

Cette seconde hypothèse nous laissait de l'espoir.

Nous avons sauté dans un *jetcar* automatique qui nous conduisit tout droit au *Bruss-Palace*, l'hôtel le plus cossu de la planète, et où Arevadoulu occupait visiblement l'appartement le plus cossu.

Il nous fallut attendre près de deux heures dans une antichambre où huit ou neuf personnes de tous âges et des deux sexes étaient déjà là avant nous. Elles franchissaient à tour de rôle une superbe et double porte capitonnée et, après un temps plus ou moins long, elles ressortaient, l'air furibond.

Ça ne se présentait décidément pas très bien. Le monsieur devait être horriblement difficile.

Notre tour arriva. Un magnifique robot-valet de chambre nous dit : « entrez ». Nous entrâmes. Et nous vîmes Arevadoulu. Il n'avait pas l'air content du tout.

C'était un personnage d'un aspect inoubliable, très grand, très large, une quarantaine d'années, le crâne totalement chauve, mais avec un collier de barbe rousse, et vêtu d'une combinaison cramoisie. Il nous toisa d'un regard perçant et furieux, et du même ton dont il nous aurait dit : « je vais vous tuer ! » il nous jeta : Asseyez-vous !

CHAPITRE III

Où l'on fait plus ample connaissance avec Jor Sylvo Arevadoulu, qui a lui aussi une « idée fixe », mais suffisamment d'argent pour tenter de la réaliser, car l'argent est un levier bien puissant.

Nous nous sommes assis, plutôt sidérés, dans de profonds fauteuils.

La pièce était cossue, toute lambrissée d'or. Les fauteuils étaient, moelleux, le lustre, au plafond, étincelant. Sur un bureau fait d'un bois rare, reposait un des tomes innombrables de la Grande Encyclopédie Galactique.

Arevadoulu n'était pas assis derrière ce bureau, mais, comme nous, dans un fauteuil, et il nous faisait face, le front barré d'un terrible pli de mauvaise humeur.

Il nous toisa encore pendant un moment de ses yeux qui me semblèrent aussi roux que son collier de barbe, et finalement il déclara :

J'espère que vous n'allez pas me faire perdre mon temps comme tous ces idiots qui défilent ici depuis dix jours. J'espère aussi que vous avez assez de cervelle pour avoir compris, d'après la nature même de l'équipage dont j'ai besoin, que je n'ai pas acheté un astronef pour faire un voyage de plaisance.

— Parfaitement, monsieur, dis-je.

— Parfaitement, monsieur, dit Frio. Vous voulez sans doute explorer une planète peu connue...

Il se dérida légèrement.

— C'est ça, fit-il. Et ça ne vous déplairait pas ? Même s'il y avait quelques petits risques ?

— Au contraire, dis-je.

— Ça nous plairait même beaucoup, dit Frio.

Arevadoulu se dérida encore d'un cran.

— Quelles sont vos qualifications ? Etes-vous astronautes ? Ou pratiquez-vous une des spécialités énoncées dans mon annonce ?

— C'est-à-dire..., fis-je. Nous avons une certaine expérience de l'espace...

— Vous avez des diplômes ?

— Oui, dis-je. Je suis vétérinaire.

— Et vous ?

— Je suis vétérinaire, murmura Frio.

La ride frontale se creusa de nouveau d'un coup et nous eûmes l'impression qu'il allait nous flanquer dehors. Mais il semblait réfléchir. Il répéta deux ou trois fois le mot « vétérinaire », un mot qui brusquement nous parut tout à fait ridicule.

Tout à coup, sa ride s'humanisa un peu.

— Vétérinaire ? dit-il en me regardant. Vous avez donc quelques connaissances en biologie...

— Bien sûr, fis-je avec empressement. Et même des connaissances assez poussées...

Ce qui était vrai, car à l'École Vétérinaire de Herlim on ne lésinait pas sur l'enseignement des principes fondamentaux.

Notre interlocuteur reprit :

— J'ai besoin d'un biologiste, dit-il. Je vois bien que je n'en trouverai pas un facilement. Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Bur Olec Svertolmīn, dis-je.

— Je vous nomme biologiste de l'expédition.

J'en restai abasourdi.

— Et moi ? demanda Frio.

— Je n'ai besoin que d'un seul biologiste.

— C'est que, dit Frio, je sais aussi faire la cuisine.

— Dans ce cas, c'est différent.

— Je sais aussi graisser les moteurs d'astronefs. Je sais réparer les installations électriques. Je sais même à peu près faire fonctionner un poste de radio. A bord du « Translux », j'ai remplacé pendant huit jours l'opérateur qui était malade.

— Dans ce cas, c'est parfait. Comment vous appelez-vous ?

— Frio Estin Blakitol.

— Je vous nomme cuisinier-graisseur-radio-télégraphiste de l'expédition.

Nous jubilions. Mais Arevadoulu ne s'était pas encore complètement déridé.

— Vous allez maintenant me demander, avant de vous décider, quels sont les appointements que je vous propose. A cet égard, je ne crains personne. Je vous offre le triple de ce qu'on pourrait vous offrir n'importe où ailleurs pour ces mêmes fonctions. Et si je suis content de vous, je triplerai encore ce triple.

Cela ne nous déplut pas. Mais comme ni Frio ni moi nous ne sommes des hommes d'argent, nous n'avons manifesté qu'une satisfaction modérée.

Hé ! fit l'homme chauve, vous attendez la suite avant de vous décider et de vous réjouir ? Vous attendez de savoir où je veux vous emmener ? Et quand vous le saurez, vous ferez sans doute comme tous ces pétochards qui se sont défilés.

— Et où voulez-vous aller ? demandai-je posément.

— Je veux aller sur la planète Orga.

*

* *

Il y eut un moment de silence.

Nous nous attendions à tout, sauf à cela.

Nous aurions pourtant pu penser, d'après ce que nous savions déjà, que Arevadoulu avait l'intention d'aller sur une planète qui n'était pas précisément de tout repos. Mais nous n'avions pas songé un instant, qu'il pût s'agir d'Orga.

Orga ! A la vérité, ce vieux rêve n'était pas totalement sorti de notre esprit, mais nous l'avions classé dans la catégorie des choses inaccessibles et donc vaines. Le nom de cette planète traversait parfois ma cervelle, mais comme un météore pareil à ces désirs fous dont on sait qu'ils ne seront jamais satisfaits.

Arevadoulu s'était levé. Ses yeux lançaient des éclairs roux. Nous étions si médusés que nous en avions momentanément perdu l'usage de la parole. Mais nous nous étions levés nous aussi.

Orga ! s'écria-t-il. Oui, Orga ! Ne me regardez pas avec cet air stupide. Vous n'avez naturellement jamais entendu le nom de cette planète dont on ne parle plus depuis près de deux cents ans. Mais je vais éclairer votre lanterne. Orga est le corps céleste le plus fantastique sur lequel des hommes aient jamais mis les pieds. Je vais vous lire ce qu'en dit la Grande Encyclopédie... Après quoi je verrai si vous êtes des gens courageux ou des lavettes...

Déjà il se dirigeait vers son bureau. Mais je m'écriai :

— Inutile, Monsieur. Ce que dit la Grande Encyclopédie sur la planète Orga, nous le savons fort bien. Nous pourrions même vous le réciter, car nous le savons par coeur.

Je me mis effectivement à le lui réciter.

Il me regardait, d'un air ahuri. Et brusquement, il m'interrompit.

— Vous savez cela ? Et vous êtes vétérinaire ?

— Biologiste, dis-je.

Biologiste, d'accord... Mais maintenant que vous savez très exactement où je veux mener mon astronef, vous allez me laisser tomber...

— Pas du tout, fis-je.

Et Frio renchérit.

— Nous serons enchantés et honorés de participer à cette exploration, même si elle ne devait pas nous rapporter un sou. Pour le seul plaisir.

— Asseyez-vous, dit Arevadoulu.

Son visage s'épanouit. Il avait le plus beau sourire du monde.

*

* *

Nous nous sommes regardés pendant un moment comme se regardent des complices.

— Ainsi donc, fit-il, ça vous intéresse ?

— Ça nous passionne, dis-je. Quand nous avions huit ans, Frio et moi, nous ne parlions que de la planète Orga.

— Huit ans. C'est l'âge où je l'ai moi-même découverte dans je ne sais plus quel petit bouquin.

— Sans doute le même que le nôtre, dit Frio. Il avait une couverture verte et une carte du ciel sur la couverture.

— C'est bien ça. Ce qui me paraît inouï, c'est que personne, depuis l'exploration du commandant Jarraquin, n'ait songé à aller examiner Orga un peu plus attentivement, sous prétexte que c'est une planète inutilisable et dangereuse. Inutilisable, peut-être. Mais j'ai le sentiment qu'elle n'est pas aussi dangereuse qu'on le dit. En tout cas, il y a un sacré bout de temps que j'ai envie d'aller voir ça de mes propres yeux. Et maintenant que je peux le faire, je m'aperçois qu'il n'est pas facile de constituer une équipe pour une randonnée de ce genre... Je perds mon temps depuis plus d'une semaine avec des gens qui s'épanouissent

quand je leur annonce quels seront leurs émoluments, mais qui, aussitôt après, se dégonflent... Quatre ou cinq d'entre eux m'ont dit : k C'est très beau, votre planète Orga... Mais vous n'en reviendrez pas... Je ne suis pas candidat pour le suicide... » Je sais bien que nous allons prendre un risque. Mais le risque, c'est ce qui donne du piquant à la vie. C'est bien votre avis ?

C'était bien notre avis.

— J'en ai assez de perdre ma salive avec des froussards, reprit-il.

Et il frappa dans ses mains. Le robot-valet de chambre s'approcha.

— Y a-t-il encore beaucoup de gens qui attendent ? demanda son maître.

— Je vais voir, Monsieur.

Le robot revint et dit :

— Neuf personnes, Monsieur. Sept messieurs et deux dames.

— Tu vas prendre le livre qui est sur mon bureau, en le laissant ouvert à la page marquée, et tu vas retourner auprès de ces quémandeurs. Tu leur diras que le voyage d'exploration que je prépare a pour but la planète Orga. S'ils ne savent pas ce qu'est cette planète, ce qui est probable pour la plupart d'entre eux, tu leur liras ce qu'il y a dans le livre à son sujet. S'il y en a que ça intéresse, tu les feras entrer immédiatement. Les autres, tu leurs diras d'aller se faire pendre ailleurs.

Le robot reparut au bout de deux minutes, mais ne ramena personne.

Notre nouveau patron se tourna vers nous.

— Vous boirez bien quelque chose ? nous demanda-t-il.

— Volontiers, monsieur Arevadoulu, lui répondis-je.

— Appelez-moi Jor. Ce sera plus court, plus simple et plus amical.

*

* *

Dix minutes plus tard, tandis que nous savourions un *sifsong* de première qualité, arrivé en droite ligne de la planète Irrlahirl, Jor nous disait :

— Oui, oui, je comprends... Et après avoir entendu tout ce que vous venez de me confesser, je vous trouve bien sympathiques tous les deux. Moi aussi, j'ai eu cette même « idée fixe » depuis ma plus tendre enfance. Une idée fixe qui s'appelait Orga. Loin de s'estomper tandis que je grandissais, elle n'a fait que croître et embellir.

» On me prend communément pour un homme d'argent. Mais ce n'est pas exact. Je suis l'homme de cette idée-là. C'est pour la réaliser que j'ai voulu faire fortune. Car, au départ, j'avais pour tout capital mon diplôme d'électronicien. J'ai réfléchi. Je me suis dit : « il faut que je fabrique quelque chose que tout le monde achètera. » J'ai cherché. « Si je pouvais trouver, me suis-je dit, une pile électrique réellement inusable, ce serait parfait. » J'ai travaillé, j'ai trouvé, j'ai triomphé, ce fut le pactole. Mais ce pactole ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, vous le savez.

» Je me suis fait construire un astronef sur mesure, conçu pour l'expédition que j'avais en vue. Il est prêt, il est beau, c'est une petite merveille. Et, enfin, j'ai deux collaborateurs qui me comprennent, qui savent ce que c'est qu'un grand désir, et qui n'ont pas peur d'aller sur une planète pareille à un saladier de mousse à la vanille ou à la framboise et sur laquelle il y a des créatures ondoyantes et bizarres... Ces deux collaborateurs, c'est vous, mes chers amis. Mais où vais-je trouver les autres ?

Je me mis à réfléchir. Puis je bus une gorgée de *sifsong* et je dis :

J'ai bien connu le second d'un astronef de puissance moyenne, le « Péremptoire » qui fait le service entre Béryllis et Hulma. J'ai moi-même travaillé pendant trois mois sur ce vaisseau. Il s'agit d'un garçon qui s'appelle Ug Tyr Faleiliber. Il passe pour un excellent astronavigateur. C'est un homme sérieux. Nous avons souvent bavardé. Il rêve d'explorations lointaines. Il connaît l'histoire de la planète Orga. Je me rappelle qu'un jour nous en avons parlé pendant plus d'une heure. « C'est sur une planète comme celle-là que j'aimerais aller », m'a-t-il dit. Il a toutes les qualités requises pour faire un excellent commandant.

— Vite, vite, s'écria Jor. Il faut lui lancer un appel, en lancer un à la compagnie qui l'emploie, afin qu'il vienne me voir dans les plus brefs délais. Je paierai tout ce qu'il faudra.

— Moi, dit Frio, je connais deux mécaniciens d'astronautique que ça pourrait aussi intéresser. Mais ils sont repartis avec le « Bellérophon ».

— Vite, vite, il faut leur envoyer des messages subspatiaux. Il faut qu'ils reviennent ici. Je veux les voir...

Les messages furent lancés séance tenante, par la secrétaire de Jor, une fille à la peau couleur d'émeraude, et qui ne pouvait être originaire que de la planète Zluglil.

— Naturellement vous dînez avec moi, nous dit Jor. Ensuite nous irons voir l'astronef.

Pendant le dîner, je lui demandai s'il s'était borné à diffuser sa petite annonce uniquement sur la planète Bruss.

— Oui, me dit-il. Je pensais que ce serait suffisant, car Bruss est un des plus grands centres d'activité astronautique de toute la Confédération. Mais je vois bien que j'ai eu tort. Je vais la faire diffuser dans toute la galaxie, en précisant qu'il s'agit d'une expédition sur Orga et en demandant aux candidats éventuels de lire l'article consacré à cette planète dans la Grande Encyclopédie avant de se manifester.

Après avoir ainsi parlé, il attaqua un énorme steak. Un steak si tendre et si succulent que je compris, après l'avoir moi-même goûté, qu'il ne pouvait venir que de ma planète natale.

CHAPITRE IV

Où l'on fait connaissance avec Audacieux », un astronef de petit tonnage, mais de grandes capacités, et où, l'équipage de celui-ci ayant été tant bien que mal constitué, on assiste à un mémorable départ.

Jor avait baptisé son astronef l'« Audacieux ». Nous avons pensé que ce nom n'était pas trop mal choisi.

L'« Audacieux » n'était pas un très grand vaisseau. Ce n'en était pas moins une vraie merveille.

Nous sommes restés bouche bée, Frio et moi, quand nous avons pénétré dans le hangar où il avait été construit, sur les chantiers Olgiravel, qui passent pour les mieux équipés et les plus sérieux de toute la Confédération. Je n'avais jamais vu un véhicule de l'espace aussi étincelant et aussi visiblement fait pour tenir le coup dans les situations même les plus critiques.

Cette bonne impression fut confirmée lorsque nous avons pénétré à l'intérieur. Tout y était non seulement luxueux, mais d'une solidité, d'un fini qui semblaient à toute épreuve. La salle des machines en particulier était dotée de tous les derniers perfectionnements. J'admirai les somptueuses cabines, les laboratoires, petits mais pourvus de tout ce qui pourrait nous être nécessaire, le spacieux *living-room*, la cuisine, les soutes avec leurs réserves de vivres pour six mois, la grande cabine de pilotage, les multiples appareils.

Jor, qui nous faisait faire le tour du propriétaire avec une satisfaction et une fierté visibles nous dit :

— Et il y a des choses que vous ne voyez pas et que seul un grand spécialiste de la construction astronautique pourrait deviner. L'« Audacieux », sur ma demande, a été conçu et réalisé pour se tirer d'affaire dans n'importe quel cas. Il peut naviguer dans n'importe quel milieu : dans de l'eau, dans du pétrole, dans de la crème fouettée, dans de la guimauve. S'il se trouvait enfoui sous une couche de terre de cent mètres d'épaisseur, il pourrait, grâce à des dispositifs spéciaux, remonter à la surface par ses propres moyens. Il est capable de supporter des températures incroyables. J'ai essayé de penser à tout. Les meilleurs ingénieurs des chantiers Olgiravel ont travaillé quatre

ans pour mettre tout cela au point.

Voilà qui était de nature à nous inspirer confiance. Mais Frio et moi nous serions allés sur Orga même dans le dernier des rafiots.

Comme nous revenions vers le *jetcar* de Jor, Frio me demanda :

— Où loges-tu ?

— A l'hôtel *Bilbigrin*. Et toi ?

— Moi aussi.

— Ah ! ça, alors, fis-je. C'est tout de même extraordinaire que nous ne nous soyons pas retrouvés plus tôt !

Jor, qui nous avait entendus, nous dit :

— Désormais, et jusqu'à notre départ, vous logerez avec moi au *Bruss-Palace*. Nous allons prendre vos bagages en passant. Et considérez que vous n'êtes pas mes employés, mais bien mes compagnons d'expédition, mes meilleurs amis. Si c'était l'un de vous deux qui ait inventé la pile électrique inusable, il serait sûrement ici à ma place, avec le même projet en tête, et je serais heureux qu'il me traite comme j'entends vous traiter.

Jor Sylvo Kriss Arevadoulou était décidément un homme délicieux.

*
* *

Mais il fallut trois mois pour constituer l'équipage.

Mon ami, le second du « Péremptoire », Ug Tyr Faleiliber, envoya dès le lendemain un message subspatial disant simplement : « j'arrive ». Et il arriva douze jours plus tard, accompagné d'un autre astronaute, Krum Kol Serigo, qui allait devenir son second.

Ug me serra les mains avec effusion en me disant :

Je ne sais comment vous remercier, mon cher Bur. C'est le rêve de ma vie qui va s'accomplir.

Ug était un homme vif, petit, pétulant, intelligent et très compétent, Jor lui plut beaucoup, et ce fut réciproque. Il fut émerveillé lui aussi par l'« Audacieux » et se fit mettre aussitôt au courant des innovations qu'il comportait par les ingénieurs qui l'avaient construit. Krum, son second, ne parlait que fort peu. Mais la joie brillait dans ses yeux.

Les deux mécaniciens du « Bellérophon » n'arrivèrent que plus tard. L'un d'eux se montrait hésitant. Ce fut Ug qui le décida.

Pour les autres membres de l'équipage – ou plutôt de l'équipe – il

fallut attendre un peu. Les spécialistes demandés ne semblaient pas très enclins à aller faire une promenade sur Orga.

Ce fut d'abord une femme, brune, jeune et jolie, qui se présenta.

— Je m'appelle Mir Fifilgang, nous dit-elle. Je suis chimiste diplômée de l'Université de Klam, Sol XXXII. Je viens de perdre mon mari que j'adorais. La vie n'a plus aucun sens pour moi. J'irai où vous voudrez. Les risques m'importent peu.

Sur quoi, elle se mit à pleurer.

— J'espère, lui dit Jor en lui tendant un mouchoir, qu'Orga vous redonnera goût à la vie.

Le psychanalyste qui vint ensuite semblait, au contraire, un garçon gai et facétieux. Il s'appelait Sulo Roank et était roux comme Jor. Mais il avait, lui, des cheveux. Il connaissait depuis longtemps l'existence d'Orga. Son rêve était de psychanalyser des créatures qui n'aient pas le cerveau fait de la même façon que l'homme. Cela plut beaucoup à Jor. Car Jor nous avait déjà expliqué :

— Ce qui m'intéresse sur cette planète, ce n'est pas tant le fait qu'elle ressemble à de la guimauve ou à du coton hydrophile, mais ce .sont ses habitants. Je ne veux pas dire que je suis fatigué de l'espèce humaine ni même des humanoïdes qui sont, en général, charmants, mais j'aimerais bien faire la connaissance d'êtres qui ne soient pas faits comme nous. Ni physiquement, ni mentalement.

Ce fut précisément le jour où Jor était en train de dire qu'on pourrait peut-être, après tout, se passer d'un minéralogiste, qu'on en vit apparaître un, sous les traits de Bolbo Farfin. Il était mince, il était sec, il était blond, il semblait de santé délicate. Mais quand il fut à table avec nous, il nous étonna par la robustesse de son appétit et nous réjouit par la vigueur de son enthousiasme.

Quant au physicien nucléaire, il accourut du fin fond de la galaxie. Il s'appelait Kroal Knuss. Il avait la peau d'une belle couleur orangée et le cheveu d'une belle couleur framboise, car c'était un humanoïde de la planète Carsac. C'était aussi un physicien réputé.

— Je me préparais à partir pour une exploration, dit-il à Jor, quand j'ai pris connaissance de votre annonce. J'ai tout lâché quand j'ai reçu votre réponse à mon message. Songez donc, monsieur, qu'il y a plus de vingt ans que je cherchais moi-même des subsides pour organiser une exploration sur Orga ! Dans l'intérêt majeur de la science... Il tombe, en effet, sous le sens que, dans cette zone de l'espace, les lois naturelles et les structures de la matière doivent être un peu différentes de ce qu'elles sont ailleurs... Une occasion inespérée d'enrichir nos connaissances. Mais nous vivons à une époque si

prosaïque... Personne n'a voulu m'aider. Laissez-moi vous donner l'accolade, monsieur Arevadoulou.

— Appelez-moi Jor, lui dit Jor.

Il ne manquait plus qu'un linguiste. Les linguistes ne s'intéressaient décidément pas à Orga.

— Il en faudrait pourtant bien un, déclara notre patron. Car je pense que seul un linguiste trouvera le moyen de communiquer avec les Orge-liens.

Ce fut sa secrétaire, la fille à la peau couleur d'émeraude, et dotée du joli nom d'Elma Farahilmacolir, qui en trouva un, ou plutôt une. Elle se rappela qu'une de ses meilleures amies, à l'époque encore récente où elle était à l'Université, préparait le concours d'entrée à l'Ecole Supérieure de Linguistique et de Sémantique de Zluglil, une école réputée, car les humanoïdes verts ont toujours été très doués dans ce domaine.

Elle lui lança un message. La réponse vint, favorable. Et la linguiste vint à son tour, dix-huit jours plus tard. Elle portait une toilette verte comme l'espérance, mais moins verte que sa peau. Elle avait des bas jaunes et des cheveux jaunes. Elle s'appelait Kira Riroholmakasilin (Les Zlugliliens ont tous des noms aussi longs que certains produits pharmaceutiques.) et elle était charmante.

— Avez-vous des armes à bord de votre astronef ? demanda-t-elle à Jor.

— Non, pas même le plus petit pistolet désintégrateur.

— Ah ! bon, fit-elle. Parce que, dans le cas contraire, je n'aurais pas pu accepter de vous accompagner.

— J'ai, jugé les armes mutiles, dit Jor. Ou bien nous tomberons sur des créatures intelligentes et pacifiques, et, dans ce cas, nous n'en aurons pas besoin. Ou bien il s'agira de créatures intelligentes mais peu compréhensives, et ce n'est pas avec des armes que nous parviendrons à établir avec elles un contact psychologique. Et si elles sont idiotes et arriérées, elles ne nous intéresseront pas.

C'est exactement ce que je voulais vous dire, déclara Kira avec un beau sourire.

L'équipage – ou plutôt l'équipe – se trouvait donc au complet.

Elma, la secrétaire de Jor, allait être naturellement du voyage. Non pas qu'Orga lui apparût comme une destination particulièrement désirable. Mais elle avait pour son patron un tel dévouement, et il lui inspirait une telle confiance, qu'elle l'aurait accompagné jusqu'en enfer si l'enfer avait existé.

Le départ eut lieu le 27 du mois de Brom de l'an 7 734. J'avais vingt-deux ans, et il y eut beaucoup de monde pour nous voir partir.

Jor Arevadoulu, qui avait su faire sa publicité pour ses piles inusables n'aimait pas la publicité pour sa propre personne.

Si, tout d'abord, il n'avait diffusé des petites annonces que sur le plan local, et sans dire de quoi il s'agissait, c'était précisément pour qu'on ne parlât pas de lui et de ce qu'il allait entreprendre. Il redoutait aussi que les autorités n'interdisent une exploration aussi dangereuse.

Mais quand, par la force des choses, et faute de pouvoir constituer son équipe, il fut obligé de donner plus d'ampleur et plus de précision à son annonces, la discrétion qu'il voulait observer fut balayée.

Les autorités ne firent aucune objection. Car, après tout, les citoyens de la Confédération sont libre d'aller où bon leur semble. Mais la télévision et la presse s'emparèrent de la chose et, bientôt, il n'y eut plus personne dans toute la galaxie pour ignorer l'existence de la planète Orga et de ses particularités.

On vint nous photographier, nous filmer, nous interviewer. Les magazines éditérent des numéros spéciaux sur « la planète mystérieuse ». On paria pour et contre notre succès. Des polémiques s'engagèrent. Pour les uns, nous étions des fous, pour d'autres de hardis champions de la science.

On vit dans les journaux, sur cinq colonnes, des titres aussi saugrenus et aussi désobligeants que celui-ci : « Arevadoulu, le magnat de la pile inusable, se dépêtrera-t-il de la guimauve de la planète Orga ? » Ou bien : « Le grand zoo de Panderil attend avec impatience que Arevadoulu lui ramène dans une cage une demi-douzaine d'Orgéliens aussi fragiles que du blanc d'oeuf monté en neige ».

Jor ne décollerait pas.

Le départ fut pour nous tous un soulagement.

L'« Audacieux » était équipé pour rendre des points aux destroyers de l'espace les plus rapides. Nous comptions atteindre Orga en cinq semaines, après avoir fait escale sur Ikar, Dolveil et Varga.

Nous avons décollé de l'astroport même des chantiers Olgiravel, astroport qui est surtout utilisé pour les essais expérimentaux. La foule était immense, sans parler d'une armée de reporters et de *cameramen*.

A un journaliste qui lui demandait de faire une dernière déclaration, Jor riposta :

N'ayant pas vu Orga, je ne puis rien vous dire pour le moment, si ce n'est que personne n'a encore rien compris à mon projet. Si je vais là-bas, c'est pour y vendre mes piles inusables !

Après avoir prononcé ces fortes paroles, il boucla le sas et nous sommes partis.

Il y eut sans doute des ovations, mais nous ne les avons pas entendues.

Bientôt la planète Bruss se rétrécit sous nos regards et ne tarda pas à devenir un petit disque insignifiant dans le noir de l'espace que tapissaient les glorieuses constellations.

J'étais dans la cabine de pilotage avec Jor. Le commandant Ug nous disait :

— Je n'ai jamais piloté un astronef aussi souple, aussi rapide, aussi maniable. Un vrai pur-sang.

Il ne tarissait pas d'éloges sur la qualité des ordinateurs, qui, en moins d'une seconde, résolvaient les problèmes de navigation les plus compliqués.

Bientôt nous avons plongé dans le sub-espace.

Frio vint nous annoncer que le dîner qu'il avait préparé était servi. Quand nous eûmes tous pris place autour d'un rôti bien doré et dont la matière première provenait des élevages de la planète Fig, un des deux mécaniciens s'avisa que nous étions treize à table.

Il se leva et dit :

— Non, non, je ne mangerai pas. Ça porte malheur. Et je ne veux pas continuer à faire partie de cette expédition.

Nous l'avons débarqué sur la planète Ikar.

Cet homme avait-il raison ? Avait-il tort ? N'anticipons pas.

CHAPITRE V

Où, après un voyage sans histoire dans le subespace, puis à travers ce que le commandant Jarraquin appelait cc une espèce de soupe », nous avons aperçu enfin Orga, qui allait nous réserver quelques émotions fortes.

A part Mir Fifilgang, la jeune femme chimiste et veuve qui passait une bonne partie de son temps à pleurer, nous étions tous très gais à bord de l'a Audacieux ».

Cinq semaines de voyage, c'est long quand on est enfermé entre des parois métalliques, si luxueuses soient-elles. Mais nous savions nous distraire.

Sulo Roank, le psychanalyste, avait des dons étonnants de prestidigitateur. Kira, la linguiste, était une chanteuse remarquable. La secrétaire Elma nous égayait en nous rapportant les multiples et cocasses étourderies de Jor, qui était terriblement distrait.

Bol Tumson, le mécanicien resté à bord, était ventriloque. Même le grave Kroal Knuss, le physicien nucléaire, parvenait à nous faire rire avec des histoires d'atomes tout à fait imprévues. Frio et moi nous racontions, naturellement, des histoires de veaux, de vaches, de cochons et de couvées. Mais le plus drôle de nous tous, c'était incontestablement Jor lui-même, qui était bourré d'anecdotes, de souvenirs de toutes sortes, et qui avait le don de captiver ses interlocuteurs. Il gagnait énormément à être connu.

— Etes-vous sûr, lui demandai-je un jour, que vos piles électriques sont réellement inusables ?

Il eut un petit rire.

— Non, me dit-il. Rien n'est inusable dans la nature. Mais je pense qu'elles dureront cent ans, ce qui ne serait déjà pas si mal. Je crois, d'ailleurs, que beaucoup de choses que nous utilisons, à commencer par les moteurs de toutes sortes, pourraient être rendues beaucoup plus durables. J'ai demandé aux ingénieurs qui ont construit l'« Audacieux » d'appliquer quelques-uns de mes principes. Ils l'ont fait. C'est pourquoi je suis convaincu que notre astronef est positivement increvable.

— C'est, en tout cas, une merveille, dit le commandant Ug.

Notre voyage fut sans histoire. Nous dévorions en souplesse les années de lumière. Nos entrées dans le sub-espace se faisaient avec une telle précision que les effets en étaient quasi imperceptibles. Nous quittions le ciel étoilé et le « continuum » habituel pour plonger dans les ténèbres et la vitesse pure sans ressentir la moindre commotion.

Un matin – quinze jours après l'escale de Varga – comme nous venions de prendre notre café au lait, le commandant nous dit :

— Je crois que nous approchons de cette zone de l'espace que Jarraquin comparait à « une espèce de soupe ». Un élément inconnu qui ralentit, la marche des astronefs. Je me demande de quoi il peut bien s'agir ?

— Nul n'en sait rien, fit Jor. Tous les savants que j'ai consultés à ce sujet m'ont répondu : « si le commandant Jarraquin avait été un peu plus précis dans son rapport, nous pourrions peut-être faire une hypothèse. Mais l'expression « espèce de soupe », si elle est. imagée, n'en est pas moins extrêmement vague. Il peut s'agir tout aussi bien de poussières cosmiques comme certains navigateurs en ont parfois rencontré dans l'espace, que d'un champ magnétique d'une variété mal étudiée ».

— Ou bien encore, dit le physicien Sulo Roank, de quelque entité totalement inconnue de nous... C'est bien cela qui me passionne dans ce voyage...

Nous étions quatre ou cinq dans la cabine de pilotage, et Ug ne quittait pas des yeux son tableau de bord. Derrière les hublots, tout était noir comme du cirage.

Tout à coup, les étoiles apparurent.

Le physicien à la peau orangée poussa un petit cri. Il se tourna vers le commandant.

— Est-ce vous qui nous avez fait sortir du subespace ? demanda-t-il.

— Pas du tout, fit Ug. Je n'ai touché à rien. Et c'est tout à fait extraordinaire. Mais je crois que nous n'avons pas à nous en étonner outre mesure, car il fallait s'y attendre. Le commandant Jarraquin n'a-t-il pas dit, dans son bref rapport, que quand on approchait de la planète Orga il devenait impossible de naviguer dans le subespace ? Il n'a pas spécifié si son astronef en était sorti de lui-même, sans manoeuvre, mais je crois bien qu'il a dû en être ainsi.

Ug examina ses cadrans et s'écria :

— Tenez, regardez... Notre vitesse...

— Que se passe-t-il ? demanda Jor.

— Cela aussi était à prévoir... Notre vitesse ne correspond plus à la puissance déployée par nos moteurs antigrav. Elle continue d'ailleurs à baisser sans que je n'intervienne de la moindre façon... Le doute ne me paraît plus possible... Nous venons d'entrer dans la zone particulière qui entoure Orga. Pourtant rien, dans l'aspect du ciel, ne peut donner à penser que nous sommes dans un élément nouveau...

J'avais collé mon nez à un hublot. Les constellations brillaient de leur éclat habituel. Et nous apercevions un soleil bleuté, pas très gros, car nous en étions assez loin.

— C'est l'astre qui éclaire la planète Orga, nous dit le commandant. C'est Sol MCMLXXVIL Le doute n'est pas possible. Je reconnais fort bien les configurations célestes voisines, telles qu'elles doivent se présenter pour nous au point où nous sommes.

A ce moment-là, Frio entra dans la cabine.

La radio ne marche plus, nous dit-il. Qu'est-ce qui se passe ?

Nous sommes dans l'espèce de soupe, lui dis-je.

L'espèce de soupe ? Je m'attendais à voir à travers les hublots quelque chose qui aurait ressemblé à un potage au tapioca !

Jor eut un petit rire.

— Moi aussi, fit-il. Ou quelque chose dans ce genre. Mais il est clair que cette expression, dans l'esprit du commandant Jarraquin, était purement symbolique et se référait uniquement à l'incapacité où il se trouvait de naviguer à une vitesse normale. Nous sommes exactement dans le même cas.

— Oui, reprit Ug. Notre vitesse continue d'ailleurs de diminuer, comme si nous étions freinés par je ne sais quoi. Un peu comme si nous étions entrés dans un espace visqueux.

Nous sommes restés un moment silencieux. La cabine de pilotage et le couloir qui y donnait accès étaient maintenant envahis par les autres membres de notre équipe.

Nous étions tous en proie à la plus intense-curiosité. Car le moment approchait où nous allions – peut-être – prendre contact avec les mystérieux Orgéliens.

Nous approchions en tout cas de l'endroit le plus étrange de l'univers connu. Nous avions tous des visages assez graves.

Avais-je peur, à ce moment-là ?

J'ai depuis, en d'autres circonstances, connu des moments de peur si réels et si intenses – mais n'anticipons pas – que je ne saurais aujourd'hui l'affirmer en toute certitude. Je ne veux pas me faire plus

valeureux que je ne le suis, mais il est probable que, dès l'instant où nous sommes entrés dans cette zone bizarre, j'ai dû éprouver un petit pincement désagréable au creux de l'estomac, et peut-être me dire que j'aurais mieux fait de rester vétérinaire sur la planète Fig.

Toutefois je suis sûr que la curiosité était plus forte en moi que la peur.

Tout à coup une voix pointue, venue on ne savait trop d'où, nous fit tous sursauter. Et cette voix disait :

— Où est-ce qu'elle est donc, cette fameuse planète Orga ?

En fait, c'était Bol Tumson, notre mécanicien ventriloque, qui exerçait ses talents en ce moment solennel.

Quand nous l'avons compris, cela créa une détente salubre. Et Jor fut le premier à rire.

Oui, fit-il, où est-elle ?

Ug, qui était en train de manipuler ses ordinateurs, répondit :

— Elle est encore à sept minutes de lumière, c'est dire qu'elle ne doit pas être très grosse, quand on la regarde à l'oeil nu. Je présume que c'est ce point plus brillant que les autres qu'on aperçoit dans le hublot de gauche. Je vais faire fonctionner le télescope électronique et vous la montrer sur un écran...

Mais le télescope électronique ne fonctionnait plus.

— C'est étrange, dit Ug. La radio. Et maintenant ce télescope... J'espère que nos moteurs antigrav ne vont pas nous lâcher.

— Ils n'ont pas lâché Jarraquin, dit Sulo Roank, puisqu'il a pu se poser et repartir. Il n'y a pas de raison pour qu'il en aille autrement avec l'« Audacieux », qui est infiniment mieux équipé. Dans combien de temps pourrons-nous atterrir ?

Ug examina les fiches qui sortaient de ses ordinateurs.

— Si nous étions dans un espace normal, dit-il, je vous répondrais : « dans trois heures et quelques minutes ». Mais à la vitesse où nous allons, la réponse est plus difficile. Cette vitesse semble d'ailleurs s'être stabilisée. Si elle demeure constante, il nous faudra entre deux jours et demi et trois jours avant que nous ne puissions nous mettre en orbite autour d'Orga, à une distance convenable pour pouvoir l'observer commodément. En tout cas, les ordinateurs fonctionnent encore. Et ils sont aussi nécessaires pour nous que les moteurs.

— Eh bien ! dit Jor, il n'y a plus qu'à patienter... la patience, qui est la vertu de l'éléphant et du chameau, devrait être aussi celle des explorateurs.

Krum Kol Serigo, l'officier en second, qui n'ouvrait que très rarement la bouche, déclara :

J'ai toujours été très patient.

Tout le monde faisait bonne contenance, même les deux jeunes femmes à la peau d'un vert émeraude. Et même la veuve éplorée. Elle nous dit :

— Qu'il y ait du danger ou pas, cela m'est bien égal.

Il y eut malgré tout un peu de nervosité dans l'air pendant les deux journées qui suivirent.

Mais Jor gardait un calme imperturbable et ne cessait de nous répéter qu'il commençait à vivre les plus beaux jours de sa vie.

Je n'eus pas trop de mal à me convaincre que je commençais moi aussi à vivre les plus beaux jours de la mienne. Mais j'avais hâte de voir à quoi ressemblait la planète Orga et de faire la connaissance de ses habitants.

Au fond, ce qu'on savait d'elle n'avait pas beaucoup plus de réalité qu'un conte des mille et une nuits, car on pouvait se demander si Jarraquin et son équipage n'avaient pas eu des hallucinations. Une seule chose était maintenant certaine pour nous – et elle était d'importance – c'est que nous avions bel et bien pénétré dans une zone de l'espace très différente de tout ce que nous connaissions. Sur ce point tout au moins Jarraquin avait dit vrai. Nous commençons donc à avoir quelques raisons de penser qu'il pouvait en être de même pour le reste.

Pour regarder Orga, tandis que nous en approchions lentement, nous n'avions rien d'autre qu'un télescope optique. Il ne nous permettait pas de voir grand-chose, si ce n'est que cette planète changeait parfois de couleur, les teintes dominantes étant le rose et le jaune, des teintes très vives, comme celles d'une surface vernissée.

Cette longue attente m'avait quelque peu empêché de dormir. J'étais enfin plongé dans un profond sommeil, et je dormais depuis je ne sais combien de temps, quand Frio vint me réveiller. Il me cria :

Viens voir, Bur... Nous sommes sur orbite depuis un quart d'heure, et ça vaut le coup d'oeil.

Je me levai précipitamment et courus jusqu'à la cabine de pilotage qui était déjà pleine de monde. On se disputait l'unique télescope optique **pour** mieux voir. J'entendis des exclamations. Jor il »-luisait que répéter :

C'est fantastique ! réellement fantastique ! C'est même féérique... Jamais rien vu de pareil...

Et le physicien à la peau orangée déclarait d'une voix grave :

Je me demande de quoi est faite cette planète, et si les lois physiques y sont les mêmes que dans le reste du cosmos ?

Je parvins, en me glissant entre le minéralogiste et le psychanalyste, à regarder par un coin de hublot. Je poussai moi aussi un cri de surprise.

Au-dessous de nous, s'étalait Orga. Nous en étions tout près, sur une orbite elliptique – comme je l'appris un instant plus tard par Ug – dont l'apogée était à 450 kilomètres de sa surface, et le périégée à 260. Dans le hublot, on apercevait la courbure de la planète et tout un pan de la nuit étoilée. Le reste était fait de la surface même de ce corps céleste.

J'avais déjà vu à la télévision des centaines de planètes plus ou moins bizarres et parfaitement inhabitables, voire inabordables. Au cours de mes divers voyages, nous en avions même frôlé que j'avais pu examiner un moment au télescope électronique et qui m'avaient beaucoup impressionné. Mais je n'avais, moi non plus, jamais rien vu de pareil.

Ce qui d'abord me frappa, ce fut la couleur, ou plutôt les couleurs – des couleurs à la fois vives et douces, et changeantes. Certaines zones étaient d'un beau rouge cerise, mais l'instant, d'après devenaient orangées, puis jaunes, Ailleurs c'étaient des gammes de bleu, ou de mauve.

Si cela avait été immobile, on aurait pu croire qu'il s'agissait de continents, de végétations, d'océans. Mais cela se modifiait sans cesse, avec une fluidité extraordinaire.

J'avais dans ma cabine de puissantes jumelles. Je courus les chercher.

Ce que je vis alors me parut plus surprenant encore. Et je commençai à comprendre pourquoi Jarraquin, dans son rapport, avait parlé de guimauve, ou de blancs d'oeufs battus en neige, et colorés de toutes sortes de façons.

La surface de la planète non seulement changeait de teinte, mais elle était perpétuellement mobile. Il y avait par endroits des sortes de bouillonnements. Ailleurs, c'étaient des glissements lents, comme ceux d'une crème très épaisse qui aurait coulé dans tous les sens. Ailleurs encore on pouvait voir des espèces d'amas cotonneux très brillants. Jor avait raison. Tout cela avait bien je ne sais quoi de fantastique, de féérique.

Si les couleurs avaient été moins vives, moins changeantes, on aurait pu croire qu'on était en présence d'une planète en état

d'effervescence volcanique. Mais ce n'était pas du tout l'impression que cela donnait. Au surplus, en pareil cas, il y aurait eu des fumées, des vapeurs, tout un rideau mouvant qui aurait ça et là caché le spectacle. Or il n'en était rien. Tout restait d'une netteté remarquable.

En fait, nous étions en présence de nous ne savions quoi, d'absolument nouveau. Et, bien que nous nous fussions attendus à quelque chose de très insolite, nous en avions tous le souffle coupé. Même Mir Fifilgang, la jeune veuve, semblait passionnée par ce que nous avions sous les yeux.

Kroal Knuss, le physicien nous répétait :

— Je n'y comprends rien... Je n'y comprends absolument rien... J'ai lieu de penser que **tous** sommes en présence d'un état de la matière inconnu jusqu'à ce jour.

— En tout cas, dit Jor, ça valait le voyage. Et je ne regrette pas les dépenses que j'ai faites, même si nous devions nous borner à voir cela. Mais il va falloir atterrir.

— Où ça ? demanda Ug, qui avait la responsabilité de la manoeuvre.

Où ça ? C'était bien la question que nous nous posions tous.

Mais déjà Jor poussait de nouvelles exclamations. Il avait l'oeil collé au télescope et venait de découvrir quelque chose de nouveau. J'étais auprès de lui. Il s'écarta un instant de l'instrument et me dit :

— Regardez, Bur.

Je regardai.

Même à cette distance, un bon télescope optique, de forte puissance, permettait de découvrir des choses qu'on ne voyait pas à l'oeil nu. Et je vis, sur une sorte de lac rosâtre et mouvant – un lac crémeux, bien entendu, une multitude de boules blanches, très petites, serrées les unes contre les autres, et qui s'agitaient.

Le physicien Kroal voulut voir lui aussi. Il regarda et répéta :

— Je n'y comprends rien.

Krum Serigo, l'officier en second, sortit de son mutisme habituel pour déclarer,

— C'est passionnant. Mais il n'est pas possible qu'il y ait des habitants sur une planète pareille.

— Et pourquoi ? dit le psychanalyste Sulo Roank. Il n'est, pas exclu que la vie ait pu apparaître même dans un milieu aussi bizarre que celui que nous avons sous les yeux. Des formes de vie évidemment très différentes de toutes celles que nous connaissons, mais qui n'excluraient pas forcément les facultés d'intelligence.

— Ça me paraît incroyable ! s'exclama Krum.

— Pourtant, dit Frio, le commandant Jarraquin a parlé de créatures vivantes

— Il n'était pas très affirmatif.

— Créatures vivantes ou pas, fit Kroal, il faut voir cela de plus près. Je veux étudier cette incroyable substance.

— Moi aussi, dit Bello Farfin, le minéralogiste.

— Quant à moi, intervint Kira, la belle Zluglilienne, je serais très déçue si nous ne trouvions pas sur cette planète des habitants avec qui je pourrais tenter d'entrer en communication, quelle que soient leur forme, leur aspect, leur consistance et leur façon de s'exprimer.

Jor était très excité.

— Je vois bien, dit-il, que vous êtes tous très curieux d'en savoir davantage. Il faut se poser sur ce globe.

— Se poser où ? répéta le commandant Ug. A quel endroit pourrions-nous le faire aisément dans cette mélasse bigarrée ?

— Le commandant Jarraquin l'a bien fait ? dit Jor.

— Oui. Mais, dans son rapport, il parle d'une sorte de vaste radeau qui semblait offrir quelque consistance et sur lequel il a pu effectivement se poser. Pour le moment, je ne vois rien de semblable à la surface d'Orga. Je sais bien, mon cher Jor, que l'« cc Audacieux » est équipé pour naviguer dans tous les éléments possibles et imaginables. Mais mon vieil instinct d'astronavigateur me dit qu'il serait préférable d'atterrir sur quelque chose de ferme et de stable. Nous découvrirons peut-être ce que je souhaite en poursuivant nos observations autour de ce globe. Si toutefois vous désirez que nous tentions immédiatement la chance, je suis prêt à le faire, car j'ai toute confiance dans les capacités de l'« cc Audacieux ».

Sans doute avez-vous raison, dit Jor qui contenait mal son impatience. Faisons deux ou trois fois le tour de la planète.

Mais, au même moment, Elma, la secrétaire, qui avait l'oeil vissé au télescope, appela son patron :

— Venez vite voir... J'aperçois quelque chose de carré à la surface... Là, sur la gauche... Je ne sais pas si cela vient de se former, ou si cela y était déjà...

Jor se précipita, et resta longtemps à observer. Puis il nous dit :

— Curieux, très curieux... Je vois maintenant une sorte d'îlot qui a l'air effectivement immobile, stable, et qui ne change pas de couleur... Un carré bleu, et qui doit être assez grand. Peut-être tout simplement ne l'avions-nous pas aperçu encore. Car, malgré sa taille, il est

certainement tout petit par rapport à la surface visible de la planète. Venez voir, Ug.

Le commandant regarda à son tour.

— Oui, fit-il. Un carré d'un beau bleu intense. Je suis de votre avis, Jor. Nous n'avions pas dû le voir. Car je cloute qu'il se soit formé en quelques minutes. Sans doute même y en a-t-il d'autres en d'autres endroits de ce globe. Des points fixes au milieu de la mobilité de tout le reste.

— Alors, on atterrit ?

— Bien sûr... Ce sera l'affaire de quelques minutes.

CHAPITRE VI

Où l' « Audacieux » se pose tout doucement sur une bizarre surface, luisante, ferme et bleue, en suite de quoi notre équipage passe par une série d'émotions dont quelques-unes très déplaisantes.

J'écrasais mon nez un peu camard sur le hublot tandis que nous descendions lentement vers ce qu'il serait difficile d'appeler le « sol » de la planète Orga.

Plus nous approchions, plus le spectacle devenait fascinant.

Nous ne savions pas s'il y avait des créatures vivantes sur ce globe. Mais toute sa surface semblait vivre, comme si elle avait été brassée de l'intérieur par des forces mystérieuses.

Les mouvements de cette surface n'étaient pas d'une ampleur considérable. Rien ne s'y formait qui puisse faire penser à des montagnes ou même à des collines. Pas même à de grosses vagues, car les vagues ont une forme et un rythme particulier. Ici tout était perpétuellement changeant, mais lent, et d'une infinie variété.

Tout nous donnait à penser qu'il n'y avait pas d'atmosphère autour de cette planète. Nous n'avions pas pu le vérifier, car déjà nos appareils enregistreurs et nos analyseurs ne fonctionnaient plus. Mais nous avions bien l'impression, tant la lumière du soleil bleuté était vive, tant tout était net et limpide, qu'il n'y avait pas le moindre gaz ni la moindre vapeur autour de notre astronef.

Nous étions maintenant à une très faible altitude au-dessus du carré bleu, qui devait avoir deux ou trois cents mètres de côté. Du hublot à travers lequel je regardais, j'apercevais, sur une sorte de mer qui pour le moment était d'un jaune étincelant, ces boules blanches que Jor avait été le premier à remarquer alors que nous étions encore en orbite. Il y en avait de tailles diverses. Les plus grosses pouvaient avoir deux à trois mètres de diamètre. Non seulement elles étaient animées par la substance mouvante sur laquelle elles se trouvaient, mais elles se déplaçaient d'elles-mêmes dans tous les sens sur cette substance. C'était un va-et-vient perpétuel, une sorte de quadrille bizarre.

Cela me fit penser aux mouvements incompréhensibles de ces

insectes qui vivent à la surface des mares. Et aussi à ce que l'on voit dans les films représentant des cellules organiques photographiées à l'aide d'un microscope électronique.

Sulo Roank, qui regardait par le même hublot que moi, me dit :

C'est tout à fait curieux. Mais il ne peut s'agir que d'un phénomène naturel d'une variété inconnue. Je me demande si nous ne sommes pas dans une zone de l'univers où les molécules auraient des dimensions extraordinaires.

— C'est précisément ce que je me demande moi aussi, s'exclama le physicien. Quel dommage que nos appareils enregistreurs ne fonctionnent plus ! Nous n'allons pas pouvoir faire des observations précises, ni étudier les radiations de ce monde étrange.

Le commandant Ug, qui surveillait le dispositif d'atterrissage automatique, nous dit :

— Estimons-nous heureux que nos moteurs antigrav marchent encore, ainsi que l'appareillage qui règle la vitesse. J'aimerais d'ailleurs bien savoir pourquoi certaines choses continuent à fonctionner et d'autres, pas... C'est ce qui me paraît le plus incompréhensible. Mais attention !... Nous allons nous poser dans moins d'une demi-minute... Ne restez pas debout... Car je ne sais pas exactement avec quoi nous allons entrer en contact... Peut-être un corps élastique comme du caoutchouc, et qui nous fera rebondir...

J'allai m'asseoir sur un des sièges de la cabine, et je bouclai la ceinture qui lui était attachée.

Mais il n'y eut pas le plus petit choc.

— Nous nous sommes posés ? demanda Jor.

— C'est fait, dit le commandant.

— Bravo ! s'écria Jor. C'est le plus beau jour de ma vie. Il y a je ne sais combien **de** milliards et de milliards d'habitants dans notre Confédération. Et nous ne sommes qu'une douzaine d'entre eux à nous trouver sur cette planète extraordinaire, que personne n'osait venir examiner d'un peu près. Buvons une bouteille de Champagne. Du vrai **Champagne** en provenance de **la** Terre. Nous en avons une caisse dans la soute, réservée pour cette mémorable occasion. Mon cher Frio, allez la chercher, je vous prie.

*
* *

Nous avons donc bu le Champagne, ce qui était une façon, sinon originale, du moins bien agréable, de passer nos premiers instants sur

la planète Orga.

Tout en savourant le contenu de la coupe que Frio m'avait donnée, je contemplais par un hublot le paysage extérieur. Le ciel était noir et criblé d'étoiles, ce qui était une confirmation qu'il n'y avait pas d'atmosphère. Notre astronef reposait sur une surface parfaitement lisse, d'un beau bleu turquoise. Elle semblait très dure, ce qui était réconfortant pour des gens qui, comme nous, avaient l'habitude de marcher sur du solide.

Si c'était le « radeau » dont avait parlé Jarraquin, il avait plutôt bon aspect. Mais était-ce bien un radeau, une masse solide qui, en quelque sorte, aurait flotté comme un iceberg bleu sur l'étrange mer ambiante ? On apercevait celle-ci à une centaine de mètres. Elle continuait à s'agiter mollement tout en changeant de couleur. Nous ne percevions pas le moindre balancement, pas la moindre vibration.

Mais déjà le minéralogiste Bello Farfin formulait une hypothèse :

Il est infiniment probable que nous sommes sur une sorte de rocher bizarre relié dans ses profondeurs à ce qui constitue la partie solide de cette planète. En d'autres termes, il s'agirait d'une île, et non pas d'un radeau. Une telle explication est d'ailleurs la plus logique.

— Oui, dit le physicien. Il ne faut évidemment pas se hâter de conclure, mais je suis assez de votre avis. Ce qui toutefois m'étonne, c'est la forme rigoureusement carrée de cette île. La nature n'a pas l'habitude de procéder selon des méthodes aussi géométriques.

— D'accord, reprit Bello. Mais elle le fait parfois. Qui nous dit que nous ne sommes pas sur l'une des faces de quelque énorme concrétion cristalline ?

— Bonne réponse, fit Kroal Knuss en passant sa main fine dans ses cheveux couleur de framboise. Très bonne réponse, même. Je ne vois pas, en tout cas, d'autre explication. Bien qu'on ne sache jamais... Tout est si insolite...

Je restais le front collé au hublot, m'attendant à chaque instant à voir apparaître ces créatures imprécises, « aux formes changeantes et très colorées » qu'avaient vues Jarraquin et son équipage. J'étais partagé entre le désir intense qu'elles se manifestent et la vague terreur qu'elles m'auraient inspirées si elles s'étaient effectivement montrées.

Mais je n'apercevais rien d'autre, au-delà de la ligne nette et droite formée par le bord de notre île, que les mouvements plus ou moins accentués de la « pâte de guimauve » multicolore qui nous entourait de toutes parts. J'apercevais aussi au loin, mais en raccourci, les innombrables boules blanches qui continuaient à s'agiter.

Tout cela commençait même à devenir un peu monotone.

Au fond, j'avais rêvé d'aventures. Peut-être étions-nous sur une planète bizarre, mais bien tranquille.

Jor était en train de revêtir sa combinaison spatiale.

— Je veux être le premier, nous dit-il, à poser le pied sur cette espèce d'estrade qui nous a permis d'atterrir sans complications. Je veux être le premier à enfoncer ma main gantée dans cette mer à demi solide, à demi liquide. Je veux être le premier à prendre un film tridimensionnel de cet étonnant paysage...

Personne ne songea à lui disputer ce privilège, car, sans lui, l'expédition n'aurait pas eu lieu, et, sans doute, aurais-je encore été maître d'hôtel à bord de quelque astronef de troisième ordre.

Il reprit d'une voix joyeuse :

— Je ne donnerais pas ma place pour tout l'or de la banque confédérale-. Kira, voulez-vous m'accompagner dans cette sortie, pour le cas où quelques Orgéliens se décideraient à venir à notre rencontre. Vous tâcherez de leur faire comprendre que nos intentions sont pacifiques.

— Je voudrais bien vous accompagner, moi aussi, dit le physicien.

— Si vous voulez. Mais cela suffira pour une première sortie. Le reste de l'équipage ne quittera pas l'astronef. Vous observerez nos mouvements à travers les hublots. Soyez prêts à nous recueillir si, pour une raison ou une autre, nous étions obligés de revenir un peu précipitamment. Nous ne pourrions malheureusement pas communiquer avec vous par radio, puisque la radio ne marche plus. Mais nous n'irons que jusqu'au bord de cette île, nous tâterons la guimauve, et nous reviendrons. Si tout va bien, comme je l'espère, nous pourrions ensuite envisager de faire une promenade sur cette mer étonnante au moyen de l'une ou l'autre des petites embarcations spéciales qui sont dans nos soutes.

J'aurais bien voulu moi aussi être de cette première sortie. Mais je ne pouvais que donner raison à Jor. Je n'aurais même pas cru qu'il se montrerait aussi prudent. Mais il avait charge d'âmes.

*

* *

Quand les trois privilégiés eurent revêtu leurs combinaisons spatiales, on ouvrit la paroi interne du sas de sortie, et ils disparurent. Nous les revîmes l'instant d'après à travers les hublots. Kira nous adressa son plus gracieux sourire, puis s'élança, glissa, trébucha, et

s'ékala de tout son long. Elle se releva aussitôt, sans avoir perdu son sourire, et nous fit comprendre par gestes que le sol était aussi glissant que celui d'une patinoire.

Nous les vîmes s'éloigner précautionneusement tous les trois. Ils avaient l'air de marcher sur des oeufs.

Pour la prochaine sortie, me dit Frio, il faudra que nous nous munissions tous de patins antidérapants. Je crois qu'il y en a à la réserve, car Jor a pensé à tout.

Les trois explorateurs progressaient lentement vers le bord de l'île. De temps en temps ils se retournaient pour nous faire signe que tout allait bien. Je vis Jor sortir sa caméra et filmer notre astronef. Il devait éprouver un juste orgueil.

Ils arrivèrent enfin à la limite du terrain solide. Je les observais à la jumelle. Je les vis se pencher, toucher la substance étrange dont la planète Orga semblait faite en grande partie, ours silhouettes un peu sombres se détachaient à contre-jour sur les masses mouvantes et colorées. Le soleil bleu descendait vers l'horizon du côté où ils se trouvaient. Les boules blanches, au loin, avaient disparu.

Jor prit un autre film. Puis ils s'immobilisèrent un moment, comme pour regarder, sur la gauche, je ne savais quoi que je ne pouvais pas voir.

Ils nous firent alors de grands gestes que ni mes compagnons ni moi ne pouvions interpréter. Et ils se remirent en marche pour regagner l'« Audacieux ».

Ils allaient plus vite qu'au départ. J'eus même l'impression qu'ils tentaient de courir sur la surface glissante de notre île. Kira tomba de nouveau. Puis Jor et Kroal, en même temps. Mais à peine relevés, ils s'élançaient le plus rapidement qu'ils le pouvaient.

Ils continuaient, tout en courant, à faire des gestes incompréhensibles.

Nous nous demandions tous ce qui pouvait se passer, ou ce qu'ils avaient pu voir qui les faisait autant se hâter.

Ils tombèrent encore deux ou trois fois, et ils étaient à peu près à mi-chemin de l'astronef lorsqu'il y eut, dans la coque de celui-ci, un léger frémissement.

*
* *

La jeune chimiste Mir Fifulgang poussa un cri strident.

La vibration de la coque venait de s'accroître.

Nous étions tous dans la vaste cabine de pilotage. C'était de là que nous pouvions observer le plus commodément, par un des grands hublots latéraux, Jor et ses deux compagnons.

Le commandant Ug bondit à son tableau de bord.

— Je ne constate rien d'anormal dans l'astronef même, nous cria-t-il. Mais je me demande ce qui provoque cette vibration.

— C'est peut-être le sol qui tremble légèrement, dit Bello Farfin.

Il n'avait pas fini de prononcer ces mots qu'il y eut une secousse plus vive. Et, comme nous étions tous debout, sauf Ug, nous avons tous failli perdre l'équilibre. Mir Fifilgang se cramponna à mon bras en poussant un nouveau cri.

Nous n'avions pas envie de rire. Cette planète se révélait plus dangereuse qu'il n'avait semblé tout d'abord.

Ug lança un ordre à son second pour qu'il se prépare à mettre les moteurs en marche. Et il nous cria :

— Si c'est vraiment un séisme, nous allons être obligés de regagner l'Espace dès que Jor et les deux autres seront rentrés. Ils n'en ont plus que pour une demi-minute. Préparez-vous à leur ouvrir la porte intérieure du sas. Nous n'aurons peut-être pas une seconde à perdre.

Mais Krum, qui se précipitait vers la salle des machines, s'affala de tout son long dans le couloir qui y menait, tandis que nous dégringolions les uns sur les autres. Ug lui-même bascula de son siège devant le tableau de bord. Et la jeune chimiste, qui manquait vraiment de sang-froid, poussa un troisième cri, plus strident que les précédents.

Il y avait eu une nouvelle secousse.

On dirait que l'astronef a un peu basculé, dit El ma, la secrétaire, d'une voix qui n'était même pas trop apeurée.

Et mon ami Frio lança ces mots, qui auraient mérité de passer à la postérité :

Ce sont les aventures qui commencent. Tâchons de faire bonne figure...

J'avais été le premier à me remettre sur pied et à regarder à travers le hublot.

Je fis alors une constatation effrayante.

L'astronef avait bien basculé. Mais il n'était pas seul à l'avoir fait. Plus exactement il n'avait pas basculé lui-même. C'était son support qui avait bougé. Et quand je dis support, je veux parler de cette espèce de vaste estrade bleue, ou de rocher, ou d'île, sur quoi nous reposions.

J'avais toujours sous les yeux la même grande surface lisse et plane. Mais elle n'était plus horizontale. Elle penchait nettement. Son bord, à une centaine de mètres de l'astronef, ne coïncidait plus avec le bord de l'océan de guimauve. D'un côté, il s'était relevé, et, de l'autre, il commençait à s'enfoncer dans la masse pâteuse.

Exactement comme un radeau qui va sombrer. C'était passablement stupéfiant. Et même horrifant.

Plus horrifant encore le spectacle qu'offraient nos trois amis, Jor, Kira et Kroal.

Ils étaient encore à une quarantaine de mètres de l'a Audacieux », et ils luttèrent de toutes leurs forces pour l'atteindre. Mais ils ne pouvaient plus avancer, très lentement, qu'avec les plus grandes difficultés, et ils tombaient à chaque pas. Ils durent comprendre qu'ils n'arriveraient à rien s'ils persistaient à vouloir rester debout sur cette surface en pente et terriblement glissante. Ils se mirent à ramper.

Mais ils n'avaient pas fait cinq mètres qu'il y eut une nouvelle secousse.

Tout se passa alors avec une rapidité extraordinaire. Nous étions trois ou quatre à nous cramponner à la barre d'appui du hublot, et nous pûmes voir jusqu'au bout – ce ne fut pas long – les diverses phases de la catastrophe dans laquelle nous allions être précipités.

La vaste plate-forme sur laquelle nous étions, se pencha encore, puis encore, formant avec le plan horizontal un angle de vingt degrés, puis de vingt-cinq, puis de trente. Et, tout à tout, tandis que ce mouvement s'accroissait, notre astronef se mit, non pas à basculer de nouveau, mais à glisser sur la paroi dont tout un côté se dressait maintenant vers le ciel tandis que l'autre était déjà englouti.

Je vis tout cela de mes yeux. Et je vis aussi, et c'est ce qui m'effraya le plus, Jor et ses deux compagnons – malgré les efforts qu'ils faisaient – glisser eux aussi, parallèlement à notre vaisseau, et à une trentaine de mètres de celui-ci.

Ils glissaient même plus vite que nous.

Je les vis atteindre la grande masse molle – qui était alors couleur de rubis – et y disparaître-

La seconde d'après, notre astronef subissait le même sort. Il y eut un choc, un choc assez mou, et nous fûmes engloutis par la guimauve de la planète Orga.

Au même instant, toutes nos lampes s'éteignirent. Nous étions dans le noir le plus absolu.

CHAPITRE VII

Où nous nous sommes trouvés dans une position dont je ne peux pas dire qu'elle était confortable. Nous ne savions pas ce qui allait nous arriver, et il se passa des choses tout à fait surprenantes.

C'est une sensation toujours pénible que de se retrouver brusquement dans les ténèbres. C'est une sensation beaucoup plus pénible encore quand on s'y retrouve pour une cause inconnue. Et c'est une sensation tout à fait pénible et même passablement effrayante, quand la chose se produit à bord d'un astronef qui a basculé dans un océan bizarre et s'y est enfoncé.

Je ne veux pas me faire plus courageux que je ne le suis. J'ai cru que ma dernière heure était venue, et cela m'a donné la chair de poule.

Mir Fifulgang ne se contentait plus de pousser des cris de peur. Elle hurlait littéralement.

Ce fut le commandant qui la calma en lui disant d'une voix dont j'admire la fermeté :

— Un peu de tenue, voyons...

Et il ajouta :

— Au fond c'est pour vous une bonne chose, car je crois bien que cela vous a redonné goût à la vie.

La jeune chimiste, frappée sans doute par-cette évidence, se tut. Puis elle dit :

— Oui, j'ai horriblement peur. Mais je vous en supplie, commandant, tentez quelque chose pour nous tirer de là...

C'est alors que Frio prononça dans les ténèbres sa seconde parole historique :

— Gloire aux explorateurs malchanceux !

Il ajouta :

— Ce qui me vexe, c'est que ceux qui ont parié sur notre échec vont gagner.

— Pas encore, dis-je. Là où il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Et je me rappelai, à ce moment-là, que j'avais sur moi une torche électrique munie d'une pile Areva inusable. Je la sortis de ma poche. Elle fonctionnait.

Ce petit point lumineux apparu dans le noir de la cabine nous apporta à tous un grand soulagement. Bientôt d'autres torches s'allumèrent. Nous en avons toute une provision à la réserve, et Frio était allé en chercher deux ou trois douzaines.

Je regardai mes compagnons. Ils n'avaient pas précisément la mine aussi détendue et joyeuse que lorsque nous avons bu une coupe de Champagne moins d'une heure auparavant. Ils étaient tous très pâles. Elma, la secrétaire de Jor, était passée du vert au jaune, ce qui était sa façon à elle de pâlir.

— Faites quelque chose, commandant, répétait Mir Fifilgang.

— Mais oui, dit Ug. Nous essaierons de remonter à la surface, si toutefois nos moteurs fonctionnent encore. Mais auparavant il faut tenter de sauver Jor et les deux autres...

Cela avait été aussi ma première pensée.

— Oui, fis-je. Nous devons tout tenter. Car ils ont dû être protégés par leurs combinaisons spatiales et sont certainement encore vivants. Je suis volontaire...

Tout le monde fut volontaire, sauf la chimiste, qui décidément avait repris goût à la vie.

Nous avons brièvement délibéré. Il fut convenu que trois d'entre nous sortiraient de l'astronef, en restant reliés à celui-ci par des câbles.

Mais nous ignorions si nous pourrions nous mouvoir aisément dans cette substance plus ou moins pâteuse qui nous entourait. Et si nous le pouvions, il nous faudrait sans doute avancer à l'aveuglette, car elle ne devait pas être très transparente.

Nous l'avions examinée avec nos torches à travers les hublots. Elle ne semblait pas parfaitement homogène. Elle ressemblait un peu à ces entremets glacés où de la meringue et des fruits confits se mêlent à la crème proprement dite. Par endroits, elle était vaguement translucide, on voyait aussi des sortes de bouillonnements. Et tout cela changeait de couleur d'une minute à l'autre.

Nous ne savions pas non plus jusqu'à quelle profondeur nous nous étions enfoncés. Nous ignorions si nous nous trouvions maintenant sur un fond solide, ou si même nous ne continuions pas à descendre lentement – vers quels abîmes ? – sans même nous en apercevoir.

A la vérité, nos chances de retrouver Jor, Kira et Kroal me semblaient des plus minces. Mais nous ne pouvions pas les abandonner à leur terrible sort sans rien tenter. L'idée qu'ils étaient

perdus m'était insupportable. J'éprouvais pour Jor – et aussi pour les deux autres – une affection profonde. Au point que je ne songeais guère, en un tel moment, à mon propre sort, qui pourtant n'était pas particulièrement brillant.

Le commandant Ug nous dit :

— Je sortirai le premier et je dirigerai la manoeuvre, pour autant que la chose sera possible.

— Non, fis-je. Vous ne devez pas, vous, quitter l'astronef. Si l'opération échouait, et si les volontaires y perdaient la vie – ce qui est possible, car nous ne connaissons pas les effets de cette substance sur nos combinaisons spatiales – il faut que vous soyez encore à votre poste pour essayer de tirer d'affaire les survivants.

Il fallut que nous insistions tous pour qu'il acceptât. Ensuite nous avons tiré au sort pour savoir qui sortirait. Je fus désigné, ainsi que Bol Tumson, le mécanicien et Sulo Roank, le psychanalyste.

Nous avons revêtu en hâte nos combinaisons. Malgré moi, j'éprouvais de l'horreur à la pensée que, dans quelques instants, j'allais plonger dans cet océan gélatineux qui avait engouffré nos amis. Mais j'étais résolu.

Nous avons serré les mains de nos compagnons, et nous nous sommes dirigés vers le sas de sortie.

Mais il fut impossible d'ouvrir la porte extérieure.

Pendant une heure nous avons bataillé pour tenter d'y parvenir, mais vainement. Nous avons attribué ce blocage insolite, à la nature même du milieu ambiant, mais sans être sûr que cette hypothèse était la bonne. Il nous fallut renoncer.

*

* *

Je sentis le désespoir m'envahir à la pensée que Jor, Kira et Kroal étaient désormais irrémédiablement voués à une mort atroce – si toutefois ils étaient encore vivants. Leur provision d'oxygène serait épuisée au bout de vingt-quatre heures.

Nous demeurions tous silencieux, plongés dans nos pensées qui n'étaient pas précisément des pensées souriantes. Ce fut Mir Fifilgang qui rompit le silence.

— Commandant, dit-elle, puisqu'on ne peut absolument rien faire pour eux, il faut maintenant essayer de remonter à la surface et de quitter au plus vite cette maudite planète.

Ug leva la tête. Je vis qu'il avait des larmes dans les yeux. Il ne pleurait pas sur son propre sort, mais sur celui des disparus. Lui aussi aimait Jor. Dans un coin de la cabine, Elma sanglotait doucement. Nous étions tous en proie au plus noir chagrin.

— Oui, dit le commandant. Il n'y a, hélas ! rien d'autre à faire. Nous allons essayer de remettre les moteurs en marche.

Accompagné de Krum, qui était plus silencieux que jamais, il se dirigea vers la salle des machines.

Les deux hommes revinrent au bout de dix minutes. Et nous avons compris aussitôt, en voyant leurs visages, qu'ils avaient échoué.

Impossible de faire fonctionner les moteurs, dit Ug d'une voix calme.

La chimiste poussa un cri. Les autres n'eurent aucune réaction. Nous nous étions tous attendus au pire.

Les moteurs ne marchaient plus. Et il n'y avait pas la moindre apparence qu'ils se remettraient jamais à fonctionner.

Nous étions donc voués nous aussi à périr asphyxiés. Mais à beaucoup plus longue échéance. Car nos réserves en oxygène avaient été calculées pour durer six mois. Et nous avions des vivres pour cette même durée. Mais six mois de survie dans de telles conditions ce n'était pas une perspective agréable.

Mon ami Frio prononça alors son troisième mot historique :

— Nous aurions tous pu dire avant de partir : « Voir Orga et mourir ! »

Mais il ajouta :

— Nous avons encore six mois de répit. Il s'agit de les passer le moins mal possible. Et qui sait si quelque cataclysme, à l'inverse de celui qui nous a engloutis, ne nous recrachera pas dans l'espace ? En attendant, je vais aller préparer à dîner. Mais désormais il nous faudra manger froid. Heureusement que nous avons de la lumière et que nous n'en manquerons pas, grâce à nos piles inusables...

Il essuya une larme furtive sur sa joue, en disant :

— Excusez-moi... Je pense à notre cher Jor sans qui nous serions bientôt replongés dans les ténèbres.

*

* *

Inutile de dire que notre repas fut lugubre. Nous mangions silencieusement et sans grand appétit. Pour dire la vérité, la peur nous

habitait tous, la hideuse peur.

Nous étions perdus, sur une planète inconnue et mystérieuse, au fond d'un océan qui nous semblait rempli de maléfices. Nous jetions des regards furtifs sur les hublots, derrière lesquels l'innommable substance bougeait lentement. Cela ressemblait un peu à ce qu'on aperçoit derrière le voyant d'une machine à laver dans laquelle on a empilé des tissus multicolores.

Mais on n'entendait aucun bruit. Rien...

Le silence devint si pesant – plus pesant qu'une chape de plomb – que j'éprouvai le besoin de le rompre.

— Une chose me paraît, en tout cas, certaine, dis-je. C'est qu'il n'y a pas de créatures vivantes sur cette planète.

— Je suis de votre avis, Bur, fit le commandant. Nous avons été sans nul doute victimes de phénomènes naturels, et qui ne nous ont semblé particulièrement effrayants que parce qu'ils sont pour nous d'une sorte inconnue.

— D'accord, fit le minéralogiste Bello Farfin, qui semblait, malgré la situation, avoir quelque appétit. Je crois, moi aussi, que ce sont des forces naturelles brutales qui nous ont mis dans la situation où nous sommes. Mais comment expliquez-vous la présence, puis la disparition, de cette grande plaque bleue, carrée et glissante sur laquelle nous nous sommes posés ? Je ne dis pas qu'il ne s'agit pas également d'un objet naturel. Il reste que cet objet, si différent de tout le reste, m'intrigue beaucoup. De même ces boules blanches qui semblaient danser à la surface de l'élément mobile. Peut-être avons-nous eu tort de ne pas rester plus longtemps sur orbite, afin d'examiner mieux ce qui se passait sur cette planète ? Peut-être aurions-nous remarqué d'autres carrés bleus ? Peut-être en aurions-nous vu sombrer ? Peut-être aurions-nous noté encore d'autres choses intéressantes, et qui nous auraient incités à la prudence ?

— Nous avons tous hâte de voir tout cela de plus près, dit Frio. Et les regrets seraient bien inutiles. Il ne nous reste plus qu'à attendre quelque miracle. En six mois, il peut se passer bien des choses.

Evidemment. Mais nous ne voyions pas lesquelles. Quand un caillou a été jeté dans une mare, il y reste, à moins que quelqu'un n'aille l'y chercher. Or qui aurait pu venir nous chercher où nous étions ?

Mais je me gardai d'exprimer ces réflexions qui me venaient à l'esprit. Nous devions tous, d'ailleurs, avoir les mêmes pensées.

Sulo Roank, le psychanalyste, – qui avait perdu sa mine joviale et son air toujours un peu malicieux, et qui passait sa main fine dans ses

cheveux roux – semblait depuis un moment avoir envie de dire quelque chose, mais visiblement il hésitait. Je l'encourageai :

— Votre avis, Sulo...

Il se gratta le nez.

— Mon dieu, fit-il, je ne sais trop que vous dire. Mais je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous pour penser qu'il n'y a pas de créatures vivantes sur cette planète...

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— D'abord le témoignage de Jarraquin. Oh ! nous sommes tous d'avis qu'il a pu se tromper, même sans avoir eu d'hallucinations. Nous avons, nous-mêmes, aperçu, à la surface mouvante de cette planète, ce qui nous a semblé être des amas gazeux ou cotonneux. Il est possible que Jarraquin et ses compagnons aient vu de plus près ce phénomène, et que ces formes qui se tortillaient, et qui, peut-être, débordaient sur leur radeau, aient pris vaguement à leurs yeux l'aspect de créatures vivantes. Ils devaient être, comme nous l'avons été nous-mêmes, très impressionnés par tout ce qu'ils voyaient, et cela a pu contribuer à renforcer l'illusion. Mais enfin, il reste un doute. D'autre part, je suis, moi aussi, frappé – comme vous, mon cher Bello – par la forme géométrique du support, hélas ! provisoire, sur lequel nous avons atterri, et aussi par ces boules blanches...



— Vos arguments, dit Ug, sont bien minces.

— Oh ! oui, ils sont très minces... Mais j'ai comme l'intuition que je ne me trompe pas... Vous allez sans doute vous moquer de moi... Mais je crois que ma profession même, mon habitude de sonder les âmes, m'a doté de certaines antennes... Oh ! je ne suis pas télépathe, il s'en faut... Mais j'ai la sensation indéfinissable, à la fois très vague et très forte, que nous sommes entourés de présences... Qu'il y a effectivement des êtres vivants autour de nous... De quelle nature, je ne saurais le dire...

— Vous devez avoir raison, s'écria Elma. J'ai la même sensation.

— Vous m'effrayez ! dit la jeune chimiste.

— Et pourquoi donc ? reprit Sulo. Que pourrait-il nous arriver de plus terrible ? Si ces créatures sont inintelligentes, cela ne changera rien à notre sort. Et si elles sont intelligentes, il est possible que ce soient elles qui aient fait basculer le radeau bleu. Peut-être dans un mouvement de crainte. Mais il est possible aussi, si elles sont vraiment intelligentes, que le désir leur vienne d'en savoir un peu plus long sur nous. Dans ce cas, il nous resterait peut-être une chance de nous tirer d'affaire...

— J'ai toujours dit, s'écria Frio, que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Il ne nous est pas interdit d'espérer encore.

Mon ami Frio avait toujours été un incurable optimiste. J'étais, d'ailleurs, prêt moi-même à me raccrocher à n'importe quel brin d'espoir, fût-il mince et insensé.

Le commandant Ug, lui, bien qu'il ait toujours conservé le plus grand sang-froid, ne me semblait pas partager ces vues un peu trop fragiles. Il se borna à dire :

— Je souhaite que vous ayez raison. Mais, pour le moment, vous feriez mieux d'essayer 'aller dormir un peu. Krum et moi nous monterons la garde à tour de rôle pour le cas, d'ailleurs douteux, où quelque chose viendrait à se produire.

Nous nous sommes levés, chacun de nous muni de sa torche électrique. Cet éclairage un peu trop sommaire, mais néanmoins très apprécié, faisait danser fantastiquement nos ombres sur les parois du *living-room* de l'astronef.

J'entendis Mir Fifulgang qui disait d'une voix apeurée :

— Je n'oserai jamais rester seule dans ma cabine.

— Je vais vous tenir compagnie, lui dit Elma.

Dans ma propre cabine, Frio et moi nous avons bavardé

longtemps, car nous n'avions pas sommeil.

— Le métier de vétérinaire avait du bon, dis-je à mon ami.

— Oui, soupira-t-il. Tu es monté en grade, puisque tu es devenu le biologiste officiel de l'expédition. Mais je crains bien que tu ne puisses guère exercer tes talents sur les êtres vivants de la planète Orga. Et je crois qu'il vaut mieux ne pas trop penser aux prairies vertes de notre enfance.

Nous avons pourtant évoqué, non sans une pointe de nostalgie, le bon vieux temps que nous avons passé ensemble à l'Ecole Supérieure Agronomique et Vétérinaire de Herlim.

— Ah ! dit Frio, à ce moment-là, la planète Orga était belle et attirante... Dans nos rêves...

— Regretterais-tu ce que nous avons fait ?

— Jamais de la vie. Il faut toujours aller jusqu'au bout de ses désirs, lorsqu'ils sont nobles et audacieux. Nous allons peut-être périr comme des rats au fond d'un placard, mais nous avons fait la démonstration que nous sommes des hommes et non pas des lavettes, pour parler comme ce pauvre Jor...

C'est sur ces fortes paroles que nous nous sommes séparés. Et j'ai fini par m'endormir.

*
* *

Quand je me suis réveillé, j'ai repris immédiatement conscience de la situation dans laquelle nous nous trouvions. Et je ne me suis pas senti très à l'aise. Après avoir fait une toilette rapide, j'ai gagné le *living-room* où les autres étaient déjà réunis. Ils n'avaient pas l'air beaucoup plus à l'aise que moi.

J'ai regardé ma montre. Il devait faire jour de nouveau sur la planète Orga.

Frio apporta le café. Du café froid, naturellement. Nous y avons trempé mélancoliquement nos biscuits.

Tout à coup, Mir, la jeune chimiste, poussa un cri horrible. Elle s'était levée. Elle montrait du doigt un des hublots, incapable de parler. Tous nos regards se sont portés dans la direction qu'elle nous indiquait, mais sans rien remarquer d'anormal. Je veux dire sans rien remarquer d'autre que l'espèce de bouillie diversement colorée que nous connaissions bien.

— Qu'y a-t-il, Mir ? demanda le commandant.

Elle tendait toujours l'index. Elle bégayait :

— Là... Derrière ce hublot, j'ai vu un visage...

— Un visage ?... Un visage humain ?...

— Oui... Non... Une espèce de visage vaguement humain... Enorme... Oh ! je ne sais plus... Je deviens folle...

— Vous avez dû avoir une hallucination causée par la fatigue et la peur, dit le commandant... Cette substance, là, derrière, prend parfois des aspects qui rappellent des formes connues... Comme les nuages dans l'atmosphère de certaines planètes... C'est certainement cela qui vous est arrivé, Mir.

— Ah ! je ne sais plus... Notre situation est si horrible...

— Ne parlez pas ainsi... Cela ne vous fait pas du bien. Et à nous non plus... Il y a des mots que nous devrions nous interdire de prononcer.

Le commandant avait raison. Il parlait comme un sage. Mais cet incident nous avait secoué les nerfs. Et pendant quelques minutes, nous n'avons cessé d'observer les hublots, mais sans rien y voir d'autre que les jeux colorés qui se déroulaient derrière.

Puis, pendant un moment, nous avons bavardé, en nous forçant un peu. Mais la conversation, sur des sujets anodins, ne tarda pas à retomber, comme une voile mal gonflée par un vent trop faible. Et ce fut de nouveau le silence, l'épais silence.

— Ecoutez, dit tout à coup le mécanicien Bol Tumson.

Une sorte de chuchotement indéchiffrable semblait venir du couloir menant aux cabines. On aurait dit que plusieurs personnes parlaient à mi-voix. Nous distinguions les sons, mais pas les paroles.

Je regardai le mécanicien d'un air sévère.

— Ce n'est pas vous qui...

Il leva les bras au ciel.

— Vous ne pensez tout de même pas, s'écria-t-il indigné, que j'exercerais mes talents de ventriloque dans un moment pareil...

Je courus dans le couloir, jetai un coup d'oeil dans les cabines. Naturellement tout était désert. Je regagnai ma place. Le même murmure reprit dans le couloir qui menait à la cabine de pilotage.

Pour bien nous montrer que ce n'était pas lui qui en était l'auteur, Bol s'enfonça sa serviette dans la bouche et se pinça les narines entre le pouce et l'index. Le léger bruit continuait.

Il cessa, puis il reprit juste au-dessus de nos têtes. C'était comme un flot de paroles indistinctes, un flot menu, mais néanmoins

perceptible. Et brusquement, venant de tout au fond du couloir des cabines, une musique bizarre, pas très forte, vint frapper nos oreilles. Cette musique vaguement crieuse, mais qui au fond aurait pu paraître agréable en d'autres circonstances, ne dura qu'une vingtaine de secondes durant lesquelles nous sommes restés immobiles, médusés. Puis le silence retomba, pesamment.

Ug, Sulo et moi nous avons, coup sur coup, exprimé notre opinion.

— Jarraquin, dis-je, a affirmé aussi dans son rapport qu'il avait entendu des voix et de la musique...

— Je crois, dit Ug, que nous sommes tous victimes d'une hallucination auditive.

— Je sens plus que jamais des présences invisibles autour de nous, dit Sulo. Toutes proches...

C'est à ce moment-là qu'il y eut un frémissement dans la coque de l'astronef. Puis un second, quelques secondes après. Puis un troisième...

Incontestablement notre vaisseau avait bougé. Si peu que ce fût. Mais dans quel sens ? S'était-il mis à descendre encore ?

Nous nous sommes précipités vers les hublots, avec nos torches électriques.

— Regardez, nous dit le commandant. Regardez cette gélatine rose et jaune, là, derrière. Elle a l'air de descendre. Donc nous montons... Le doute n'est pas possible... Nous montons.

*
* *

Nous avions les nerfs tendus à l'extrême. Frio nous cria d'un ton presque joyeux : — Je vous l'avais bien dit qu'un miracle finirait, par se produire. Nous n'avons même pas eu à attendre beaucoup.

Mais nous n'étions pas rassurés pour autant. Et maintenant nous sentions tous des présences autour de nous.

Nous remontions vers la surface, c'était incontestable. Et si nous remontions, c'est que quelque chose nous poussait par-dessous ou nous tirait d'en haut.

Il ne pouvait guère s'agir d'un phénomène naturel. Et s'il ne s'agissait pas d'un phénomène naturel, qu'est-ce qui allait se passer quand nous déboucherions dans la lumière du jour ?

Les secondes nous semblaient des heures, les minutes des journées. Mes pensées tournaient dans ma tête comme un cirque fou. Aucun de

nous n'osait parler. Nous vivions dans un état de tension qui confinait au délire. Nous montions. Notre astronef montait. Il montait avec une lenteur intolérable. Je regardais, de temps à autre, la petite aiguille de ma montre qui semblait ne pas bouger.

Cela durait depuis un quart d'heure...

Tout à coup, les rayons bleutés du soleil inondèrent le *living-room*. Ce que nous vîmes alors à travers les hublots nous remplit, d'une stupeur incroyable !

CHAPITRE VIII

Où nous nous demandons tous si le spectacle que nous avons sous les yeux n'est pas le produit de, notre imagination en délire et si nous ne sommes pas tous en train de sombrer dans la folie.

Oui, c'était incroyable, stupéfiant, impensable, contraire à toutes les règles de la logique et de la raison.

Nous nous étions attendus à tout, tandis que nous remontions lentement vers la surface. A tout, c'est-à-dire à n'importe quoi d'insolite.

Nous nous étions attendus à voir apparaître autour de notre astronef des créatures monstrueuses et menaçantes. Ou bien des créatures qui, au contraire, se seraient montrées désireuses d'entrer en contact avec nous.

Toutes sortes de visions fantasques avaient traversé notre esprit. Nous avions même tenu pour possible qu'en arrivant à la surface nous ne verrions rien d'autre que ce que nous avions déjà vu avant d'être engloutis, c'est-à-dire, à perte de vue, une surface bigarrée et mouvante, mais déserte. Bref, nous avions fait des dizaines de suppositions dont les unes nous effrayaient et dont les autres nous rassuraient plutôt.

Mais aucun d'entre nous n'avait pensé qu'il allait voir ce que nous vîmes. Car c'était bien la dernière des hypothèses que nous aurions pu faire. Et nous l'aurions rejetée comme étant la plus absurde si elle nous était venue à l'esprit.

Quand l'« Audacieux » émergea dans la lumière, nous avons d'abord été éblouis pendant quelques secondes par les rayons du soleil bleu qui éclaire Orga. Puis, dans la seconde suivante, nous avons constaté que le paysage, si l'on peut employer le mot « paysage » à propos de cette planète, était bien dans son ensemble le même qu'au moment où nous avions sombré. Les vagues de guimauve, plus ou moins épaisses, plus ou moins fluides, plus ou moins bariolées, continuaient à se mouvoir lentement jusqu'à perte de vue...

Mais il y avait autre chose.

Il y avait devant nous, tout près, une île.

Et, cette fois, c'était bien une île, et même une île qui avait pour nous tous un aspect familier.

Peut-être une île flottante, mais qui ressemblait étrangement à beaucoup d'autres que nous avions connues sur les planètes d'où nous venions.

Oh ! elle n'était pas très grande. Pas plus de cinquante à soixante mètres de long. Il était plus difficile d'estimer sa largeur. Mais elle ne devait pas être très large non plus.

Nous en étions tout près. Pas plus de quarante mètres. C'est dire que nous avions toute possibilité de l'examiner en détail.

Or, sur cette île, il y avait de la végétation. Il y avait de l'herbe, une herbe verte et drue pareille à celle de ma planète natale. Il y avait quelques arbres. Je reconnus un saule pleureur, un cyprès et deux ou trois marronniers. Il y avait quelques rochers, de vrais rochers, et des cailloux, des vrais cailloux. Il y avait des fleurs, et des fleurs bien connues elles aussi – des buissons de roses, des anémones, de grosses touffes de pivoines, des parterres de pétunias. Il y avait même une petite cabane peinte en bleu et devant laquelle s'étalait un banc de sable fin.

Bref, cette île ressemblait quelque peu à la dernière que j'avais vue dans l'univers civilisé, sur la planète Bruss : la petite île Bralif, au milieu du lac Boran où nous allions parfois faire du ski nautique, pour nous distraire, avant notre départ.

Mais il y avait plus incroyable encore.

Devant la cabane bleue, à l'ombre du saule pleureur, Jor, Kira et Kroal étaient assis. Bien vivants, nous sembla-t-il. Bien vivants, et pourtant ils n'étaient plus revêtus de leurs combinaisons spatiales. Ils ne portaient que le maillot de corps que l'on garde sous ces combinaisons. Ils avaient les pieds nus, enfoncés plus ou moins dans le sable. Je vis le crâne parfaitement dénudé de Jor, et son beau collier de barbe rousse, la peau d'un vert émeraude de la charmante Kira, et celle, orangée de notre distingué physicien nucléaire, dont les cheveux avaient toujours la même couleur de framboise.

Ils avaient l'air de trois baigneurs qui se reposent sur une plage. Ils semblaient un peu ahuris, mais pas du tout mal en point.

J'eus la sensation que je rêvais. Il ne pouvait pas y avoir d'autre explication. Et j'étais incapable de prononcer la moindre parole.

*

* *

— Ah ! ça, alors !

Ce fut Frio qui le premier rompit le silence. Il répéta deux ou trois fois : « Ça, alors ! » Ce qui n'était qu'un commentaire très insuffisant de la situation.

Mais j'entendis deux ou trois autres de mes compagnons s'écrier eux aussi : « Ça, alors ! » Je dois dire que si je n'ai pas prononcé moi-même ces deux mots, je les ai pensés.

Nous étions tous dans un tel état de stupeur qu'il eût été difficile, il faut en convenir, de faire un long discours.

Ce fut le commandant Ug Faleiliber qui le premier émit une supposition raisonnée :

— Nous sommes tous victimes d'une hallucination. Le doute n'est pas possible. Ce que nous voyons est irréel... C'est un mirage...

Il y eut un silence. L'explication du commandant nous semblait la seule logique.

Sulo Roank, notre psychanalyste, non seulement appuya cette hypothèse, mais y ajouta un commentaire qui lui aussi nous parut plausible :

— Notre hallucination est indiscutable... Tenez, regardez... Sur cette île impossible, nos trois amis se lèvent et font de grands gestes dans notre direction... C'est du moins ce qui se passe dans la vision purement mentale que nous avons d'eux et du décor qui les entoure... Mais, pour moi, il ne peut s'agir que d'une hallucination provoquée... Nous sommes tous en état d'hypnose... Nous avons une vision hypnotique... J'ai maintenant la conviction absolue qu'il y a sur cette planète non seulement des créatures intelligentes, mais des créatures dotées de pouvoirs infiniment supérieurs aux nôtres.

— Je crois que vous avez raison, dit Bello Farfin. D'ailleurs nos trois amis que nous voyons sur ce semblant d'île ne pourraient pas vivre sans leur combinaison protectrice. Car, il est bien évident qu'il n'y a pas d'atmosphère sur cette planète. Et nous ignorons au surplus quelle est la température qui y règne. Donc tout cela est bien irréel. Comme nous ne sommes pas fous, que je sache, il s'agit donc bien, comme vous le dites, d'une hallucination provoquée...

Sur l'île, Jor et ses compagnons continuaient à gesticuler. Ils avaient l'air de nous appeler. L'image que nous avions d'eux et de tout ce qui les entourait était d'une netteté parfaite. Pourtant je ne pouvais que partager l'opinion des trois hommes qui venaient de parler.

— Mais pourquoi, demandai-je, ces créatures qui habitent Orga provoqueraient-elles en nous une hallucination ? Dans quel but ?

— Je n'en sais rien, me répondit Sulo. Nous nageons en plein

mystère...

— Et c'est effrayant, dit Mir qui se mit à pleurer.

Il y eut un moment de silence durant lequel nous restâmes le visage collé contre les hublots. La vision ne se dissipait pas. Elle demeurait tout aussi intense. Jor et les deux autres non seulement continuaient à agiter leurs bras, mais ils avaient aussi l'air de crier, de nous appeler, je vis Kroal Knuss s'éloigner de la cabane, s'approcher d'un rocher, ramasser un caillou et le jeter dans notre direction. Le caillou décrivit une courbe et vint frapper la coque de notre astronef. Le bruit du choc nous fit tous sursauter.

C'est étrange, dit Elma.

— Encore une hallucination auditive, fit Ug.

— En êtes-vous absolument sûr ? reprit Elma. Si ces êtres qui peuplent cette planète ont autant de pouvoirs que l'affirme Sulo, ce que je crois volontiers, pourquoi n'auraient-ils pas aussi le pouvoir fie créer une île véritable ? Et pourquoi n'auraient-ils pas déposé sur cette île nos amis vivants ? Je ne peux pas croire encore que Jor et Kroal et mon amie Kira sont morts...

— Peut-être ne sont-ils pas morts, dit Bello. Mais ce ne sont pas eux que nous voyons.

Elma semblait en proie à une nervosité extrême.

— Il faudrait peut-être aller voir tout cela de plus près, dit-elle.

— Oui, s'écria Frio. Il faut aller voir. Et toucher, s'il y a quelque chose à toucher...

— Je suis sûre que ce sont eux, reprit Elma.

— Ma chère Elma, dit le commandant, je crains bien que vous n'ayez une grave déception... Je comprends vos sentiments, qui sont aussi les nôtres... Nous voudrions tous, et de tout coeur, que nos trois amis soient bien là devant nous, en chair et en os... Cela me paraît, hélas ! infiniment peu probable... Mais vous avez raison... Il faut aller sur cette île, ou ce semblant d'île... J'espère que le sas de sortie pourra s'ouvrir maintenant que nous sommes remontés à la surface. Bur, voulez-vous venir avec moi ?

Je suis tout prêt à vous accompagner, dis-je.

Elma voulut elle aussi participer à cette sortie. Et, après avoir hésité, le commandant finit par y consentir.

Il nous faut revêtir nos combinaisons spatiales, ajouta-t-il. Nous prendrons un des petits esquifs qui se trouvent dans la soute.

Dix minutes plus tard, nous étions prêts.

L'esquif dans lequel nous allions prendre place était fait d'un métal ultraléger dont les éléments s'emboîtaient comme ceux d'un télescope. Il n'avait pas de moteur. Un moteur, sans doute, n'aurait pas fonctionné. Mais on pouvait le faire se mouvoir à l'aide d'une manivelle qui actionnait des pales.

Nous n'avions, d'ailleurs, guère plus d'une quarantaine de mètres à parcourir.

La porte extérieure du sas s'ouvrit sans difficulté. Nous avons laissé glisser notre frêle embarcation jusque sur la bouillie épaisse qui entourait notre astronef, et qui était à ce moment-là d'une belle couleur dorée, avec des stries noires et bleues. Puis nous sommes descendus précautionneusement. Le canot ne s'enfonça pas.

Voir de loin cette masse qui n'était ni liquide ni solide était une chose, mais la voir de tout près en était une autre. Et surtout, la toucher. Car j'osai y plonger ma main.

Elle semblait beaucoup plus fluide qu'elle n'en avait l'air, pas autant que de l'eau, évidemment, mais presque autant que du pétrole ou qu'une huile végétale. Pourtant ses mouvements étaient lents et doux, tout au moins à l'endroit où nous nous trouvions, et notre esquif n'était que légèrement balancé.

Je me mis à actionner la manivelle. Nous n'avancions que très lentement, et je m'attendais à chaque seconde à voir disparaître la vision qui était dans nos regards. Mais l'île au décor un peu romantique demeurait tout aussi nette, et nos trois amis se livraient maintenant à une gesticulation joyeuse. Leurs visages me semblaient même souriants et heureux. Tout était si précis que je pouvais même voir les poils roux qui ornaient les mollets de Jor.

Bien que nous allions très lentement, la traversée ne dura pas plus d'une minute. Notre esquif toucha la plage de sable.

Jor tendit la main à Elma pour l'aider à descendre. Je la vis mettre pied à terre sans disparaître dans un gouffre. Je sautai à mon tour sur le sable. Ug en fit autant.

Nous étions bel et bien sur quelque chose qui ressemblait à de la terre ferme. Et je me demandais ce que pouvaient penser nos compagnons restés dans l'astronef et qui naturellement nous observaient avec un intérêt passionné à travers les hublots.

Mais je n'étais pas encore convaincu que tout cela fût réel.

Non seulement je serrai la main de Jor, mais je voulus le palper. Sous mes doigts gantés, je sentis les muscles robustes de ses épaules et de ses bras, la solidité de son crâne dépourvu de cheveux et de sa mâchoire barbue.

Il me parlait, et je pouvais voir ses lèvres remuer, mais je n'entendais naturellement rien de ce qu'il disait, car j'avais la tête emprisonnée dans mon casque spatial.

En fait, il devait me dire d'enlever celui-ci, et il s'ingénia ensuite à me le faire comprendre par des gestes.

J'hésitai à le faire, car je continuais à me demander s'il n'y avait pas là-dessous quelque fantasmagorie incompréhensible et si, après avoir enlevé mon casque, je n'allais pas brusquement m'asphyxier.

Ug, je le voyais bien, hésitait aussi, et sans doute pour les mêmes raisons que moi. Chose bizarre, je me rappelai à ce moment-là un précepte que j'avais lu dans les mémoires d'un explorateur : cc sur les planètes inconnues, la prudence la plus extrême est de rigueur. Il ne faut jamais faire un geste sans savoir très exactement quelles pourront en être les conséquences ».

Elma fut plus courageuse que nous. Elle enleva son casque. Et comme une minute plus tard elle était toujours aussi souriante, nous avons compris qu'elle avait eu raison de le faire. Nous l'avons imitée.

La première chose qui me frappa, ou qui plutôt frappa mes narines, ce fut un délicieux parfum de roses. Un parfum un peu musqué, qui n'était pas à vrai dire tout à fait celui de la rose, mais qui s'en rapprochait singulièrement.

Déjà Jor nous embrassait avec une joie débordante. Kira et Kroal nous embrassèrent aussi, avec effusion, tandis que Jor répétait :

Quelle aventure ! Quelle aventure ! J'avais bien raison de penser qu'Orga était une planète extraordinaire. Quelle aventure, mes aïeux ! Mais je ne regrette pas d'être venu jusqu'ici, bien que je ne sache pas ce qui va nous arriver maintenant.

Nous nous étions assis sur le sable. Elma, Ug et moi avions hâte de savoir comment, et après quelles péripéties, nos trois amis avaient pu se retrouver sur cette île si peu en harmonie avec le décor ambiant, mais si semblable à ce qu'on pouvait voir sur la plupart des planètes habitées par les hommes ou les humanoïdes.

— Eh bien ! dit Jor en grattant son mollet velu, nous serions bien en peine pour vous dire ce qui nous est exactement arrivé. Mais nous sommes heureux d'être sur ce bout de terre verdoyant et fleuri, de respirer un air parfumé, d'avoir vu l'a Audacieux » reparaître à la surface de ces flots bariolés, et de vous savoir vivants.

— Mais vous avez pris contact avec des Orgéliens ? demanda Ug avec une intense curiosité.

— Nous n'en avons pas vu un seul, dit Kira. Pas même l'ombre d'un seul. Et j'en suis terriblement désappointée, car j'aurais aimé

exercer mes talents...

— Mais ils existent, soyez-en sûrs, intervint alors Kroal. Ils sont même terriblement intelligents. Beaucoup plus forts que nous. Je ne comprends rien à cet univers, à ses structures. Mais ceux qui y vivent, qui ont créé cette île en quelques heures et qui nous ont mis dessus, nous dépassent évidemment de cent coudées. Je crois que...

Jor l'interrompit.

Laissez-moi d'abord raconter notre histoire, mon cher Kroal. Vous exposerez ensuite vos théories. Notre histoire d'ailleurs sera brève. Ainsi que vous avez pu l'observer de l'astronef, quand nous avons quitté celui-ci, nous nous sommes avancés sur cette espèce de terrain bleu et glissant que nous prenions pour une facette de quelque énorme rocher cristallin. Nous sommes allés jusqu'à cette mer bizarre qui semble couvrir toute la planète. Nous avons plongé nos mains dans la substance dont elle est faite. Et ce fut sans dommage pour nos combinaisons spatiales. Ensuite, j'ai pris deux ou trois films.

« Nous allions revenir quand nous avons vu (Mais vous ne pouviez pas le voir de l'« Audacieux ».) une profonde dépression se former dans la substance fluide qui constitue l'océan. Et cette dépression avançait vers nous. Nous avons pensé que cela allait provoquer je ne sais quoi d'assez semblable à un ras de marée. Alors nous avons pris peur et nous nous sommes mis à courir pour regagner l'astronef. Vous savez le reste. Ce que nous avons pris pour un rocher s'est mis à basculer. Nous avons fini par glisser, à plat ventre ou sur le dos, le long de cette pente. Nous avons vu que l'astronef glissait aussi. Et finalement nous avons fait « plouf » !

— Ensuite ? demandai-je.

— Oh ! ensuite, nous nous sommes enfoncés vers je ne sais quelles profondeurs, dans des ténèbres totales. Nos combinaisons spatiales nous protégeaient. Puis j'ai senti que quelque chose, mais je ne saurais dire quoi, me frôlait, me palpaît, puis m'entraînait par les pieds.

— Moi, dit Kira, c'est par les mains que j'ai été saisie.

— Et moi, dit Kroal, j'ai été pris à bras le corps par quelque chose.

— Ensuite, reprit Jor, nous avons perdu conscience. Et quand nous sommes revenus à nous il n'y a pas une heure, nous étions sur cette île, en maillots de corps, les pieds nus dans le sable, et nous respirions tout à fait normalement. Inutile de vous dire que nous avons été stupéfaits de voir autour de nous de l'herbe, des fleurs, des arbres. Le soleil commençait tout juste à se montrer. Nous avons fait le tour de l'île. Mais, de toutes parts, la mer orgélienne nous entourait. Nous commençons à trouver le temps long quand nous avons vu apparaître

l'« Audacieux ». Voilà toute notre histoire. Venez visiter notre domaine.

L'île n'avait qu'une quarantaine de mètres fie large. Je touchai les arbres. Je cueillis « les fleurs pour les examiner. Je mâchai un brin d'herbe. Mais il aurait fallu un botaniste pour nous dire si ces plantes étaient différentes de celles que nous connaissions.

— Croyez-vous, Jor, demandai-je, que cette atmosphère respirable s'étend à toute la planète ?

— Ça, je n'en sais, fichtre ! rien. Ces Orgéliens sont très capables d'avoir créé aussi une petite atmosphère privée pour notre usage personnel dans cette île, et une température convenable.

Comme nous revenions vers la cabane, je vis que les sas de l'astronef s'ouvraient, et qu'il en sortait un autre esquif, un peu plus grand que celui que nous avions utilisé. Quatre personnes, en combinaisons spatiales, y prirent place.

Nos compagnons, sans nul doute, n'avaient pas pu résister au désir de venir voir ce qui se passait sur l'île. Sulo, le psychanalyste, mit pied à terre le premier, et n'hésita pas une seconde à retirer son casque. Il était : tout réjoui.

— Nous nous étions trompés, dit-il. Ce n'était pas une hallucination. Mais tout cela n'en est pas moins fantastique.

Il ajouta :

Il n'y a plus à bord que Krum qui garde le vaisseau, et Mir, qui n'a pas voulu venir.

Mais déjà Frio s'exclamait :

— Des roses ! De vraies roses ! Ma fleur préférée...

Jor dut refaire le récit qu'il avait déjà fait. Sulo lui demanda :

— Et que pensez-vous de ces mystérieux et invisibles Orgéliens ? Croyez-vous que nous ayons quelque chose à craindre d'eux ?

Je n'en sais rien, dit Jor en caressant son collier de barbe. Mais je ne le crois pas. S'ils avaient voulu nous détruire, ils n'auraient pas attendu aussi longtemps.

— Ils nous ont tout de même fait faire un drôle de plongeon, dit le mécanicien ventriloque.

— Oui, dit Sulo. Mais c'était peut-être pour nous examiner de plus près. Vous ne savez pas ce qui a pu se passer pendant les heures où vous êtes restés inconscients tous les trois. Je présume qu'ils vous ont étudiés, et même qu'ils disposaient de moyens pour déchiffrer ce qu'il y a dans vos cerveaux. Sans cela, ils n'auraient pas pu fabriquer une île comme celle-ci, car il est infiniment probable qu'ils n'en ont jamais vu

de semblable. Et s'ils ont fabriqué cette île – ce qui est en somme une façon de manifester leur hospitalité —, c'est sans doute parce qu'ils ont découvert que nous n'avions pas d'intentions hostiles envers eux. Tout compte fait, je les crois plutôt amicaux.

— Ne vous hâtez pas de conclure dans un sens aussi optimiste, s'écria Bello. Qui vous dit que cette île n'est pas, dans leur esprit, quelque chose d'analogue au décor artificiel que nous créons, dans nos zoos, pour que certains animaux s'y sentent dans une ambiance qui leur est familière ? Qui vous dit qu'ils ne songent pas tout simplement à nous conserver vivants, comme des bêtes curieuses ?

— Hé ! s'exclama Jor, ne soyez donc pas si pessimiste, mon cher Bello. Je préfère l'hypothèse de Sulo. Mais pourquoi ces Orgéliens ne se montrent-ils pas ? Qu'est-ce qu'ils attendent pour prendre enfin contact avec nous ? Peut-être que nous soyons remis de nos émotions. En fait, nous ne sommes pas mal sur cette petite plage, et ces fleurs sentent bon. Tiens, un oiseau...

Ils entendirent un gazouillis dans les branches du saule.

— C'est peut-être un Orgélien, dit Kira.

Mais le mécanicien Bol Tumson se mit à rire.

— Non, c'est moi, dit-il. J'ai fait le rossignol parce que, moi, je suis optimiste.

— Vous avez raison, lui dit Jor. Mais je commence à avoir faim.

Personne n'avait songé à apporter à manger. L'endroit était pourtant idéal pour un pique-nique.

CHAPITRE IX

Où la planète Orga commence enfin à nous livrer quelques-uns de ses secrets, qui-sont pour nous de nouvelles causes de stupeur, et où nos moteurs et appareils se remettent en marche d'eux-mêmes,

Voulez-vous, dit Frio, que j'aille jusqu'à l'astronef pour en ramener quelques provisions ou préférez-vous que nous retournions tous à bord de l'« Audacieux » pour y déjeuner ?

Nous sommes très bien ici, répondit Jor. Et je crois que vous pouvez amener Krum et Mir, Notre vaisseau ne peut pas s'envoler.

Frio remonta dans l'esquif. Mais, auparavant, il remit son casque. On n'est jamais trop prudent.

Un quart d'heure plus tard, il revenait, apportant un substantiel repas froid et amenant avec lui l'officier en second et la chimiste, Mais cette dernière ne se rassura qu'au bout d'un moment.

Jor fit preuve d'un merveilleux appétit. Bien qu'ignorant totalement ce qui allait se passer par la suite, nous étions tous assez détendus, sans doute à cause du décor et du beau soleil qui l'éclairait.

— S'il y avait beaucoup d'îles comme celle-ci, éparses sur cette planète, nous dit Jor, elle pourrait devenir un centre de tourisme extraordinaire.

— Oui, dit Sulo. Mais nous ne savons pas ce qu'en penseraient les Orgéliens. J'ai l'impression que cela ne serait pas du tout de leur goût.

— Qui sait ? fis-je. Ils aiment peut-être la compagnie.

— S'ils l'aimaient, vraiment, intervint Bello, ils se seraient déjà manifestés. Je me demande comment ils sont faits et où ils vivent ?

Le commandant Ug montra l'océan orgélien, qui, à ce moment-là, était presque partout d'une belle couleur mauve.

— Je n'ose pas dire, fit-il, que ce sont des créatures aquatiques, car cette substance ne ressemble que de fort loin à l'eau de nos océans. Mais c'est certainement là-dedans qu'ils vivent. Et peut-être à de grandes profondeurs. Quant à dire à quoi ils ressemblent, je n'en ai pas la moindre idée.

— Peut-être ont-ils des nageoires ? dit Kira. Et un pelage comme celui des otaries. Ou des écailles. Peut-être sont-ils faits comme des pieuvres. Ou peut-être ressemblent-ils à des sirènes, auquel cas ils seraient agréables à regarder. Mais il est plus probable que leur aspect – si l'on en juge d'après leur planète, – est totalement différent de celui des formes vivantes que nous connaissons.

— Ils ressemblent peut-être à mes piles inusables, déclara Jor en riant.

— Ou à des cuillers à café, dit Elma. Ou à des tire-bouchons automatiques. Ou à des ampoules de sérum. Ou à n'importe quoi.

— La seule supposition raisonnable que l'on puisse faire, reprit Sulo, c'est qu'ils doivent changer de couleur à volonté. Et qu'ils sont probablement télépathes.

— Ça m'ennuie un peu, s'écria Bello, de songer qu'ils sont peut-être en train de nous observer et de lire dans mes pensées comme dans un livre ouvert.

— Pas moi, s'exclama Jor. Je n'ai rien à cacher à personne, pas même aux Orgéliens. Ils doivent d'ailleurs savoir que j'ai le cœur pur et que je suis rempli des meilleures intentions du monde.

Il y eut un petit instant de silence. Moi non plus, je n'avais rien de particulier à cacher. Mais l'idée que des créatures inconnues pouvaient connaître mes pensées les plus intimes m'était assez désagréable, et je vis bien que la plupart de mes compagnons partageaient ce sentiment.

Pour détourner la conversation de ce sujet délicat, je demandai à Kroal :

— N'avez-vous aucune idée, professeur, de ce qu'est la substance qui entoure cette île ?

— Absolument aucune, hélas ! Si ce n'est qu'elle n'est pas aussi pâteuse que nous l'avions cru, et qu'elle n'est pas nocive à la peau humaine. J'y ai plongé mes bras nus sans dommage. J'en ai pris un peu dans le creux de ma main. Sa densité est assez faible. Sa structure moléculaire me paraît bizarre. Elle m'a l'air d'être formée d'une combinaison de corps qu'on ne trouve pas dans la partie de l'univers que nous connaissons.

— Je me demande, dit Elma, si on pourrait nager là-dedans comme on nage dans de l'eau ?

— Te n'en sais rien, répondit Kroal. Mais je préfère ne pas m'y risquer. Quand nous avons été précipités dans les flots de cette mer bizarre, nous nous sommes naturellement débattus pour essayer de surnager. Mais nous avons coulé à pic. Si les appareils scientifiques que nous avons à bord fonctionnaient, je pourrais sans doute vous en

dire un peu plus sur cette mystérieuse substance. Mais, pour le moment, nous en sommes réduits à ne faire que des hypothèses probablement absurdes.

— Les appareils qui ne marchent pas ! s'écria Mir. Les moteurs qui ne marchent pas ! Je vous dis que nous ne pourrons jamais repartir d'ici... C'est affreux...

— Je croyais, lui dit Jor, que tout vous était égal.

La jeune chimiste rougit.

— Oui, tout m'est égal, dit-elle. Mais je ne voudrais pas mourir ici...

*
* *

Nous étions en train de boire un café délicieux, mais froid, quand Jor s'exclama :

— C'est curieux, nous n'avons pas revu, depuis que nous sommes sur cette île, ces boules blanche qui, hier, flottaient en si grand nombre sur la mer.

— C'est, vrai, dis-je. Elles ont totalement disparu...

Nous avions eu tant d'émotions depuis la veille que ces curieuses sphères, qui pourtant nous avaient frappés, étaient totalement sorties de notre esprit.

— Là-bas, s'écria Frio. En voilà justement une...

Tous les regards se portèrent dans la direction qu'il indiquait.

Une boule blanche, en effet, se balançait sur les vagues à une centaine de mètres de l'endroit où nous étions. Elle semblait même se diriger vers nous. Elle avançait assez rapidement, un peu en zigzags. Finalement elle s'engagea dans l'espèce de chenal qu'il y avait entre notre île et notre astronef, et elle s'immobilisa à six mètres du rivage, juste devant nous.

Nous nous étions tous levés précipitamment pour mieux la voir.

Le fait qu'elle s'était dirigée vers l'endroit où nous étions, et qu'elle avait fait halte exactement à notre niveau, résultait-il d'un pur hasard ? Ou bien...

Notre étonnement était grand. Et il s'y mêlait un peu de crainte. Mir poussa même un cri – pour ne pas changer – et cacha son visage dans ses mains.

La surprise nous rendit muets pendant un instant.

La boule se balançait mollement devant nous. Elle pouvait avoir deux mètres de diamètre. Elle était parfaitement sphérique. Sa couleur était d'un blanc légèrement crémeux.

— Je me demande, dit Jor, si ces boules ne sont pas les esquifs dont se servent les Orgéliens pour naviguer à la surface de leur océan. Dans ce cas, il doit y en avoir un ou plusieurs à l'intérieur. Mais je ne vois rien par où ils puissent sortir. Et pourtant il est clair que cette sphère ne serait pas venue juste ici si elle n'était pas habitée par une créature intelligente.

Il se mit à faire des gestes vers l'étrange esquif et à crier :

— Hé ! Si vous m'entendez, montrez-vous... Vous n'avez rien à craindre de nous, et nous avons le plus grand désir de faire votre connaissance.

Le seul résultat de cette apostrophe fut que la boule, assez rapidement, devint verte. D'abord vert clair, puis vert foncé. Puis, très brusquement elle passa tour à tour à l'orange, à l'indigo, au rouge cerise, au rose bonbon.

— Cette planète, s'exclama Jor, est de plus en plus déroutante.

— C'est peut-être un langage exprimé par le moyen de couleurs, dit Kira.

— Si c'est un langage, j'aimerais bien le comprendre.

— Oh ! reprit Kira, on finirait sans doute par y parvenir, mais ce serait, je le crains, assez long.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, une chose nouvelle se produisit. La boule changea de forme. Elle prit celle d'un oeuf, dont le bout le plus petit reposait sur les flots. Puis, vaguement, celle d'un violon qui n'aurait pas eu de manche, puis celle d'un sablier. Pendant ces transformations, elle continuait, d'ailleurs, à changer de couleur toutes les quinze ou vingt secondes. Elle prit toutes sortes de formes : les unes, harmonieuses ; les autres, baroques. Certaines d'entre elles rappelaient vaguement des objets que nous connaissions.

Nous étions médusés par cette démonstration. Nous ne savions plus que penser.

— Est-ce que ces contorsions, demanda Jor à Kira, constituent aussi un langage ?

— C'est très possible, dit la jeune linguiste. Mais comment pourrais-je l'affirmer ?

— Si nous comprenions ce que cela signifie, nous pourrions peut-être engager la conversation. Mais nous en sommes réduits à nous creuser la tête pour savoir ce que veut dire une chose aussi

étonnante...

— Et s'il y a des Orgéliens là-dedans, reprit Kira, je me demande où ils se logent quand ce bizarre objet prend l'aspect d'un panier à salade.

— Oh ! regardez, m'exclamai-je.

L'esquif, si toutefois il s'agissait bien d'un esquif – venait de revêtir une apparence, qui nous était encore plus familière que toutes celles qu'il avait eues jusque-là.

— On dirait maintenant un épouvantail, s'exclama Frio.

Il avait raison. En tout cas, l'étrange et mouvant objet avait maintenant une forme qui rappelait vaguement une silhouette humaine. Cela avait, en tout cas, deux bras, deux jambes et une sorte de tête ronde au bout d'un cou un peu long. La couleur générale était maintenant gris-bleu.

Cette forme-là, contrairement aux précédentes, resta stable plus longtemps. Puis elle ne se modifia qu'insensiblement.

La tête d'abord. A son sommet, on vit apparaître des sortes de cheveux qui avaient la couleur de la framboise. Puis un front se révéla, des joues, un nez, un menton, bref un visage, de couleur verte. Des yeux naquirent dans les orbites. Des lèvres se formèrent. Des oreilles.

Cette stupéfiante transformation gagna le corps. Les bras se précisèrent et les mains. Et le torse, et les jambes, et les pieds...

Cela était hallucinant, incroyable.

Finalement il y eut, debout sur la mer, un personnage vaguement souriant, et qui avait une apparence générale parfaitement humaine, mais une apparence néanmoins bizarre et quelque peu burlesque. Il avait la chevelure couleur de framboise et les mains orangées, comme Kroal, la peau du visage d'un beau vert émeraude, comme Elma et Kira, le nez un peu camard et les yeux noirs, comme Frio et comme moi, le torse mince, comme le commandant, et même un grain de beauté sur la joue gauche, comme Mir, et une verrue sur la main droite, comme notre mécanicien ventriloque. Enfin il avait un magnifique collier de barbe rousse, comme Jor. Il semblait avoir emprunté à chacun de nous un trait ou un autre. Il était une synthèse de nous tous. Et cela formait un ensemble tout à fait étonnant.

La stupeur nous coupait le souffle.

*

* *

Nous sommes restés un moment ainsi, immobiles. Il nous regardait. Nous le regardions. Il était vêtu d'une combinaison à carreaux blancs et bleus, qui laissait ses bras et ses jambes nus.

Il avait l'air parfaitement vivant. Mais nous nous demandions, une fois de plus, si nous n'étions pas les victimes d'une hallucination.

Tout à coup, il leva la main, l'agita légèrement et dit :

Bonjour, s'il vous plaît !

Sa voix ressemblait un peu à celle de Jor, avec des inflexions plus molles. Et il s'était exprimé en galactique moyen, la langue que nous pratiquions tous dans nos conversations.

— Bonjour ! dit Jor de sa voix la plus aimable.

Le fantastique personnage avança de deux pas. Il ne semblait faire aucun effort pour rester en équilibre sur la surface de l'océan qui, d'ailleurs, n'était à cet endroit que très légèrement mouvante. De quoi était-il donc fait pour ne pas s'enfoncer ?

Il fit un nouveau petit geste en souriant. Il n'avait pas du tout l'air dangereux, et cela nous rassura. Mais nous attendions tous avec une curiosité intense ce qu'il allait dire et faire.

— Est-ce que... je peux... vous... rendre... visite ? dit-il alors, très lentement.

Il semblait chercher ses mots, mais il les prononçait correctement. Il avait un air vaguement cérémonieux, et cela nous aurait certainement amusés en d'autres circonstances.

— Je vous en prie, dit Jor. Nous serons très heureux et très honorés de faire votre connaissance.

J'avais l'impression de rêver. Mais si je rêvais, mon rêve prenait, en tout cas, une allure tout à fait supportable et même des plus intéressantes.

Le personnage n'eut que quatre ou cinq pas à faire pour poser son pied sur le sable. Il avait un pied orangé. L'autre était pareil au mien.

Il s'était dirigé tout droit sur Jor, qui lui tendit la main. Et nous assistâmes tous à ce mémorable *shake-hand*. Après quoi, et sans rien dire, il nous serra la main à tour de rôle. Mir eut un léger mouvement de recul lorsqu'il s'approcha d'elle, mais finit par faire comme les autres.

La main que je tins un instant dans la mienne me parut une main tout à fait normale.

L'incroyable personnage semblait satisfait de cette première prise de contact. Il souriait et montrait, toutes ses dents. Nous attendions qu'il parle de nouveau. Il jeta un coup d'oeil autour de lui et dit :

— Petite... île... Pas trop... mal... faite ?

— Tout à fait réussie, dit Jor.

— Et... moi ? Pas trop... mal... fait ?

— Vous êtes très réussi, vous aussi, dit Jor.

— Excusez... moi... Je... ne... parle pas... encore très vite. Mais... cela va venir...

— Vous parlez très bien, s'écria la linguiste. Et je me demande comment vous avez fait pour apprendre notre langue en si peu de temps...

— Oh ! très... facile... Asseyez-vous... Ne pas fatiguer... Non. Ne vous fatiguez pas... Assis...

Nous nous sommes assis dans le sable, et il nous imita. Je regretterai toute ma vie que nous n'ayons pas eu sous la main une caméra pour enregistrer cette scène et cette conversation.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Jor.

— Je... Je n'ai pas un nom... comme les vôtres... Pas pouvoir dire dans votre langage... Ce serait à peu près Brrrl. Mais, pour la commodité, disons que je m'appelle Bril. Et vous, je sais. Vous vous appelez Jor Sylvo Kriss Arevadoulu, et vous Bur Olec Svertolmin, et vous Kira Riroholmakasilin.

Il énuméra tous nos noms les uns après les autres, en nous désignant de l'index. Et il ajouta :

— Vous nous appelez... les Orgéliens... Et vous appelez notre planète Orga... Joli nom... dans votre langue. Mais nous l'appelons Crrrbgrrmmms. Trop difficile à prononcer pour vous... Alors, disons, Orga... Bienvenue sur notre planète...

— Très honorés, dit Jor. Mais comment avez-vous fait pour prendre une apparence humaine qui, à quelques détails près, nous semble d'une vérité extraordinaire ?...

Bril eut un petit sourire.

— Oh ! très facile, dit-il. Nous sommes beaucoup habitués à changer... comment vous dites... à changer notre aspect... Nous pratiquons constamment les métaphormo... Non, les métamorphoses... C'est un mot pas commode à prononcer...

Cette déclaration étonnante nous aurait beaucoup surpris si nous n'avions pas assisté, quelques instants plus tôt, aux transformations de la boule blanche. Mais elle nous donna malgré tout un choc.

Nous nous trouvions devant une forme de vie absolument inimaginable.

— Ainsi donc, reprit Jor, toutes ces sphères que nous avons vues hier, et qui flottaient sur votre océan, c'étaient des Orgéliens ?

— Oui, naturellement.

— C'est votre forme la plus habituelle ?

— Oh ! non. Mais c'est la plus commode pour se promener à la surface et jouer à certains jeux.

— Et où habitez-vous ?

De l'index, il désigna l'océan qui, à ce moment-là, avait la couleur de la pistache et de la groseille.

— Là... Là-dessous...

Vous vivez donc dans les ténèbres ?

Non. Pas de ténèbres pour nous...

Vous avez des villes ? Des machines ?

— Non. Pas de villes comme celles dont l'image est dans votre pensée. Pas de machines...

— Des machines, vous ne sauriez pas en construire ?

— Oh ! si, mais pas besoin...

Cela nous stupéfia. L'idée que des créatures puissent à maints égards être supérieures à l'homme nous semblait concevable – d'autant plus que nous avions maintenant la preuve qu'il en existait. Mais que ces mêmes créatures puissent avoir une civilisation sans machines ni technique dépassait notre entendement. Et nous sommes restés pendant un moment silencieux.

Ce fut Kroal Knuss qui posa la question suivante :

— Tout cela nous surprend beaucoup, dit-il. Et votre aspect en ce moment est tellement humain... Mais enfin, n'est-ce pas, ce n'est qu'une apparence que vous avez prise ? Je veux dire que vous n'avez pas un organisme fait comme le nôtre.

Bril parut un peu étonné par cette question.

— En ce moment, si, dit-il... Pas habituellement, bien sûr. Mais, en ce moment, je suis fait comme vous... Il faut bien que je sois fait, comme vous pour vous parler... Vous voulez voir...

Il ramassa vivement un petit caillou pointu et se fit une entaille sur le dos de la main. Un peu de sang coula.

— Vous voyez... Ça saigne, comme, vous dites... Voulez-vous que je m'ouvre le bras ? Que je vous montre le muscle, les veines, les artères, les nerfs, l'os ?

Non, non, s'écria Mir Fifilgang. Nous vous croyons sur parole...

A moi aussi, la démonstration semblait inutile. Mais je vivais en plein ébahissement.

— Et de quoi est faite cette substance qui nous entoure et qui forme votre océan ? demanda Kroal Knuss.

Bril eut encore un sourire.

— Oh ! c'est la même que celle qu'il y a dans tout le reste de l'univers. Elle est faite d'énergie, de radiations, d'électrons et de protons, comme vous dites... Mais nous l'avons un peu arrangée, pour notre convenance et notre agrément...

— C'est vous qui avez fait cette espèce d'océan bizarre ? demanda le physicien au comble de la stupeur.

— Oh ! faire un océan est très facile... Parfois nous faisons autre chose... Nous changeons le décor tous les cinq ou six ans... Mais les océans comme celui-ci, c'est ce qui nous plaît le mieux...

Tout cela nous confondait à un tel point que nous restions bouche bée, sans pouvoir proférer une parole.

Je comprenais tout au plus que nous étions vraiment sur la planète des métamorphosés.

Jor finit par demander :

— Pourquoi êtes-vous le seul Orgélien à nous rendre visite ?

— Eh bien ! nous ne voulions pas vous faire peur en venant plusieurs. J'ai été délégué pour vous parler. Nous savions déjà que vous êtes tous pleins de bonnes intentions, tous très gentils...

Bril parlait maintenant avec la plus grande aisance, sans aucune hésitation entre les mots. Ses gestes étaient d'un naturel parfait. Nous commençons à nous habituer à lui voir un visage vert, des mains orangées et un mollet blanc couvert de poils roux. Il avait dû comprendre la surprise que nous causait son aspect bigarré, car il nous dit :

— Excusez-moi si j'ai un corps de toutes les couleurs... Mais j'ai voulu vous faire plaisir à tous en vous montrant que je vous estimais tous...

— Mais pourquoi, demanda Bello Farfin, si vous nous estimez tant, avez-vous précipité notre astronef dans votre océan ?

— Oh ! mille excuses... Nous sommes très désolés... Mais nous vous avons pris pour des Skinks...

— Des Skinks ? fit Jor.

— Oui. Ils habitent une planète pas très loin. Ils ont des engins en métal, comme vous. Et des machines... Ils ressemblent à... Vous avez

bien une bête chez vous qui s'appelle croco... Comment dites-vous ?

— Crocodile.

— Oui, c'est ça... À des crocodiles... Avec la tête moins longue. Ils sont venus déjà deux fois nous menacer. La deuxième fois nous avons eu du mal à les faire partir... Ils ont fait des victimes parmi nous... Et des ravages...

— Et vous avez cru que nous étions des...

— Des Skinks, oui... C'est par prudence que... Mais excusez-nous... Excusez-nous... Nous vous demandons pardon dix mille fois... Nous avons vite compris que nous nous étions trompés... Que vous étiez pareils à ceux qui sont venus sur Orga il y a... Pour vous, ça doit faire deux cents ans...

— Oui, deux cents ans, dit Jor.

— Mais ces gens faits comme vous sont si vite repartis que ceux des nôtres qui les ont vus n'ont pas eu le temps de les examiner beaucoup.

— Y a-t-il d'autres planètes habitées dans le voisinage ? demandai-je.

— Oui, oui, plusieurs...

— Par... des créatures comme vous ? demanda Sulo.

— Plus ou moins comme nous... Il n'y a que les Skinks qui soient très différents. Et vous... Mais vous, vous venez de très loin.

— De très loin, dit Jor. Est-ce que vous pouvez naviguer dans l'espace ?

— Bien sûr... Et pour cela nous n'avons pas besoin d'astronefs. Mais nous n'aimons pas sortir de chez nous... Nous sommes très bien sur la planète Orga... J'aimerais voir votre vaisseau, si cela ne vous ennuie pas...

— Pas du tout, dit Jor. Je vais mettre une combinaison spatiale pour vous accompagner.

— Inutile... Nous avons créé une petite atmosphère artificielle qui entoure votre île et votre astronef. Et vous n'aurez même pas besoin de ces petits bateaux. Je vais installer un pont.

Il ne bougea même pas un doigt. Mais nous vîmes se fox-mer, entre l'île et l'« Audacieux », une sorte de passerelle légère qui semblait faite de la même matière bleue et lisse que le « radeau » sur lequel nous nous étions posés en arrivant.

— Allez-y, dit-il. N'ayez pas peur.

L'instant d'après, nous étions tous dans notre vaisseau, avec notre

singulier visiteur.

Celui-ci examina avec intérêt nos appareils, nos cabines, nos machines.

— Très ingénieux, dit-il.

— Vous **boirez** un verre **de Champagne** ? lui demanda Jor.

— Champagne ? Ah ! oui. Je connais le goût, puisque je connais tout sur vous. Mais jamais bu. Je n'ai jamais vécu dans un corps qui permette de boire du Champagne. Mais je boirai.

Quand il eut goûté, il dit :

— Très bon !

Et il vida sa coupe.

Le commandant Ug, qui était allé faire une petite tournée d'inspection dans la salle des machines et dans la cabine de pilotage, revint la mine épanouie.

— Les moteurs fonctionnent de nouveau, dit-il. Les appareils, les ordinateurs, tout...

— Oh ! excusez-moi, dit Bril... C'est nous qui avons arrêté tout... Par sécurité... Je viens seulement de me rappeler. J'ai remis tout comme avant...

Mil-Fifilgang s'écria alors :

— Si tout marche de nouveau, nous pourrions peut-être en profiter pour repartir immédiatement.

Jor leva la main.

— Hé ! doucement, fit-il. Je ne pense pas que les Orgéliens veuillent nous garder prisonniers. Mais à moins qu'ils ne tiennent eux-mêmes à nous voir repartir au plus vite, j'aimerais bien faire un peu plus ample connaissance avec eux.

Bril leva lui aussi la main.

— Oh ! fit-il, vous pouvez rester aussi longtemps que vous voudrez. Nous serons très honorés... tous les Orgéliens seront ravis de faire votre connaissance... Voulez-vous que nous agrandissions votre île ? Voulez-vous que nous y mettions une maison ? Et une vache, peut-être ? ajouta-t-il en me regardant avec un grand sourire.

— Nous n'osons pas refuser, s'écria Jor... Et une vache... Oui, c'est une bonne idée... Comme cela nous aurons du lait frais.

— Très bien, dit Bril. Nous allons faire tout cela pendant la nuit. Mais il faut que je vous quitte, car il va être l'heure du *slapset*... Trop difficile de vous expliquer ce que c'est... J'expliquerai plus tard... Je reviendrai demain, avec d'autres Orgéliens... Je suis très heureux de ce

moment passé avec vous... Très heureux... Nous sommes tous très heureux... Merci... Merci beaucoup pour le Champagne... Très bon...

Nous l'avons raccompagné cérémonieusement jusqu'au sas de sortie. Il nous dit en nous serrant la main :

— Encore dix mille fois pardon pour les désagréments que nous vous avons causés.

Nous nous attendions à le voir se retransformer en boule blanche avant de repartir. Mais il se contenta de plonger la tête la première dans la guimauve où il disparut.

— Ça, alors ! s'exclama Frio.

CHAPITRE X

Où nous nous sommes installés « comme chez nous » sur la planète des métamorphoses ; mais nous ignorions encore presque tout sur la façon de vivre de ses habitants et nous désirions en savoir davantage.

Cette nuit-là, bien que nous ayons discuté pendant de longues heures sur les événements de la journée, nous avons beaucoup mieux dormi que la veille.

Je ne veux pas dire que la vague crainte que l'on éprouve nécessairement sur n'importe quelle planète inconnue s'était tout à fait dissipée. Mais nous étions largement rassurés, et même, peut-être à cause du champagne que nous avions bu (Nous avons fini la caisse.), nous nous sentions plutôt euphoriques. Seule, la brune Mir continuait à se montrer pessimiste.

Ce personnage qui s'appelle Br.il, nous dit-elle, est bien trop poli pour m'inspirer confiance. Etes-vous sûrs que ces Orgéliens ne nous attirent pas Sans un piège ? Ils veulent peut-être nous soutirer le maximum de renseignements sur notre civilisation, avant de nous faire disparaître. Nous ferions mieux, je vous assure, de repartir pendant qu'il en est encore temps.

— Ne soyez donc pas si sombre, ma chère Mir. Ce Bril a une bonne tête. Et je m'y connais en têtes. J'ai un flair pour dépister les gens qui veulent me jouer de mauvais tours.

— Oui, mais ce n'est pas sa tête. Ce n'est qu'un faux semblant...

— En tout cas, dit Sulo, votre hypothèse d'après laquelle ils voudraient se renseigner sur notre civilisation ne tient pas debout. Ils savent déjà tout sur nous. Et que pourrions-nous leur apprendre, à eux qui sont dix mille fois plus forts que nous ? Leur science tient de la magie. Mais je suis sûr qu'elle n'est pas plus magique que la nôtre...

— Vous avez raison, intervint Kroal. Notre propre science ne semblerait-elle pas magique pour des primitifs ? Nous sommes venus ici pour étudier cette planète, et voilà que nous sommes comblés au-delà de tout ce que nous aurions pu imaginer. Pas question de repartir... Je me demande même si je ne vais pas me faire naturaliser Orgélien !...

— Ça c'est une idée, dit Jor en riant. Mais je crois qu'il est temps d'aller dormir.

*
* *

Pour ma part, j'ai dormi comme un loir.

Frio et moi, dans nos conversations pendant que nous étions enfants, nous parlions souvent de « l'étrange planète Orga ». Le mot « étrange » est un mot qui aujourd'hui a perdu pour moi presque totalement son sens. Car je ne verrai jamais plus rien d'aussi étrange que ce que j'ai vu en ce temps-là.

Mais nous en étions encore au stade des grands étonnements. Car si les Orgéliens avaient très vite pénétré et compris nos manières d'être et de vivre, il allait nous falloir beaucoup plus longtemps pour comprendre les leurs. Et j'utiliserai encore bien souvent les mots « étrange », « bizarre », « fantastique ».

Ce qui nous attendait à notre réveil ne fut pas pour nous positivement une surprise, car Bril nous avait prévenus de ce qu'il avait l'intention de faire. Le choc n'en fut pas moins assez vif.

Quand j'ouvris les yeux, il faisait déjà grand jour. Je sautai de ma couche et me précipitai vers le hublot de ma cabine.

Je n'en crus pas mes yeux. J'eus pendant quelques instants l'impression que tout ce qui nous était arrivé depuis notre départ pour Orga n'était qu'un rêve. Car mes regards n'embrassaient rien d'autre qu'un petit paysage tout à fait familier. J'aurais pu me croire dans le parc de Gollan, le long des pentes du Mont-Haut, sur ma planète natale. Une belle pelouse verte s'étendait devant moi, montant doucement jusqu'à un rideau d'arbres magnifiques.

Le ciel était bleu, d'un beau bleu très clair, comme sur Fig. De petits nuages y flottaient, pas très haut, me sembla-t-il. Mais le soleil, que je finis par apercevoir lorsque le nuage qui le cachait se fut éloigné, était bleu lui aussi. Ce n'était donc pas le soleil qui éclairait Fig.

Je me contentai de me passer un peu d'eau sur le visage et je me précipitai dans le couloir. Je tombai sur Jor qui me prit par le bras en me disant :

Venez, Bur, venez vite voir... C'est extraordinaire. Non seulement Bril n'a pas menti, mais il a vu grand... Il nous a fait une île formidable, si j'en crois le commandant Ug qui en a déjà fait le tour.

Nous sommes sortis de l'astronef. Celui-ci ne reposait plus sur

l'océan orgélien, mais sur une aire qui semblait être de béton, au milieu de la pelouse que j'avais vue à travers le hublot. Nous avons pris un agréable petit sentier qui serpentait entre des fleurs, et comme nous approchions des grands arbres, nous avons vu surgir Frio, qui arrivait en courant. Il avait l'air plein d'allégresse.

— Je me sens pareil à un poulain dans les prairies de la planète Fig, nous dit-il. Mais je parie que vous n'avez encore pas vu la maison. Venez... Elle est là, derrière.

Nous l'avons suivi.

La maison, d'assez grande taille, se dressait, toute blanche, à la fois élégante et sobre, au milieu d'un jardin ornemental.

— Mais c'est ma propre maison de campagne sur la planète Bradbur ! s'écria Jor. Enfin, c'est presque ça... Les Orgéliens ont dû en puiser le modèle dans mon propre esprit. Quelle délicate attention !... Mais comment ont-ils pu faire tout ça ?... Voilà qui passe l'imagination...

L'intérieur de la maison ne démentait pas les promesses faites par l'extérieur. Tout y était agréablement et judicieusement agencé : la grande salle de séjour, les salons, les chambres (Il y en avait douze.), les salles de bains, les cuisines.

— Eh bien ! fit Jor, il n'y a plus qu'à s'installer. Je vais me sentir tout à fait chez moi.

Deux heures plus tard, nous étions tous réunis sur la terrasse charmante et ombragée qu'encadraient, sur deux côtés, des haies de rosiers magnifiques, et nous déjeunions.

J'avais fait le tour de notre île avec Frio. Elle devait avoir une superficie d'une centaine d'hectares. Les Orgéliens avaient même pensé à mettre de l'eau marine autour, pour que nous ne soyons pas dépayés en arrivant sur ses rives. Une belle frange aquatique d'une centaine de mètres de large. Au-delà, commençait l'océan orgélien et ses couleurs changeantes.

Nous allons pouvoir nous baigner et faire du canotage, me dit Frio.

Nager et. ramer avaient toujours été nos sports favoris. Nous avions même été les champions de l'Ecole Supérieure Agronomique et Vétérinaire de Herlim.

Quant à la vache promise, elle était bien là, elle aussi. C'était elle la moins réussie. Elle était d'une couleur un peu bleuâtre. Elle avait la tête trop petite, mais elle ressemblait malgré tout à une vache. Et elle avait une étable.

Nous prenions le café, et nous nous demandions quand Bril allait

se manifester de nouveau. Nous étions impatients de le revoir et de faire la connaissance d'autres Orgéliens. Nous étions tous passablement euphoriques. Même Mir commençait à convenir que notre île n'était pas trop mal.

*
* *

Nous étions encore à table quand ils arrivèrent.

Ils étaient cinq. Bril marchait en tête. Il n'était plus revêtu d'un maillot de corps à carreaux blancs et bleus, mais portait un costume beaucoup plus cérémonieux : la classique combinaison noire, à parements de couleurs, que l'on met, dans notre Confédération, quand on va à une soirée.

— Très heureux de vous revoir, nous dit-il. Alors, la petite île vous convient ?

— Formidable ! dit Jor. Mais nous sommes confus de vous avoir donné autant de mal.

— Du tout, du tout, fit-il. Ce fut au contraire pour nous un délicat plaisir. Transformer la matière est une de nos grandes distractions et même notre principale occupation. Le plaisir fut d'autant plus vif que nous avons eu à travailler à des formes et à des structures que nous n'avions pas, nous-mêmes, inventées, mais dont nous avons puisé les modèles dans vos esprits. Ce fut une occupation délicieuse... Et nous sommes très contents que vous soyez satisfaits.

Bril avait gardé le même aspect physique que la veille : cheveux couleur framboise, visage vert émeraude, et le reste.

Il nous présenta ses quatre compagnons.

Deux avaient un aspect masculin, et étaient vêtus comme lui, les deux autres ressemblaient tout à fait à des femmes, et même à de très jolies femmes. L'une avait la peau orangée, mais les cheveux noirs, et portait une longue robe mauve. L'autre avait la peau blanche, la chevelure blonde et était vêtue de bleu. Tous les cinq auraient pu se promener dans les rues d'une de nos grandes métropoles sans qu'on ne les remarquât particulièrement. Personne n'aurait pu supposer qu'il pouvait s'agir de créatures aussi différentes de nous.

Nous avons repris du café tous ensemble.

Bientôt la conversation fut très animée. Au début, les nouveaux venus montraient quelque hésitation dans le choix des mots. Mais très vite, comme Bril l'avait fait la veille, ils parlèrent avec la plus grande aisance.

Une des deux « femmes », la blonde à peau blanche, était assise auprès de moi. Elle avait des joues fraîches et roses, un visage bien dessiné, le nez un peu mutin, des mains très fines, et un charmant sourire éclairait constamment ses traits.

C'est avec elle, naturellement, que je me suis le plus entretenu. Quand nous parlions de ma propre civilisation – et elle semblait déjà être au courant de tout, notamment de la façon dont on vit sur ma planète natale – je finissais par ne plus penser qu'elle n'était pas réellement une femme.

Elle m'appelait Bur avec le plus grand naturel. Et je l'appelais Luéla (Car c'était le nom sous lequel Bril nous l'avait présentée.), avec le même naturel.

Mais quand nous nous remettions à parler d'Orga, et que je me souvenais que j'étais bel et bien sur ce globe, alors elle redevenait « étrange » à mes yeux.

Je me demandais s'il y avait chez les Orge-liens, comme chez l'homme, une nature masculine et une nature féminine. Après quelques hésitations, je finis même par lui poser la question, car je craignais, je ne sais trop pourquoi, qu'au cours de la transformation qui lui avait donné l'aspect d'une femme, elle n'eût choisi qu'au hasard la forme à revêtir.

Elle eut un petit rire.

Mais, bien sûr, me dit-elle... Et cela me paraît une règle assez générale dans tout l'univers. J'appartiens, bien entendu, au sexe féminin, en tant qu'Orgélienne. C'est pourquoi l'idée ne me serait même pas venue, pour me présenter à vous et à vos amis, de revêtir une autre enveloppe que celle qui, dans votre espèce, caractérise ce que vous appelez le « sexe faible ». Je me sens, d'ailleurs, fort bien dans cette enveloppe. C'est pour moi une expérience toute nouvelle. Vous savez, d'ailleurs, déjà que nous adorons les métamorphoses, et que changer d'aspect, ou faire que la nature change d'aspect et de couleur autour de nous est un de nos grands passe-temps.

J'eus plaisir à apprendre qu'elle était « féminine ».

— Ma compagne, qui est ici, reprit-elle, et mes trois compagnons ont naturellement fait comme moi. Mais je vois que vous vous demandez si je suis... si je suis « mariée », comme vous dites...

— Vous lisez donc dans mes pensées ?

— Vous devez bien vous en douter, fit-elle. Sans cela, comment aurions-nous fait pour recueillir tous les éléments qui nous ont permis de créer cette île qui ressemble, je l'espère, à ce que vous aimez. Cela ne vous ennue pas trop que nous soyons télépathes ? Et que rien ne

nous échappe de ce qui se passe en vous ? Je vois bien que cela vous gêne un peu.

Cela me gênait, en effet, un peu.

— Mais c'est une habitude à prendre, ajouta-t-elle. Je suis sûre que vous la prendrez très vite, quand vous aurez compris qu'il n'y a pas en nous un grain de ce que vous appelez malveillance, ou curiosité malsaine. Lire dans les pensées d'autrui nous semble aussi naturel que pour vous de respirer.

— Respirez-vous en ce moment, Luéla ?

— Bien entendu, puisque je suis dans un organisme qui exige la respiration pour subsister. C'est, d'ailleurs, une sensation très amusante.

— Mais vous n'avez toujours pas répondu à la question que vous avez lue en moi...

— Si je suis mariée ? Oh ! le mariage, chez nous, repose sur des habitudes, des traditions et des principes assez différents des vôtres. Mais il existe. Non, je ne suis pas encore mariée. Je ne l'ai jamais été. Il faut vous dire que je suis toute jeune.

Jeune ? Je me demandai ce que cela pouvait bien signifier chez les Orgéliens. J'avais l'impression – étant donné leurs pouvoirs fantastiques – qu'ils devaient vivre des milliers d'années, que, peut-être même, ils étaient quasiment immortels, comme des dieux. Mais elle répondit à ma question avant que je ne l'aie posée :

J'ai dix-neuf ans... En comptant comme vous le faites. Vous, vous avez vingt-deux ans. L'idée qui vous est venue que, peut-être, nous sommes immortels m'amuse beaucoup. Non, nous ne sommes pas des dieux, ni des demi-dieux. Nous sommes simplement un peu plus évolués que vous. Chez vous, la moyenne de la vie humaine se situe actuellement entre cent et cent vingt ans. Chez nous, elle n'est guère plus élevée. Autour de cent trente ans. Vous comprenez maintenant pourquoi je peux dire que je suis toute jeune. Mais je vois une autre question poindre dans votre esprit. Vous vous demandez, n'est-ce pas, comment nous faisons pour nous reconnaître entre nous à travers toutes nos transformations ?

— Oui, c'est bien la question que je me pose, en effet.

Elle eut un sourire.

— Vous oubliez que nous sommes télépathes... Ce qui fait notre personnalité, ce n'est pas notre apparence extérieure, mais notre esprit. Il en est, d'ailleurs, de même pour vous. Mais vous, vous ne pouvez pas communiquer autrement que par la parole, et vous ne pouvez vous reconnaître entre vous qu'à la forme de votre visage, à

l'aspect de votre nez ou de votre menton, à la couleur de vos cheveux, au son de votre voix.

— Hélas ! fis-je avec un peu de dépit. Vous êtes beaucoup plus perfectionnés que nous...

— Oh ! dit-elle, si vous restez assez longtemps sur Orga – ce que nous souhaitons, peut-être pourrez-vous devenir télépathes, vous aussi.

— Peut-être, dis-je. Mais je ne crois pas que nous puissions jamais nous transformer en boules blanches, ou en n'importe quoi...

— Qui sait ?

Tandis que nous bavardions ainsi, Bril et Kroal Knuss s'étaient lancés dans une grande discussion sur la structure de la matière, sur les radiations, sur la physique nucléaire, sur l'espace et le temps. En fait, Kroal se bornait surtout à écouter ce que lui disait l'Orgélien, et à poser des questions.

Ce fut Bril qui interrompit la conversation.

— Je suis cent mille fois désolé, nous dit-il, mais il va falloir que nous vous quittions, car l'heure du *slapset* approche. Mais je reviendrai demain, avec quelques autres des nôtres qui ont le grand désir, eux aussi, de faire votre connaissance.

Nous les avons raccompagnés jusqu'au rivage. Là, ils ont fait un majestueux plongeon dans l'eau et ils ont disparu. Ils avaient l'air d'être parfaitement à leur aise dans tous les éléments.

Kroal Knuss semblait très ému.

— J'ai appris plus de choses en vingt minutes, nous dit-il, que pendant tout le reste de ma vie. Ces Orgéliens sont prodigieux. Et Bril avait parfaitement raison lorsqu'il m'a dit hier que la substance, les radiations, sont partout les mêmes dans l'univers. Il m'en a fait une démonstration mathématique péremptoire. Mais ils savent, eux, modifier les radiations et la substance à leur guise, leur donner par la seule puissance de leur volonté des propriétés et des aspects inconnus de nous, effectuer des transmutations instantanées, et agir de la même façon sur leur propre enveloppe matérielle. Dans ce domaine, nous n'en sommes encore qu'aux premiers balbutiements... Je commence maintenant à comprendre, bien que vaguement, quelle voie ils ont suivie pour en arriver à une telle maîtrise de la nature et d'eux-mêmes. Ils conviennent d'ailleurs modestement que leurs pouvoirs ne sont pas illimités...

— C'est vrai, fit Jor. Bril nous a dit en effet : « nous pouvons faire presque tout ce que nous voulons, sauf changer la couleur de notre soleil ». N'empêche que, s'ils le voulaient, ils pourraient conquérir

facilement l'univers.

— Certainement, dit Kroal. Mais ils ont la sagesse de rester chez eux.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XI

Où nous faisons plus ample connaissance, avec les Orgéliens qui continuent à venir nous rendre visite sur notre île. Mais notre félicité allait être brusquement interrompue par une extraordinaire alerte.

Je ne pensais pas, le jour où nous nous sommes installés dans notre île, que j'allais vivre plusieurs années sur la planète Orga, puis faire ailleurs un long séjour qui aurait été tout à fait déplaisant si... Mais n'anticipons pas.

Pendant les premières semaines, nous avions tous l'impression d'être en vacances dans un site charmant. Mais c'étaient des vacances extraordinaires.

Chaque matin, nous allions nous baigner ou faire du canotage dans la petite frange réellement océane qui entourait notre île. Après quoi, nous contemplions les jeux de lumière et de couleurs sur l'océan orgélien. Très souvent, les boules blanches y étaient nombreuses.

L'après-midi, nous recevions la visite des Orgéliens.

Bril n'accompagnait pas toujours les petits groupes qui se présentaient. Mais nous avons rapidement fait d'autres amis parmi nos visiteurs. Parfois, ils n'étaient que cinq ou six. Mais parfois, il en venait trente ou quarante, et nous nous promenions avec eux dans notre domaine.

Luéla venait assez souvent. J'étais un peu déçu quand je ne la voyais pas, car c'était elle que je connaissais le mieux. J'osai lui demander un jour si elle n'aimerait pas nager en ma compagnie dans notre propre nappe d'eau. Elle accepta avec empressement. Elle nageait le crawl avec une aisance, une élégance et une rapidité qui auraient fait d'elle une championne dans notre Confédération.

— Nous sommes stupides, nous les Orgéliens, me dit-elle un jour après une de nos baignades, de ne pas avoir compris plus tôt combien l'eau est un élément agréable... Il est vrai que pour l'apprécier pleinement, il faut être construit comme vous l'êtes.

Kroal Knuss continuait à accaparer Bril quand celui-ci était parmi

nous. Il lui posait insatiablement des questions auxquelles l'autre répondait avec la meilleure grâce du monde. J'aimais assister à leurs conversations, car j'apprenais une foule de choses étonnantes.

— Combien nous sommes d'habitants sur Orga ? disait Bril. Oh ! pas très nombreux. Infiniment moins que vous sur vos planètes. Nous ne tenons, d'ailleurs, pas à nous multiplier. Nous préférons vivre au large... Nous ne sommes en effet qu'une quinzaine de mille.

Ce chiffre nous étonna tous.

— Non, nous n'avons pas de gouvernement, disait aussi Bril. Nous avons dépassé depuis longtemps le stade où une organisation est nécessaire au maintien et au progrès d'une société. Nous sommes tous unis par la pensée. Quand nous avons de grandes décisions à prendre, ce qui est rare, nous sommes toujours unanimes. Et pourtant nous sommes très différents les uns des autres. Nous sommes même terriblement individualistes...

Pourquoi, lui demanda un jour le commandant Ug, notre astronef a-t-il été ralenti aux abords de votre planète ? Pourquoi est-il impossible d'y naviguer dans le subespace ? Est-ce pour vous un moyen de défense ?

Oui et non, dit Bril. Ce phénomène est dû à certaines transformations de la substance que nous avons fait subir aux parties superficielles de notre planète... A la nature même de l'océan qui nous entoure et qui vous a tant intrigués... Sous cet océan, qui est à proprement parler notre domaine, et qui a environ cinq kilomètres de profondeur, vous trouveriez des minéraux tout semblables à ceux que l'on rencontre sur vos propres planètes... Quant à l'espace « ralentisseur » qui nous entoure, il ne constitue pas, à vrai dire, une grande protection, puisque vous avez pu le franchir. Mais il nous permet tout au moins de détecter assez longtemps à l'avance toute présence étrangère dans notre voisinage.

Nous avons appris aussi que les Orgéliens – qui connaissaient, mais vaguement, l'existence de notre. Confédération depuis la visite de l'expédition Jarraquin – avaient eu des contacts, généralement peu amicaux, (Mais ce n'était pas leur faute, nous dirent-ils.) avec les habitants de cinq ou six planètes assez peu éloignées de la leur ; Bril nous avait déjà parlé des Skinks, qui ressemblaient à des crocodiles et qui avaient des astronefs.

— Il y a aussi, nous dit-il, les Frohlicks, qui sont dangereux, et qui viennent nous ne savons trop d'où. Ce sont des créatures essentiellement électriques, sans aucun rapport avec ce que vous appelez la matière. Elles semblent passer leur temps à errer entre les astres. Elles nous ont. causé autrefois des ennuis. Heureusement nous

avons pu faire quelques petites retouches à notre espace « ralentisseur », et elles ne peuvent plus y pénétrer. Il y a aussi les Gruems et les Bijiss, qui ont, surtout ces derniers, des formes de vie très proches des nôtres, et sur les planètes desquels il est arrivé à nos ancêtres d'aller. Ces planètes font, d'ailleurs, partie du même système solaire qu'Orga. Mais les Bijiss et les Gruems sont moins sages que nous, et assez turbulents. Il leur arrive de nous chercher noise. Nous préférons ne pas parler d'eux.

Souvent, l'un ou l'autre de nos hôtes, pour nous distraire, se livrait devant nous à de petites démonstrations qui tenaient de la magie.

L'un d'eux, que j'aimais beaucoup, et qui s'appelait Lirol (il avait pris pour nous l'apparence d'un personnage grand et mince au visage pétillant d'intelligence.), excellait particulièrement dans ces exercices de « physique amusante ».

Par exemple, il nous menait près d'un gros rocher qu'il y avait dans notre île. Nous faisons cercle autour. Lirol ne bougeait pas. Mais, soudain, le rocher se mettait à frissonner, puis il changeait de couleur et de forme. L'Orgélien nous demandait alors :

— Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Une armoire comme celle qu'il y a dans la chambre de ma grand-mère, disait Elma.

Aussitôt on voyait la grosse masse de pierre se tortiller, se transformer et devenir une belle armoire en acajou, ornée de marqueteries en bois clair.

Je demandai à Lirol de reproduire la statue du vieux Fig, qui avait découvert ma planète natale et dont, l'effigie de bronze ornait une des places de Herlim. La statue apparaissait aussitôt, telle que je la voyais dans mon souvenir.

La première fois qu'il assista à une telle séance le psychanalyste Sulo s'exclama :

— Et moi qui me prenais pour un habile prestidigitateur !

Jor demanda à Lirol :

— Etes-vous capable de créer des êtres vivants ?

— Oui, mais seulement dans une certaine mesure. Nous pouvons produire des tissus organiques en partant de la substance qui nous entoure et vous en avez la preuve sous les yeux, avec ces arbres, ces fleurs. Mais cela devient de plus en plus difficile à mesure que nous nous élevons dans l'échelle des êtres vivants. C'est ainsi que la vache que nous avons faite pour vous est très peu réussie... Au fond, ce n'est guère qu'une automate sans conscience.

— Vous ne pourriez donc pas créer un homme de toutes pièces ?

— Un homme vivant et intelligent ? Non. Cela nous serait absolument impossible. Nous pouvons, nous, revêtir la forme humaine, et celle-ci est alors vivante parce que nous y mettons notre propre esprit... C'est lui qui l'anime. Mais créer un esprit, une individualité dotée d'intelligence, de sensibilité et de volonté, nous ne le pouvons pas, et nous ne le pourrions certainement jamais... Nous savons bien des choses. Mais la vie reste pour nous un grand mystère. Tout au plus avons-nous pu découvrir que le principe vital, en toute créature, réside dans un noyau infinitésimal, mystérieux et qui n'est détruit que par la mort, cet autre grand mystère de la nature. Nous parvenons, en ce qui nous concerne, à modifier en nous à notre gré tout ce qui entoure ce noyau vital, et qui n'est devenu pour nous qu'accessoire, alors que pour vous votre organisme est indispensable. Mais tout au fond nous sommes, vous et nous, de même nature, et il fut un temps où nos lointains aïeux ne pouvaient eux-mêmes subsister que grâce au bon fonctionnement d'organes bien déterminés. Il y a d'ailleurs des circonstances dans notre vie où nous reprenons ces formes ancestrales, qui, d'ailleurs, ne sont pas très éloignées de la vôtre...

Lirol hésita un instant et ajouta :

Par exemple, pour avoir des enfants...

*

* *

A la faveur de ces multiples conversations avec les uns et les autres, nous commençons à nous faire une idée un peu plus précise de ce qu'étaient les Orgéliens. Jamais ils ne refusaient de répondre à nos questions, si indiscretes qu'elles pussent nous paraître à nous-mêmes. Mais parfois les explications qu'ils nous donnaient dépassaient notre entendement. Seul Kroal Knuss y comprenait peut-être quelque chose. Et encore !

Nous nous sommes beaucoup amusés le jour où notre mécanicien, Bol Tumson, se livra à un match de ventriloquie avec un Orgélien, Boru.

Ce fut l'Orgélien qui gagna, car il faisait surgir de toutes parts les bruits et les paroles les plus inattendus, imitant des cris d'oiseaux, des grincements de machines, et aussi la musique *raffa* de notre planète Béryllis, musique dont personnellement je raffole.

La musique les intéressait, d'ailleurs, tous prodigieusement, et ils passèrent avec nous des heures à écouter nos enregistrements. Nous en

avons des milliers, sous une forme extrêmement miniaturisée, à bord de notre astronef.

— Vos sciences ne nous ont positivement rien appris, me dit un jour Luéla. Mais votre musique a été pour nous une véritable révélation, et un régal. Des centaines d'entre nous se sont mis à composer des oeuvres musicales inspirées des vôtres. Vos films nous ont aussi vivement intéressés.

Ce jour-là, Kira qui nous avait accompagnés, Luéla et moi, dans une promenade à travers le parc, dit à la jeune Orgélienne :

— J'aimerais savoir, puisque c'est mon métier, à quoi ressemble le langage dont vous vous servez entre vous, et si je ne pourrais pas l'apprendre...

— Oh ! fit Luéla, je ne crois pas que vous pourriez l'apprendre aisément. C'est un langage très concis, très succinct, très rapide, un langage purement télépathique, qui se passe de mots et de paroles. En fait, nous échangeons en un dixième de seconde une foule d'idées parfois très complexes. Nous échangeons des états d'âme, des sensations esthétiques. Pour comprendre ce langage, il faudrait que vous soyez, vous-même, télépathes. Cela viendra peut-être un jour, comme je l'ai dit à notre ami Bur, si vous restez longtemps parmi nous.

Kira poussa un profond soupir.

— Vous devez nous prendre, dit-elle, pour des primitifs très arriérés.

— Mais non, fit vivement Luéla. Nous nous plaisons beaucoup en votre compagnie. C'est une agréable détente que de bavarder avec vous. Et puis la science, la connaissance, ce n'est pas tout. Nous aimons vos arts. Vous avez inventé vous aussi, par d'autres moyens que nous, une multitude de formes très curieuses et très belles. Votre musique est admirable. Et nous apprécions par-dessus tout votre gentillesse. Les autres créatures intelligentes des planètes voisines avec qui nous avons eu des contacts sont presque aussi évoluées que nous, mais se montrent parfois très désagréables.

*

* *

Un soir où nos visiteurs prenaient congé, Jor dit à Bril :

— Vous partez parce que naturellement il va bientôt être l'heure du *slapset*. Mais vous ne nous avez jamais fait savoir ce que ce fameux *slapset* pouvait bien être.

Bril se mit à rire. Il passa sa main orangée dans le collier de barbe rousse qui ornait son visage vert (Car il avait toujours gardé la même apparence que la première fois où nous l'avions vu se transformer sous nos yeux.) et il répondit :

— Cette question, il y a longtemps que nous la lisons dans vos cerveaux. Mais nous attendions que vous nous la posiez pour y répondre. Le *slapset*, c'est pour nous, si vous voulez, quelque chose qui ressemble à un repas. La tradition veut que nous le prenions à heure fixe. Nous descendons en quelques secondes jusqu'au fond de notre océan. Là nous nous dépouillons quasi totalement de notre enveloppe matérielle. Nous ne sommes plus guère que ce point pur, cet infime noyau de vie dont nous vous avons déjà parlé. Alors, collés aux parois minérales de notre planète, nous absorbons des radiations. Nous refaisons le plein, comme vous dites en parlant de vos engins à moteurs. Nous accumulons en nous, en quelques instants, des forces énormes – et pour vous à peu près impensables – qui nous permettent ensuite de nous déplacer à des vitesses fantastiques, de transformer à notre guise des masses gigantesques de substance, de nous transformer nous-mêmes et, si nous le voulons, de franchir dans l'espace des distances énormes.

Cette révélation nous aurait paru incroyable si nous n'avions pas déjà été les témoins de tout ce que les Orgéliens pouvaient accomplir.

— Votre planète, dit Kroal Knuss, doit receler d'incalculables réserves d'énergie.

— Je ne sais pas, reprit Bril. Je ne crois pas, d'après ce que nous savons du passé de notre espèce, qu'Orga soit plus riche en énergie que les autres planètes. Je crois simplement que nous avons trouvé le moyen de capter directement cette énergie. Pour nous, cela est devenu aussi simple que pour vous de manger. Mais excusez-nous. Il faut que nous partions.

Le lendemain, Jor demanda à Bril :

— Ne nous emmènerez-vous pas un jour visiter votre domaine sous l'océan ? Nous serions tous très désireux d'y faire un tour. Ce doit être extraordinaire...

Bril prit un air grave qui ne lui était pas habituel.

— Nous le ferions très volontiers, dit-il.

Nous serions honorés et heureux de votre visite. Mais cela pose des problèmes qui touchent à votre sécurité, et que nous essayons d'ailleurs de résoudre. Car nous ne sommes pas sûrs que même avec vos combinaisons spatiales vous pourriez pénétrer profondément dans notre océan sans dommages. En outre, vous ne verriez rien, vous

n'entendriez rien, car vous ne disposez que de vos yeux et de vos oreilles, alors que nous sommes dotés de sens multiples et d'une faculté d'adaptation qui font que nous sommes à notre aise dans n'importe quel élément. Il n'y a guère que sur le soleil que nous ne pourrions pas vivre. Mais, pour ce qui vous concerne, nous cherchons une solution, et nous finirons bien par la trouver. Ce jour-là, au lieu que nous venions chez vous, vous viendrez chez nous...

— Et nous en serons charmés, dit Jor.

*
* *

Nous étions sur notre île depuis quatre mois, et nous vivions comme des coqs en pâte. Frio, chaque matin, me disait :

— Eh bien ! mon vieux Bur, quand nous rêvions dans notre enfance de venir sur Orga, nous devions avoir comme le pressentiment que des choses merveilleuses nous y attendaient.

Jor donnait tous les signes d'une joie permanente. Il se félicitait d'avoir inventé la pile inusable qui lui avait permis un tel voyage.

— Dans la Confédération, nous disait-il, on doit se demander ce que nous sommes devenus. On doit nous croire perdus, morts. Mais je ne regrette pas qu'il nous soit impossible d'envoyer de nos nouvelles. Il y aurait aussitôt un tas de gens qui voudraient venir voir les Orgéliens, et qui finiraient par les embêter. Je me demande même si ce sera une bonne chose que de révéler leur existence quand nous rentrerons... Si toutefois nous rentrons un jour. Car, pour le moment, je ne suis pas pressé de repartir.

Personne, d'ailleurs, n'avait envie de s'en aller. Pas même Mir Fifilgang, qui semblait enfin avoir non seulement repris goût à la vie, mais pris goût à la planète Orga. Chaque après-midi, elle faisait de longues promenades dans l'île avec un jeune Orgélien blond, au visage angélique.

Jor attendait chaque jour avec impatience le retour de nos amis. Ceux-ci, parfois, venaient déjeuner avec nous. Nous n'avions, d'ailleurs, pas à toucher à nos réserves de vivres. Ils nous fournissaient des aliments qui, bien que synthétiques, n'en étaient pas moins délicieux. Et comme nous étions tous plus ou moins gourmands...

Nous avions demandé aux Orgéliens s'il leur arrivait de dormir.

— Jamais, nous répondit Lirol.

— Et vous fatiguez-vous ?

— Jamais... Toutefois, quand nous sommes dans un organisme

pareil au vôtre, il nous arrive d'éprouver une légère lassitude. C'est pourquoi nous prenons plaisir à manger avec vous, et comme vous... Je crois même que si nous gardions longtemps cette apparence, il nous faudrait dormir.

Le physicien Kroal Knuss était peut-être le plus heureux de nous tous. Depuis un mois déjà, grâce aux appareils très perfectionnés que nous avions à bord de l'« Audacieux », il avait vérifié tout ce que Bril lui avait dit au sujet de la substance qui constituait l'océan orgélien. Il se livrait à une foule d'expériences. Il faisait des tas de calculs. Et il ne cessait de nous répéter :

Ils sont en avance sur nous de centaines de milliers d'années.

Mais toute notre belle félicité allait être brusquement troublée...

*
* *

Ce soir-là je m'étais couché assez tôt, car j'avais nagé pendant plusieurs heures en compagnie de Luéla. Et comme je mettais un point d'honneur à ne pas trop me laisser distancer par elle, j'avais fourni de gros efforts et j'étais passablement fatigué.

Je dormais à poing fermés, dans mon lit douillet, quand je fus réveillé par un sifflement strident.

Je me vêtis en hâte, très interloqué, car un parfait silence régnait toujours, la nuit, dans notre île. Je me précipitai dans le couloir et je tombai sur Frio qui avait l'air aussi interloqué que moi.

Le sifflement assourdissant continuait.

En hâte, nous sommes descendus au rez-de-chaussée. Jor, Sulo, Elma, Mir et Ug étaient déjà dans le grand *living-room*, aussi affolés que nous.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Je n'en sais, fichtre ! rien, dit Jor. Mais il se passe certainement quelque chose d'anormal.

Bello, Bol, Krum, Kroal et Kira ne tardèrent pas à nous rejoindre. Ils étaient aussi inquiets et aussi perplexes que nous. Le sifflement ne semblait s'apaiser que pour reprendre de plus belle. Il emplissait toute la maison, toute la nuit, tout l'espace.

Soudain, nous avons sursauté. La grande porte qui donnait directement sur la terrasse venait de s'ouvrir.

Nous avons vu entrer Bril. C'était la première fois qu'un Orgélien venait nous visiter la nuit, et qui plus est, en plein milieu de la nuit. Sa

chevelure couleur framboise était ébouriffée. Il manquait un morceau de sa barbe rousse. Son nez était un peu plus camard que d'habitude.

Nous voyant effrayés par sa brusque apparition, il fit un geste apaisant et nous dit aussitôt :

— Ecoutez vite ce que je vais vous déclarer, car cela presse. Nous sommes, vous et nous, sous le coup d'une grave menace. Les Bijiss nous attaquent, ce qu'ils n'avaient pas fait depuis trente ans. Ce sifflement que vous entendez, c'est eux qui le provoquent, pour tenter de brouiller nos pensées, de nous abasourdir avant de se lancer à l'assaut. Ils sont encore à dix mille kilomètres de notre planète, mais, dans quelques minutes, ils seront sur nous si nous ne parvenons pas à les arrêter...

— Pouvons-nous vous aider à résister ? demanda Jor.

— Je ne vois pas bien comment. Vous n'avez pas d'armes. Et même si vous en aviez, je vous demanderais de ne pas vous en servir. C'est d'une guerre mentale qu'il s'agit. Les Bijiss sont télépathes comme nous. Ils vont tenter de paralyser nos pensées.

— Et qu'est-ce qu'ils font quand ils y réussissent ? demanda Mir en tremblant.

— Oh ! ils ne tuent personne... Ils bousculent un peu la substance qui compose notre océan. Ils causent quelques dégâts. Ils essaient de faire quelques prisonniers, qu'ils renvoient, d'ailleurs, cinq ou six mois plus tard, après avoir tenté de les humilier.

— Et que faites-vous pour leur résister ? demanda Kroal.

— Nous tâchons de les dérouter mentalement, en leur opposant des pensées aussi insolites que possible.

— Ne pouvons-nous pas tenter d'en faire autant ? demanda Sulo.

— Si, bien sûr... De cette façon-là, vous pouvez nous aider. La bataille ne dure jamais plus d'une heure ou deux. Ou ils réussissent leur coup, ou ils se retirent. Mais je suis surtout inquiet pour vous... Votre île va les intriguer... Et surtout votre présence... Car ils vont pénétrer dans vos pensées... Peut-être tenteront-ils de vous capturer. C'est pourquoi je suis venu vous dire qu'il serait bon de mettre vos combinaisons spatiales, et de vous disperser dans l'île, pour diminuer les risques d'être pris en bloc. Faites-le immédiatement... Nous monterons bonne garde autour de vous... Mais je suis obligé de repartir... Bon courage, mes amis...

Ayant ainsi parlé, Bril se métamorphosa sous nos yeux en une boule blanche d'assez petite taille, et disparut aussitôt.

Nous avons couru jusqu'à l'astronef pour y revêtir nos combinaisons spatiales et nous nous sommes dispersés.

CHAPITRE XII

Où nous participons à une guerre bizarre, ne puisant que dans nos propres cerveaux les moyens mentaux de nous défendre contre un adversaire usant des mêmes moyens, ce qui n'étonnera que les non-télépathes.

Jamais l'idée ne me serait venue que je participerais un jour à une guerre, surtout à une guerre purement mentale. Et si quelqu'un me l'avait prédit, j'aurais pensé que ce quelqu'un était fou.

Mais je ne savais pas que j'irais un jour sur la plus étrange des planètes.

Nous nous étions donc dispersés, après avoir revêtu nos combinaisons spatiales, comme Bril nous l'avait recommandé.

Pour ma part, j'avais filé de toute la vitesse de mes jambes jusqu'à une petite grotte décorative qui se trouvait presque au centre de notre île, au milieu d'un amas de rochers également décoratifs, et qu'entouraient des chênes magnifiques.

Pendant tout le trajet, le sifflement strident me poursuivait. Il continua, plus violent que jamais, tandis que, après m'être jeté haletant sur le sol de la grotte, je me demandais ce qui allait se passer.

Le bruit était devenu si fort et si perçant qu'il me semblait que des vrilles s'enfonçaient dans mon crâne. La douleur était telle que mes pensées se brouillaient et que j'étais à peu près incapable de réfléchir à quoi que ce fût.

J'avais aussi la sensation, bien que je fusse dans ma combinaison spatiale, d'être frôlé par je ne savais quoi. Et brusquement cette sensation se fit plus intense et plus bizarre encore, comme si les frôlements se faisaient dans mon esprit même. J'entendais, me semblait-il, des paroles incompréhensibles, des cris. Je voyais se déployer des sortes d'éventails lumineux. Quant au sifflement que j'aurais dû cesser de percevoir après avoir mis mon scaphandre, je compris qu'il se manifestait, lui aussi, dans ma tête.

Les assaillants avaient-ils déjà atteint Orga ? Je n'en savais rien. Mais il n'était pas douteux que leur influence s'exerçait déjà tout autour de moi, que j'étais entouré d'ondes inconnues, probablement

d'ondes mentales.

Tout à coup, je me souvins que Bril nous avait dit que pour résister aux Bijiss, le meilleur moyen était de leur opposer des pensées qui les déroutent, des pensées insolites.

Mais quelle sorte de pensées ? Je n'en avais pas la moindre idée. Pourtant j'étais bien résolu à participer à ce combat avec mes modestes moyens.

Malgré le sifflement infernal qui devait déferler sur toute la planète, malgré la souffrance qui me taraudait, je me creusais la tête pour trouver quelque chose. Il ne me vint à l'esprit que cette phrase saugrenue :

« Les vaches de la planète Fig ont des mamelles cubiques. »

Pendant un moment, je la ressassai. Puis je trouvai une autre phrase à me répéter :

« Les cochons qui vivent dans les déserts de Sirius ont des oreilles droites en ciment armé et des pieds en tire-bouchon. »

Cela me parut complètement absurde. Mais n'était-ce pas ce qu'il fallait ? Je n'en savais trop rien. Bril ne s'était pas montré très explicite.

Je changeai encore de formule. Puis encore... Je continuais à entendre des voix dans ma tête, à voir défiler des couleurs, à être torturé par le grand sifflement. Sans aucun doute, les Bijiss avaient pénétré par la pensée jusque dans mon cerveau. Je crus même saisir ce bout de phrase : « C'est bizarre, bizarre, je n'y comprends rien. » J'avais la sensation d'être devenu moi-même télépathe. Je faisais, en tout cas, de terribles efforts de volonté pour projeter mes propres pensées dans la direction des assaillants.

Maintenant je lançais dans l'espace ces mots insensés :

« Les Bijiss sont des ânes bâtés qui finiront tous par ressembler aux tortues rouges de la planète Brokin et qui tomberont tous en enfer. »
Ensuite je me mis à chanter une petite berceuse que j'avais entendue souvent quand j'étais bébé et dont les paroles n'avaient jamais eu pour moi le moindre sens :

La maison de l'abricot,

File, file l'hirondelle,

Picoti et picoto,

Tu n'auras pas de bretelles.

Par l'ouverture de la grotte, quand j'ouvrais les yeux, je voyais le ciel nocturne. Il était assez clair, ce qui m'étonnait. Car Orga n'ayant pas de satellite, les nuits étaient habituellement très sombres. Étaient-ce les Bijiss qui éclairaient le paysage ? Ou bien les Orgéliens eux-mêmes, pour dérouter les assaillants ?

En tout cas, j'aperçus quelques boules blanches qui voguaient dans l'espace. Ne sachant à quelle distance elles se trouvaient, je ne pouvais me faire une idée de leur grosseur. J'ignorais également s'il s'agissait des Bijiss en train d'attaquer, ou si les Orgéliens, sortant de leur océan, avaient lancé une contre-offensive.

A la réflexion, ce devaient être des Bijiss, car nos amis s'étaient sûrement retranchés dans les profondeurs de leur domaine. Cette idée ne me souriait pas du tout. J'étais en grand péril d'être fait prisonnier et je redoublais d'effort, lançant vers le ciel toutes les phrases les plus farfelues qui me traversaient l'esprit, comme :

« La ficelle du vermicelle a mis du sel dans l'escarcelle de la sarcelle. »

J'avais totalement perdu la notion du temps. Je ne savais pas si cette stupéfiante bataille durait depuis des heures ou si elle venait simplement de commencer. Je continuais à apercevoir des boules blanches qui voguaient dans tous les sens. Mais elles avaient l'air de s'éloigner.

Bientôt elles disparurent. Le sifflement diminua d'intensité. La souffrance qui me taraudait la cervelle devint plus supportable.

Bientôt ce fut le silence. Le ciel était redevenu noir.

Le doute ne me semblait plus possible. Cette guerre extraordinaire était terminée. Mais je ne savais pas qui avait gagné, ni si les Bijiss avaient réussi à faire des prisonniers et à causer des dégâts sur la planète.

En tout cas, j'étais toujours là, et le décor autour de moi ne semblait pas s'être modifié. Mais j'étais exténué – plus exténué que si j'avais fourni un terrible effort physique. Je suais à grosses gouttes, je me sentais fiévreux, j'étais incapable de faire le moindre mouvement.

Et brusquement je m'endormis.

*

* *

Quand je me réveillai, les premières lueurs de l'aube commençaient à poindre.

Je ne souffrais plus de la tête. Ma fatigue avait à peu près disparu. Tout était calme aux alentours.

J'enlevai prudemment mon casque et fus heureux de respirer une bouffée d'air pur. Les Bijiss, et c'était une chance, n'avaient pas bousculé notre atmosphère artificielle.

Je me suis levé, me demandant si tous mes compagnons s'en étaient aussi bien tirés que moi. Je grimpai sur un rocher, et examinai les alentours. Je ne vis personne.

Au loin, et de toutes parts, s'étalait la mer orgélienne. Au lieu d'être parée de couleurs vives comme à l'ordinaire, elle était d'un gris sale et uniforme. Elle ressemblait à un de nos océans par temps pluvieux. Cela me parut de mauvais augure.

J'eus bientôt un second choc : notre astronef n'était plus là. Ou bien les Orgéliens l'avaient mis à l'abri, ou bien les Bijiss l'avaient enlevé.

Pendant un instant, je songeai à chercher mes compagnons dans l'île. Mais il me sembla plus simple de regagner la maison, car elle constituait le point de rassemblement le plus indiqué. J'étais dans un état de noire inquiétude.

Jor, Elma et Sido se trouvaient déjà sur la terrasse, aussi inquiets que moi. Ils ne savaient pas encore que notre astronef n'était plus où il aurait dû être, car ils s'étaient mis à l'abri en divers autres points de notre domaine et n'avaient pas pu, en revenant, constater sa disparition.

Ce fut pour Jor une nouvelle terrible. Je le vis pâlir.

— Nous ne pointons jamais regagner la Confédération, nous dit-il. Non pas que, pour ma part, je sois pressé de repartir. Mais, après ce qui vient de se passer, certains d'entre nous préféreront peut-être s'en aller. C'est à eux que je pense...

Kroal, Kira, Bello et Frio ne tardèrent pas à nous rejoindre. Puis ce fut le tour du commandant Ug, qui lui aussi se montra très affecté par la perte de notre vaisseau. Le mécanicien Bol arriva peu après.

Mais les minutes passèrent, et nous ne vîmes reparaître ni Mir, la chimiste, ni Krum, l'officier en second.

— Ils ont dû s'endormir dans quelque coin, dit Frio.

La chose nous sembla plausible, car nous avions tous plus ou moins dormi après la bataille. Nous nous sommes mis cependant à leur recherche, appelant de tous côtés, explorant l'île minutieusement en long et en large.

Quand arriva l'heure où habituellement nous déjeunions, nos recherches étaient toujours vaines. Nous étions très inquiets sur le sort de nos deux compagnons. Et comme les Orgéliens ne s'étaient pas manifestés eux non plus, cela nous inquiétait aussi beaucoup.

L'océan orgélien était toujours gris, ce qui donnait à la planète un aspect triste.

A mesure que les heures s'écoulaient, notre angoisse allait croissant. Nous avons rapidement avalé quelques bouchées, sans grand appétit, et avons repris nos recherches. J'errais sur le rivage, en compagnie de Kira et de Frio. Même mon ami d'enfance, toujours si optimiste, semblait passablement abattu.

Nous faisons toutes sortes de suppositions. Les Bijiss étaient peut-être pins redoutables que Bril ne nous l'avait dit. Ou bien peut-être avaient-ils découvert récemment quelque procédé nouveau, mental ou autre, pour venir à bout de leurs adversaires. Peut-être avaient-ils fait, prisonniers tous les Orgéliens ? Ou peut-être, changeant de méthode, les avaient-ils anéantis ?

Qu'allions-nous devenir si nous n'étions désormais que les seuls habitants d'Orga ? Comment pourrions-nous subsister, si nos amis n'étaient plus là pour nous procurer des provisions ? Nous ne disposions même plus de la réserve de vivres qui était à bord de l'« Audacieux », puisque celui-ci s'était envolé. Et naturellement il ne pouvait plus être question de repartir...

Ces perspectives n'étaient pas précisément gaies. Nous préférions nous taire plutôt que d'exprimer les pensées moroses qui nous hantaient.

Le soleil commençait à décliner à l'horizon. Nous nous demandions si les Bijiss n'allaient pas revenir, pour parachever leur oeuvre, démolir notre île et nous enlever nous aussi, ou nous tuer.

Mais, tout à coup, Frio s'écria :

— Regardez, là-bas...

L'océan orgélien commençait à se colorer. Une belle bande jaune était apparue au large, puis une bande mauve, puis, un peu partout, des taches multicolores.

— Les Orgéliens sont toujours là ! m'écriai-je. Eux seuls peuvent provoquer ces colorations dans la substance océane.

J'avais à peine prononcé ces paroles qu'une voix familière nous appela.

C'était Bril, qui surgissait de derrière un bouquet d'arbres. Comme lors de sa visite nocturne, il était très pâle, et il y avait quelques petites imperfections dans sa tenue. Mais il nous sourit.

— Excusez-moi, nous dit-il, mais je n'ai pas pu venir plus tôt. J'en suis désolé, car je sais déjà que vous avez vécu une nuit et une journée de folle inquiétude... Rejoignons vite vos amis. Je vous raconterai tout... Car nous avons nous aussi connu des moments assez chauds.

Quelques minutes plus tard, nous étions rassemblés dans le *living-room*.

Le visage de Jor s'était aussitôt éclairé en apercevant l'Orgélien. Il lui dit :

— Nous avons eu très peur pour vous. Et deux des nôtres sont manquants, Mir et Krum. Nous les cherchons vainement depuis ce matin.

— Ne les cherchez plus... Ils ont été, hélas ! faits prisonniers par les Bijiss...

— Prisonniers ? Ils ne vont pas les tuer ? s'écria Elma.

— Non. Les Bijiss sont, turbulents, insupportables et parfois destructeurs, mais ils ont comme nous le respect de la vie. Vous reverrez vos amis dans quelques mois... Peut-être même avant, parce que Mir et Krum ne sont pas des Orgéliens. Peut-être même ne les ont-ils emmenés que par pure curiosité.

— Ils pourront les nourrir ?

— Soyez sans crainte. Ils savent transformer la substance avec presque autant de subtilité que nous. Ils pourront leur confectionner des aliments très corrects. Nous sommes infiniment désolés de n'avoir pas pu empêcher cet enlèvement, ni celui de votre astronef, car ils l'ont pris aussi, et nous vous en demandons un million de fois pardon. Mais nous avons eu à soutenir une bataille mentale très chaude...

— Y a-t-il eu aussi des prisonniers faits parmi vous ? demanda Jor.

— Non, mais il s'en est fallu de bien peu. C'est nous, au contraire, qui avons capturé quinze Bijiss.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Nous les avons relâchés, après avoir essayé de leur faire comprendre que leur race – que nous avons, d'ailleurs, beaucoup aidée autrefois – se comportait d'une façon stupide, grossière et désagréable. En tout cas, je vous répète que nous avons eu très peur, non seulement pour vous, qui avez été notre préoccupation majeure, mais pour nous-mêmes. Les Bijiss étaient beaucoup plus nombreux que lors de nos précédentes guerres mentales avec eux. Il nous a fallu déployer des efforts inhabituels pour les contenir.

— Nous n'avons pas dû vous être d'un grand secours, dit Kroal Knuss.

— Ne croyez pas cela. A notre propre surprise, ce fut même tout le contraire. C'est vous qui les avez déroutés le plus, et sans vous je crois bien qu'au moins une vingtaine des nôtres auraient été faits prisonniers et emmenés sur Borni, la planète des Bijiss... J'ai

personnellement suivi de près les pensées que vous vous êtes ingénies à former pendant la bataille. Elles étaient très ingénieuses et très insolites. Quand, par exemple, mon cher Kroal, vous avez formé cette phrase dans votre esprit : « Les Bijiss sont pareils à un cercle plein d'angles » nos adversaires ont été déconcertés pendant un moment. Vous aussi, Sulo, vous avez été merveilleux.

— Oh ! moi, dit le psychanalyste, je me suis contenté de débiter des discours de fous que j'avais entendus quand je travaillais dans une clinique psychiatrique...

Nous eûmes tous droit aux éloges de Bril. Mais il ajouta :

— C'est peut-être parce qu'ils avaient un peu moins d'imagination que vous, ou qu'ils avaient plus peur, que Mir et Krum ont été capturés. Mais je m'excuse encore de vous avoir laissés aussi longtemps dans l'inquiétude. Je vous ai dit souvent que nous n'étions jamais fatigués. Et c'est vrai dans notre vie courante. Mais cette bataille exigea de notre part une telle dépense d'énergie que nous étions au bout de nos forces quand elle fut terminée. Nous savions que notre océan avait perdu ses belles couleurs, et que cela vous tourmenterait. Mais il nous était impossible d'y remédier instantanément, et aussi de nous transformer nous-mêmes, avant d'avoir consacré au *slapset* un temps beaucoup plus long que d'habitude.

— Vous êtes tout excusés, dit Jor.

— Nous serions très honteux si nous n'avions pas fait le maximum de ce que nous pouvions. Et il est un point sur lequel je veux vous rassurer. Vous devez être tous très angoissés par la perte de votre vaisseau. Il est possible d'ailleurs que les Bijiss ne vous le rendent pas. Mais sachez que, quand vous voudrez regagner votre civilisation, ce sera facile. Nous pourrons vous ramener chez vous dès que vous le voudrez. J'espère toutefois que ce qui vient de se passer ne vous incitera pas à nous quitter rapidement.

Jor nous regarda et nous ait :

— Moi, je suis bien décidé à faire encore un long séjour ici. Et vous ?

Nous fûmes tous d'accord avec lui.

Bril eut un large sourire.

— Vous ne pouviez pas me faire plus plaisir, dit-il.

CHAPITRE XIII

Où la vie reprend son cours normal sur Orga. Mais j'ai une petite déception. Après quoi, nous avons tous eu une grosse et heureuse surprise qui devait avoir pour nous des conséquences merveilleuses.

Je ne m'étendrai qu'assez peu sur les deux années qui suivirent, et je me bornerai à en noter les faits saillants.

La vie avait repris son cours sur notre île. Mais nous n'étions plus que dix.

Les mois passaient, Mir et Krum ne revenaient pas. Nous commençons à nous demander si nous les reverrions jamais. Les Orgéliens eux-mêmes s'étonnaient que les Bijiss ne nous les eussent pas rendus.

Jamais ils ne gardent les prisonniers plus de cinq mois, nous dit Bril. Mais comme vos amis ne, peuvent pas revenir par leurs propres moyens, et que quelques Bijiss au moins seraient obligés de les raccompagner, ceux-ci hésitent peut-être à le faire, de crainte que nous n'exercions sur eux des représailles, en quoi ils ont bien tort... De toute façon, je suis sûr que Mir et Krum ne sont pas maltraités.

Ces paroles nous rassuraient un peu sur le sort de nos deux compagnons. Mais nous aurions préféré les avoir de nouveau parmi nous.

Notre île était toujours aussi belle, aussi agréable... L'air y demeurait tout aussi pur, la température tout aussi douce et constante, les fleurs tout aussi belles.

Mais, peut-être, malgré tout, aurions-nous fini par nous y ennuyer un peu si les Orgéliens ne s'étaient pas ingéniés à nous procurer des distractions. Ils venaient toujours nous voir aussi assidûment, et le cercle de nos amis parmi eux s'était encore considérablement étendu.

Leur seule compagnie, leur conversation, étaient déjà pour nous un enchantement. Mais ils nous apportaient toutes sortes de choses qui nous aidaient à passer le temps de façon agréable : des enregistrements musicaux de leur composition, des boîtes de formes bizarres d'où se dégageaient des symphonies de parfums, des mets nouveaux, des bibelots de toutes sortes, des tableaux extraordinaires,

des films même. Et ils nous avaient aménagé une superbe salle de projection que nous avons eu la surprise de découvrir un matin non loin de notre maison.

Bref, nous continuions à vivre comme des coqs en pâte, dans une joie perpétuelle.

Mais Jor demandait souvent à Bril :

— Quand pourrons-nous pénétrer enfin dans vos domaines sous l'océan ?

Et Bril lui répondait :

— Nous n'oublions pas la promesse que nous vous avons faite de vous y mener. Mais nous n'oublions pas non plus la promesse que nous nous sommes faite à nous-mêmes de ne rien tenter dans ce sens tant que nous n'aurons pas la certitude absolue que ce sera sans danger pour vous. Je vous répète que nous ne sommes pas des dieux...

— Je suis prêt pour ma part à prendre quelques risques.

Bril eut un sourire.

— Ne soyez donc pas si impatient, mon bon ami. Le problème est plus difficile que nous ne l'avions pensé nous-mêmes. Au point où nous en sommes, nous n'aurions que neuf chances sur dix de réussir... Nous voulons une certitude à cent pour cent... Et vous comprendrez mieux à quel genre de difficultés nous nous heurtons si je vous dis que la seule solution qui nous paraisse convenable, c'est de vous rendre semblables à nous-mêmes... Alors vous pourrez vivre exactement comme nous...

Huit mois après l'attaque des Bijiss, j'ai eu, personnellement, une petite déception. Disons plutôt, pour être honnête, une assez grosse déception.

J'ai déjà parlé de Luéla, cette superbe Orgélienne (du moins sous l'apparence humaine, la seule que je lui connaissais.) qui venait assez souvent nous voir.

Je crois bien que j'étais quelque peu tombé amoureux d'elle, tout en me disant que c'était parfaitement absurde et ridicule. Si, en tout cas je n'étais pas positivement amoureux, quelque chose me manquait et je me sentais triste les jours où elle ne venait pas dans notre île. J'aimais bavarder avec elle, nager à son côté, me promener avec elle dans le parc, jouer avec elle à l'un ou l'autre des multiples jeux – humains ou orgélien – que nous pratiquions dans l'île.

Elle se mit à espacer ses visites. Puis elle resta près de trois semaines sans se montrer.

Elle avait certainement lu dans mes pensées mon penchant pour

elle, et c'était sans doute pour cela qu'elle ne venait plus. Je n'osais pas questionner les autres. Je me sentais un peu grotesque.



Elle apparut brusquement devant moi, un après-midi, alors que j'étais allongé sur la plage. Elle était souriante comme d'habitude.

Excusez-moi, dit-elle, de n'être pas venue depuis longtemps. Mais il le fallait. Mon cher Bur, j'ai beaucoup d'amitié pour vous. J'ai même senti à un moment donné que cela pouvait devenir plus que de l'amitié. Mais comme c'eût été une grande folie pour vous et pour moi, je me suis reprise... Oubliez tout cela et gardez-moi votre amitié... Je vais me marier, comme vous dites... Avec un Orgélien, naturellement.

Je me sentis tout à la fois attristé et satisfait. Elle avait raison. N'avais-je pas pensé moi-même qu'un tel penchant était totalement absurde ? Mais le fait qu'elle m'ait avoué qu'elle avait éprouvé elle-même un commencement de penchant pour moi me consolait.

— Vous l'aimez ? dis-je.

— Les Orgéliens ne peuvent pas se marier sans s'aimer, sans savoir qu'ils s'aiment. Vous oubliez que nous sommes télépathes... Et vous n'avez naturellement aucune idée des formes magnifiques que l'amour peut prendre chez nous... Oui, naturellement, je l'aime... Depuis quinze jours j'en suis sûre. Et lui aussi... Il s'appelle Gorli... Vous ne le connaissez pas... Mais lui vous connaît, à travers moi. Et il a beaucoup d'amitié pour vous... Je vous le présenterai un jour, plus tard... Car il vaut mieux pour vous que pendant quelque temps nous ne nous voyions pas... Je sens déjà que vous vous remettrez vite de ce petit incident sentimental... Je vous y aiderai, d'ailleurs...

Elle me regardait en souriant. J'eus l'impression, pendant quelques secondes, que je ne sais quoi d'assez caressant se promenait sous mon crâne. Puis elle me tendit la main.

— Au revoir, ami, dit-elle.

Sur quoi, elle plongea dans les vagues. Mais elle y plongea pour ne point reparaître. J'aperçus vaguement une boule blanche qui s'enfonçait dans l'eau...

Je me sentais mieux. Je me sentis de mieux en mieux au cours des journées qui suivirent. Je continuais à penser assez souvent à Luéla. Mais sans le moindre trouble.

Je pris bien garde par la suite de ne pas retomber dans les mêmes errements. Les occasions pourtant n'auraient pas manqué. Parmi les Orgéliens qui venaient nous voir, il y avait une foule de créatures du sexe féminin qui étaient ravissantes, et je m'étais lié d'amitié avec beaucoup d'entre elles. Mais, dès que je sentais que cela pouvait m'entraîner trop loin, je faisais machine arrière.

Un jour Frio me causa une certaine émotion lorsqu'il me dit, le visage épanoui :

— Mon cher vieux, il faut que je t'annonce une grande nouvelle. Je vais me marier...

— Avec qui ? fis-je.

L'idée absurde m'était venue qu'il allait peut-être épouser une Orgélienne.

Avec Elma... J'ai toujours eu un faible pour les filles à la peau couleur d'émeraude de la planète Zluglil. Elle est charmante. Nous nous adorons. Jor nous a dit qu'il était enchanté. Il nous a dit aussi que, en sa qualité de chef de notre expédition, il procéderait lui-même à notre union en bonne et due forme.

Le mariage eut lieu un mois plus tard. Ce fut dans notre île une fête fastueuse. Plus de cinq cents Orgéliens y assistèrent. Cette nuit-là le parc fut illuminé. Les jeunes époux ont été comblés de cadeaux.

Trois mois plus tard, il y eut un second mariage, qui fut célébré avec la même pompe, les mêmes illuminations, les mêmes festins et les mêmes magnifiques discours prononcés par Jor et par Bril. Le psychanalyste Sulo Roank épousa la gracieuse linguiste Kira Riroholmakasilin.

Il était clair désormais que les six membres de notre groupe qui étaient encore célibataires le resteraient.

*
* *

Et les mois passèrent encore.

Les Orgéliens n'avaient toujours pas trouvé le moyen de nous faire pénétrer sans risques dans leur domaine, mais Bril nous affirmait que le moment approchait où ils pourraient le faire.

Un peu plus de deux ans s'étaient écoulés depuis l'attaque par les Bijiss, et nous avions perdu tout espoir de revoir Mir et Krum.

Un jour, nous déjeunions avec quelques Orgéliens et Orgéliennes – ce qui était d'ailleurs le cas à peu près quotidiennement. Nous en étions au dessert, fait de fruits synthétiques succulents, quand Lirol, qui était parmi nous, se leva tout à coup. Il semblait en état de transe. Les autres Orgéliens prirent instantanément des visages inquiets.

— Qu'y a-t-il ? demanda le commandant Ug.

— J'ai l'impression, dit Lirol, qu'il y a quelque chose de suspect dans l'espace. Venez sur la terrasse.

Nous sommes tous sortis précipitamment.

Les Orgéliens, le visage tendu, regardaient le ciel qui, au-dessus de notre île, était d'un beau bleu comme d'habitude.

— Oui, il y a incontestablement quelque chose, reprit Lirol.

— Ce n'est pas douteux, fit une Orgélienne. Mais il nous est encore impossible de dire quoi. En tout cas, cela se rapproche de notre planète.

— Ce n'est pas un astronef ? demanda Bello.

J'avais pensé, moi aussi, à la possibilité d'un astronef. Ou bien les Bijiss, me disais-je, se sont peut-être décidés à nous ramener le nôtre. Ou bien, dans notre Confédération, on s'est enfin avisé qu'il serait bon d'aller voir ce que nous étions devenus. Mais il y avait une troisième hypothèse à laquelle je n'avais pas songé et que Lirol évoqua aussitôt.

— Un astronef ? dit-il. Nous ne savons pas encore. Mais si c'en est un, je souhaite qu'il ne vienne pas de chez les Skinks. Car ce ne serait pas drôle. Les Skinks sont des créatures dévastatrices et meurtrières...

Quelques minutes s'écoulèrent, durant lesquelles nous avons partagé les émotions et les craintes des Orgéliens.

Les traits de Lirol se détendirent un peu.

— Non, dit-il enfin, ce n'est pas un astronef. Ce ne sont pas des Skinks. Ce ne peut donc être que des Gruems ou des Bijiss. Mais les Gruems semblent avoir renoncé depuis longtemps à nous embêter...

— Peut-être des Frohlicks, dit un autre Orgélien.

Les Frohlicks étaient ces créatures électriques dont Bril nous avait parlé.

— Peut-être, reprit Lirol. Il en passe parfois dans l'espace, où ils sont dangereux. Mais ils ne s'attaquent guère aux planètes... Et la nôtre est protégée contre eux...

Il y eut encore un moment de silence. Puis l'Orgélienne qui avait déjà parlé s'écria :

— Ce sont bien des Bijiss... Ils ne sont pas très nombreux... Pas plus de sept ou huit... Ils ne viennent donc pas pour nous attaquer...

— Ils nous ramènent peut-être Mir et Krum ? dit Jor.

— Attendez..., fit Lirol. Oui, c'est cela... Je viens d'entrer en contact avec l'esprit de Mir... C'est curieux... Il me semble qu'elle me répond... Mais je ne comprends pas bien...

— Ils sont encore trop loin, dit l'Orgélienne.

J'étais allé chercher des jumelles dans le *living-room*. Et j'inspectais le ciel. Mes semblables et moi, nous étions tous très excités. Mais les

Orgéliens maintenant se taisaient. Quelque chose semblait les étonner.

Je m'écriai :

— Je les vois !

Je voyais, en effet, huit minuscules points blancs qui peu à peu grossirent.

Tout à coup, Bril surgit sur notre terrasse. Il semblait lui aussi très perplexe. Il s'adressa à Lirol.

— Nous nous sommes tous mis en état d'alerte dès que vous nous avez prévenus. Je vois bien maintenant que nous n'avons absolument rien à craindre... Mais il n'est pas douteux qu'il se passe quelque chose d'assez extraordinaire...

Il se tourna vers Jor et lui dit :

Excusez-moi. Je voudrais suivre cela de près...

Et il se mit à regarder le ciel comme le faisaient les autres Orgéliens – sans dire un mot.

Maintenant les huit boules blanches étaient visibles à l'oeil nu. Elles grossirent vite.

Comme nous ignorions totalement de quelle façon les Bijiss ramenaient Mir et Krum, nous ne pouvions pas discerner s'il y avait quelque chose d'anormal, de surprenant. Je pensais tout au plus que nos deux amis depuis si longtemps absents étaient enfermés – en combinaison spatiale – dans l'une ou l'autre de ces sphères que guidaient les Bijiss.

Ces étranges apparitions venues des profondeurs du ciel se rapprochaient de plus en plus. Elles semblaient avoir un peu ralenti, mais elles se dirigeaient droit sur nous.

Les Orgéliens se taisaient toujours. Ils semblaient trop absorbés pour pouvoir nous parler.

Et, tout à coup, il se passa quelque chose de curieux. Six des boules blanches firent demi-tour et foncèrent vers le ciel à toute vitesse, tandis que les deux autres, ralentissant de plus en plus, continuaient à descendre.

L'instant d'après, elles se posaient sur le gazon, à moins de dix mètres de la terrasse où nous étions rassemblés.

Je m'attendais à les voir s'ouvrir, et à voir Mir et Krum en sortir. Mais il » passa tout autre chose... Une chose qui nous stupéfia. Les deux boules se mirent à tourbillonner, à changer de couleur, à changer de forme. Puis elles prirent vaguement une apparence humaine. Puis cette apparence se précisa. Et finalement nous eûmes devant nous Mir et Krum !

Ils se prirent par la main et s'avancèrent vers nous en souriant.

Nous étions sidérés.

Mais je vis Lien que les Orgéliens, eux, avaient déjà compris depuis un moment ce qui avait pu se passer.

— Nous sommes si heureux de vous revoir, dit Mir. Nous avons si souvent pensé à vous et à nos amis Orgéliens.

Elle embrassa tous ceux qui étaient là, tandis que Krum qui ne semblait pas être devenu beaucoup plus loquace, mais qui était plus souriant qu'autrefois, serrait les mains à la ronde...

— Vous avez dû être étonnés, reprit Mir toujours aussi brune et aussi jolie, de nous voir nous transformer ainsi devant : vous... Tout cela est si surprenant... Mais il faut que je vous annonce une nouvelle... Krum et moi, nous nous sommes mariés sur la planète Borni... J'ai compris qu'on ne peut pas vivre éternellement dans le deuil et le chagrin... Et Krum a été si gentil avec moi, si secourable, si affectueux... Sans lui je ne sais pas ce que je serais devenue... Surtout durant les premières semaines, qui ont été les plus pénibles... Mais ensuite nous avons vécu ensemble des moments si étonnants...

Nous les avons félicités de cette union qui visiblement les comblait l'un et l'autre. Mais nous avions hâte de savoir ce qui leur était arrivé sur la planète Borni. Et, tandis que nous prenions tous des boissons "lacées qu'Elma et Frio étaient allés chercher, elle nous raconta :

— Vous vous rappelez cette nuit terrible... J'ai eu une peur effroyable quand j'ai senti que j'étais emportée... Heureusement que j'étais en combinaison spatiale. Nous n'étions pas encore très haut clans l'espace quand les Bijiss m'ont fourrée dans notre astronef, qu'ils emmenaient aussi. Heureusement que Krum y était déjà, sans quoi je crois que je serais devenue folle... C'est ainsi que nous sommes arrivés sur la planète Borni...

— Comment est cette planète ? demanda Kir a.

— Comme Orga, sauf que l'océan ne couvre pas toute la surface... Il y a encore de grands déserts. Et les Bijiss ne savent pas donner à leur océan, dans lequel ils vivent, d'aussi belles couleurs que celles qu'on voit ici... Mais ils sont eux aussi terriblement intelligents. Pendant quelques jours, ils nous ont laissés clans l'astronef, fous n'avions aucune communication avec eux. Nous n'apercevions dehors que des boules blanches et parfois, clans l'astronef même, des formes changeantes. Nous savions que c'étaient eux, mais nous avions peur... Puis nous avons aperçu par les hublots, un matin, quelques arbres. Ils avaient fait une île, comme celle-ci, mais moins grande. Alors deux d'entre eux qui, pour la première fois, avaient pris une forme

humaine, sont venus nous chercher et nous ont fait descendre dans l'île. Ils nous ont montré la maison où nous habiterions. C'était moins beau et moins vaste qu'ici, mais néanmoins confortable. Et cela nous a rassurés un peu. Les deux Bijiss nous ont parlé. Ils ne sont pas restés très longtemps. Mais il était visible que nous les intriguions, qu'ils désiraient faire plus ample connaissance avec nous.

— Ils ont été corrects ? demandai-je.

— Oh ! dit Krum, ils ne nous ont maltraités à aucun moment, ils ne se sont même jamais montrés désagréables en paroles. Mais, au début, ils étaient un peu réservés. Puis ils se sont intéressés de plus en plus à nous. Ils venaient nous voir de plus en plus nombreux. Finalement des relations assez cordiales se sont établies entre nous...

— Oui, reprit Mir. Ces Bijiss sont moins détestables que nous n'aurions pu le penser...

Elle se tourna vers Bril.

— Oh ! ils n'ont pas toutes les qualités de gentillesse et de tact que vous avez, vous, les Orgéliens. Ils sont un peu turbulents, désordonnés, orgueilleux... Ils vous envient un peu... Mais nous croyons, Krum et moi, qu'ils s'amélioreront. avec le temps... Bs ont déjà commencé... Je crois que nous les y avons aidés en leur parlant de vous... Ils veulent faire la paix avec vous... Cela, ils m'ont chargé de vous le dire... Mais vous l'avez déjà lu dans ma pensée...

Mir se tourna de nouveau vers nous et poursuivit :

— Car il y a eu autre chose, qui les a terriblement inquiétés... Cela ne remonte qu'à une quinzaine de jours... Ils ont été attaqués par les Skinks... Nous avons eu très peur, Krum et moi. Et les Bijiss aussi... Ce fut effroyable... Les Skinks ne sont venus qu'avec deux gros astronefs, mais ils ont causé de terribles ravages en lâchant des bombes. Une trentaine de Bijiss ont perdu la vie. Les assaillants ont emmené une assez grosse quantité de cette substance dont sont formés les océans sur Orga et sur Borni... Ils doivent s'en servir pour je ne sais quoi, et leur attaque n'avait pas d'autre but... Ils ont ravagé notre île... Heureusement que nous n'y étions pas... Ils ont emmené notre propre astronef. Bref, ce fut terrible... Et les Bijiss ont compris que, au lieu d'être en mauvais terme avec les Orgéliens, ils feraient mieux de s'unir à eux pour résister à de nouvelles attaques.

— Nous sommes tout prêts, dit alors Bril, à envisager une telle union. Nous la leur avons, d'ailleurs, proposée depuis longtemps. Mais ils se croyaient plus forts qu'ils ne le sont... Nous sommes heureux de les voir maintenant dans d'aussi bonnes dispositions, et nous le leur ferons savoir.

Il y eut un instant de silence. Puis Jor demanda :

— Comment se fait-il, Mir, que vous et Krum, vous soyez maintenant capables de vous métamorphoser comme le font nos amis Orgéliens ?

La jeune chimiste eut un grand sourire, et elle adressa aux Orgéliens un clin d'oeil complice.

— Je vois bien, dit-elle, que vous avez hâte de savoir comment cela a pu se faire... Nos amis le savent déjà... Eh bien ! les Bijiss n'ont pas hésité, eux, à nous faire courir quelques petits risques... Avec notre consentement, d'ailleurs. Nous leur avons demandé si nous ne pourrions pas visiter leur domaine. Ils nous ont répondu qu'ils y songeaient. Et, au bout de quelque temps, ils nous ont dit que la chose était faisable mais qu'ils ne pouvaient pas en garantir totalement la réussite... Nous risquions d'être victimes de troubles physiques et mentaux qui seraient longs à guérir...

— Je leur ai demandé, dit alors Krum, s'ils avaient calculé le pourcentage de chances. « Huit sur dix de réussite », m'ont-ils répondu. J'étais assez déprimé, à ce moment-là. J'aimais déjà Mir. Mais rien ne pouvait me faire supposer qu'elle m'aimait aussi. Et j'étais terriblement curieux de connaître la façon de vivre de Bijiss. J'ai dit : « je suis d'accord ». Au fond, je ne risquais pas grand-chose. La préparation de l'expérience demanda huit jours... Et puis...

— Et puis, reprit Mir, tu as pu pénétrer dans un univers extraordinaire... Tu es devenu télépathe... Et capable de te métamorphoser à ton gré... Et, quinze jours plus tard, ce fut mon tour... Et Krum et moi, nous avons pu lire alors mutuellement dans nos pensées, et su que nous nous aimions...

— Et qu'avez-vous vu dans le monde des Bijiss ? demanda Jor.

— Oh ! ce fut merveilleux, s'exclama-t-elle, inconcevable... Mais il est impossible de le décrire dans notre langage humain. Je crois, d'ailleurs, que vous-mêmes, bientôt...

Elle regarda Bril, qui nous dit alors avec un large sourire :

— Je crois moi aussi que la preuve est faite. Vous pourrez tous avant longtemps venir sans danger nous rendre visite chez nous. Nous avons eu plus de scrupules que les Bijiss, nous nous sommes montrés plus pointilleux. Ne nous en veuillez pas si nous vous avons fait languir.

CHAPITRE XIV

Où je deviens un télépathe métamorphosable, ce qui ne va pas sans étonnements, stupeurs et découvertes de toute sorte. Mais j'allais commencer une vie que je peux qualifier de réellement nouvelle.

Au cours des journées qui suivirent, nous avons vécu dans un état de grande excitation.

La pensée que nous allions devenir télépathes, métamorphosables à notre gré, et pouvoir vivre de la même façon que les Orgéliens, n'était pas de celles qui laissent un esprit en repos. J'eus même, pendant cette période, quelques petits rêves qui frisaient le fantastique et prenaient parfois la tournure de véritables cauchemars.

Il fallut, d'ailleurs, attendre un peu plus longtemps, pour passer à la réalisation, qu'il n'eût peut-être été nécessaire.

Les Orgéliens sont la conscience même. Ils envoyèrent sur la planète Borni une délégation composée de cinq des leurs, dont Bril et Lirol. Nous vîmes cinq boules blanches – c'était la forme adoptée par les Orgéliens comme par les Bijiss pour naviguer dans l'espace à des vitesses inouïes – s'envoler vers le ciel et y disparaître en un clin d'oeil.

Le but de cette mission était double. Les délégués devaient faire connaître aux Bijiss qu'ils acceptaient la proposition d'union entre les deux peuples pour faire face en commun à une éventuelle agression des Skinks. Une liaison télépathique permanente Orga-Borni serait établie. Mais nos amis voulaient aussi se renseigner de façon précise sur la façon dont leurs voisins avaient opéré sur Mir et sur Krum.

Ils revinrent huit jours plus tard pleinement satisfaits, et totalement convaincus qu'ils pouvaient travailler sur nous sans le moindre risque pour notre organisme ou notre esprit.

Pendant leur absence, nous avons fêté de cent façons le retour de Mir et de Krum. Nous continuions à les harceler de questions. Mais la jeune chimiste nous répondait :

N'insistez pas. Nous ne pouvons pas vous en dire plus que les Orgéliens eux-mêmes ne l'ont fait. Ils veulent d'ailleurs que ce soit pour vous une véritable révélation. Et je vous répète qu'une foule de choses sont inexprimables dans notre langue. Vous verrez... Vous

verrez...

Mir et Krum avaient été visiblement heureux de nous retrouver... Mais maintenant ils passaient le plus clair de leur temps dans les profondeurs de l'océan orgélien. Ils ne nous avaient pas caché qu'ils ne quitteraient plus jamais Orga – si ce n'est pour aller faire de temps à autre des visites à leurs amis les Bijiss, maintenant que la paix était faite entre les deux planètes.

*
* *

C'est sur notre île même que la préparation au grand événement eut lieu.

Les Orgéliens avaient édifié – par leurs moyens habituels, c'est-à-dire avec une rapidité effarante – une vaste bâtisse qui, de l'extérieur, avait l'air d'une clinique et qui était divisée en dix grandes salles d'égales dimensions. Mais on n'y voyait rien qui rappelât le matériel et les appareils médicaux de notre Confédération. Ces salles étaient totalement vides, à part une sorte de lit bas qui se trouvait au milieu.

Pendant un peu plus d'une semaine, nous sommes allés là chaque jour pour y passer deux ou trois heures.

Je me couchais sur le lit. Et, autour de moi, une dizaine d'Orgéliens faisaient je ne savais trop quoi.

— Vous comprendrez plus tard comment nous travaillons, me dit Bril avant la première de ces séances.

Il m'avait aussi prévenu que ni lui ni ses amis ne pourraient conserver, durant ce travail, la forme humaine sous laquelle nous étions habitués à les voir.

— Nous serons beaucoup plus à notre aise pour agir, m'avait-il dit, et ce sera plus rapide et plus efficace.

Au cours des premières séances, je ne fus même pas endormi. Je voyais tourner autour de moi des sortes de toupies multicolores. Ou bien les formes les plus diverses se manifestaient et se transformaient en divers points de la salle. Certaines d'entre elles semblaient flotter dans l'air. Ces formes parfois s'approchaient de moi, avaient l'air de se pencher sur moi, s'immobilisaient pendant un moment plus ou moins long.

Je ne sentais absolument rien, si ce n'est une sorte de chatouillement très léger qui me parcourait l'épiderme.

Pendant les séances qui suivirent, je fus plongé dans un état d'hypnose. Le sommeil me gagnait doucement. Et, tout à coup, je

sombrâis dans l'inconscience. Mais, quand j'en sortais, la séance terminée, je n'éprouvais pas le moindre malaise.

Ce traitement singulier et incompréhensible ne fut pas pour nous tous d'une durée uniforme. Bril nous expliqua que cela tenait à nos prédispositions plus ou moins grandes à devenir télépathes.

Jor et moi, nous fûmes les deux premiers prêts. Nous devons avoir de grandes prédispositions.

Quand Lirol, qui s'était beaucoup occupé de moi, m'annonça la chose, je lui dis :

— Je ne sens absolument rien de nouveau en moi, sauf, peut-être, un vague désir de je ne sais quoi, et une légère inquiétude...

— Vous ne pouvez rien sentir encore, me répondit-il, si ce n'est comme un appel que vous ne parvenez pas encore à définir. Pour emprunter une comparaison à l'univers dans lequel vous avez vécu avant de venir sur Orga, vous êtes comme le jeune oiseau qui n'a pas encore volé, mais qui sent que le moment approche où il pourra le faire. Il a de vagues envies de s'élancer, et aussi une petite crainte de ne pas réussir. C'est seulement après avoir pris son vol qu'il se rend compte qu'il y a quelque chose de changé en lui... Dans les premiers instants, il doit avoir le vertige, ce qui sera sans doute votre cas... Mais ne vous affolez pas quand le moment sera venu de prendre vous aussi votre vol... Tout se passera très bien...

— Et quand cela aura-t-il lieu ? demandai-je.

— Dans trois jours... D'ici là, il faut simplement vous reposer, dormir le plus que vous pourrez, afin que les nouvelles possibilités que nous avons déposées en vous se mettent bien en place et soient prêtes à se manifester instantanément.

— Ce que je crains, lui dis-je, c'est de me sentir un peu perdu dans les ténèbres de votre océan.

Il eut un sourire un peu énigmatique.

— Il n'y aura pas de ténèbres... Vous verrez...

*
* *

J'étais, malgré tout, très ému quand, trois jours plus tard, après m'être beaucoup reposé et avoir beaucoup dormi, Bril vint me chercher dans ma chambre.

— C'est le moment, me dit-il.

Mes autres compagnons étaient déjà rassemblés dans le *living*-

room, en compagnie d'une dizaine d'Orgéliens.

Jor semblait assez ému lui aussi. Ce qui ne l'empêcha pas de déclarer en riant :

— J'éprouve exactement les mêmes sentiments qu'une larve qui se prépare à devenir un éblouissant papillon.

— Je crois, dit Mir, que c'est la meilleure comparaison que l'on puisse faire.

Les Orgéliens avaient décidé que nous effectuerions notre « plongeon » non pas dans la zone aquatique qui entourait notre île, mais dans l'océan orgélien lui-même.

— S'il l'avait absolument fallu, nous avait expliqué Bril, nous aurions pu tenter de vous faire faire le grand pas sans même que vous quittiez la maison où vous habitez... Mais cela se serait accompagné pour vous de sensations très désagréables. Dans le milieu liquide qui vous est familier, les inconvénients auraient été moindres, mais il y en aurait eu encore... Nous sommes convaincus, surtout après l'expérience que Mir. et Krum ont déjà vécue, que c'est dans notre propre milieu, dans cette substance dont nous avons entouré notre planète que tout se passera pour vous dans les conditions les plus favorables.

— Oui, dit Lirol. Ce n'est pas dans leur nid que les oiseaux apprennent à voler. Mais dans l'air. Ils s'y jettent. Et ils volent...

Nous nous sommes dirigés vers le rivage. Là, une sorte de grand bateau plat, façonné durant la nuit par les Orgéliens, nous attendait. Il devait nous servir à gagner le large. Nous y avons tous pris place.

Au loin, la mer orgélienne, cette mer qui nous avait causé un tel étonnement lors de notre arrivée, était revêtue de couleurs changeantes réellement féeriques, comme si elle s'était mise en fête pour la circonstance.

Les cent mètres d'eau salée furent rapidement franchis. Puis nous avons doucement glissé sur l'élément mi-fluide, mi-pâteux qui, sous la lumière du soleil bleu, semblait fait d'agate fondante, d'émeraude en fusion, de saphir liquide.

De nombreuses boules blanches, c'est-à-dire de nombreux Orgélien », nous entouraient, formant comme une escorte d'honneur autour de notre bateau.

Les conversations étaient très animées autour de moi. Il y avait dans l'air une excitation inaccoutumée, et comme une sorte d'exaltation.

Mais Jor et moi, nous nous taisions. L'instant était pour nous trop solennel, trop chargé de mystère.

Le bateau fit halte à cinq cents mètres de notre île, dont nous apercevions les vertes frondaisons, la place, les rochers, les fleurs – tout ce qui jusque-là nous avait rattachés au monde d'où nous venions, et qui me donna une brusque bouffée de nostalgie.

Je revis comme dans un éclair ma planète natale, ses immenses herbages, ses paisibles troupeaux. Je revécus mon enfance, mes années d'études à Herlim, les bons moments que j'avais passés avec Frio.

Celui-ci, qui était à côté de moi dans le bateau, me poussa du coude.

— Hé ! fit-il, tu m'as l'air rêveur. Ecoute un peu ce que dit notre ami Bril.

Bril nous faisait, à Jor et à moi, ses dernières recommandations.

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous aurez, pendant quelques secondes, une sensation d'étouffement. Ne vous affolez pas... Ne tentez surtout pas de remonter à la surface. Laissez-vous glisser. Ensuite, vous aurez l'impression d'être plongés dans les ténèbres... Ne vous affolez pas davantage... Glissez encore vers les profondeurs... Et faites alors appel aux formidables ressources d'énergie que nous avons accumulées en vous, dans ce grain vital qui constitue essentiellement votre moi, votre personnalité. Ces ressources éclateront alors avec une vivacité qui vous surprendra... Vous commencerez à percevoir des contacts télépathiques... Et à y répondre quasi instinctivement... Vous commencerez à voir... D'une façon nouvelle... Vous sentirez que vous portez en vous le pouvoir de modifier votre propre enveloppe, et vous vous mettrez à l'exercer, timidement d'abord, puis avec de plus en plus d'assurance... Oh ! vous serez déroutés, vous vous livrerez à des actions maladroites... Mais dites-vous bien à tout moment que cela n'a aucune importance... Que tout ira mieux plus tard.

» La forme la plus propice parmi celles que vous serez tentés de prendre dès que vous aurez senti que vous le pouvez, devra autant que possible, pour cette première expérience, se rapprocher non pas de la sphère, mais d'un ovoïde très allongé. Ayez constamment cette image présente à l'esprit... Dès que vous serez parvenus à prendre cette forme-là, vous vous sentirez beaucoup mieux.

» D'ailleurs nous serons constamment autour de vous, pour veiller sur vous, et, dès que vous serez entrés en contact télépathique avec nous, pour vous guider, vous conseiller... Mir et Krum, qui ont déjà passé par ces épreuves, plongeront en même temps que vous, vous encadreront... Dites-vous bien que vous n'avez absolument rien à craindre... Vous êtes prêts ?

Je suis prêt, dit Jor d'une voix généreuse.

Je suis prêt, dis-je d'une voix un peu moins ferme.

Oh ! je n'avais pas positivement peur – comme le jour où les Bijiss avaient attaqué la planète Orga. Je n'avais pas peur du tout. Mais j'étais impressionné, et un peu dans les mêmes sentiments que l'élève qui redoute de rater son examen.

Nous nous sommes avancés vers le plongeur qui avait été aménagé sur le bateau. Mir et Krum nous encadrèrent. Six des Orgéliens qui étaient là s'élancèrent dans la mer bariolée.

Bril nous fit signe de les suivre. Je me tournai vers Jor.

— A vous, l'honneur, dis-je. C'est un honneur qui vous revient.

— Merci, Bur, fit-il.

Il caressa son collier de barbe rousse et plongea la tête la première. Dès qu'il eut disparu, je sautai à mon tour. J'eus le temps de voir que Mir et Krum plongeaient eux aussi, avec un grand sourire, ce qui n'était pas mon cas.

*

* *

Je m'enfonçai aussitôt, en retenant mon souffle. Mais quelques secondes plus tard, alors que j'atteignais une zone déjà enténébrée, j'eus un réflexe humain : je me débattis. Et une pensée humaine me traversa l'esprit : « je vais me noyer ».

Mais je me suis raidi, bien que la sensation d'étouffement se fût accentuée... Et je me laissai glisser vers les profondeurs, comme un pêcheur de perles.

Je sentis que quelque chose me frôlait. Ce devait être Mir ou Krum, et cela me rassura un peu.

Mais le pire vint ensuite. J'étouffais toujours et j'étais maintenant dans des ténèbres totales.

Cela ne dut pas durer très longtemps – mais j'ai eu la sensation que c'était long, horriblement long. Ce fut le seul moment où je me sentis vraiment au bord de la panique, incapable de former une pensée, de vouloir quoi que ce soit.

Mais j'entendis, ou plutôt je crus entendre, une voix très distincte qui me disait :

— Fais appel à tes réserves d'énergie... Dis-toi : je veux voir clair...

Cela me parut étrange, extraordinaire... Je crus que c'était mon propre moi, ou plutôt mon instinct de conservation qui me dictait ces mots. Pourtant je n'en étais pas sûr. Aussi je lançai une pensée sous

une forme interrogative :

— Qui me parle ?

— C'est Mir... Raidis-toi... Concentre-toi... Exerce ta volonté dans le sens qui t'a été indiqué... Et tu te dégageras vite de ces mauvaises impressions...

Mir ne m'avait jamais tutoyé. Mais j'eus la certitude que c'était bien elle qui me parlait ainsi.

Je lui ai obéi. J'ai fait un effort surhumain. Je me suis répété : « je veux voir clair ! Je veux voir clair ! »

Quelques secondes s'écoulèrent encore, durant lesquelles je me débattis frénétiquement dans les ténèbres.

Puis, brusquement, il se fit comme une déchirure en moi. Ce fut comme si un voile obscur avait été troué par un éclair. Je vis la lumière. Mais cette expression est très insuffisante et même parfaitement fausse pour exprimer ce que je ressentis. Ce n'était pas réellement de la lumière. Et je ne voyais pas réellement au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire avec mes yeux. Il me semblait que toutes les fibres de mon corps percevaient, dans toutes les directions, l'espèce de clarté diffuse qui m'entourait... Un peu comme si j'avais eu des yeux partout.

Mes sensations d'étouffement et d'angoisse avaient disparu. Je commençais à sentir grouiller en moi, avec une sorte d'ivresse, des forces inconnues, fantastiques et encore indisciplinées.

En même temps, je croyais entendre d'innombrables murmures, mais des murmures pleins d'amitié, de sollicitude. J'avais aussi une impression de légèreté, de facilité. Je sentis également que j'avais la maîtrise de mon propre corps, jusque dans ses parties les plus infimes. Je sentis que je pourrais rendre dociles à ma volonté les atomes dont j'étais composé.

La voix de Mir pénétra de nouveau dans mon esprit :

— Très bien, Bur, tout va très bien... Prends maintenant la forme qui t'a été indiquée...

J'y songeais déjà. Je concentrai de nouveau toute ma volonté.

— Essaie, me répétait Mir. Ce n'est pas plus difficile que de lever le bras ou de serrer le poing.

Ce n'était peut-être pas plus difficile, mais l'idée de modifier mon propre corps – ce corps dans lequel j'étais né, et avais grandi, et avais vécu jusque-là – me causa à nouveau, pendant quelques secondes, une légère panique.

— N'aie pas peur, me répétait Mir... Tu pourras quand tu le

voudras redevenir semblable à se que tu étais avant...

— N'aie pas peur, me dit une autre voix.

Je compris que c'était Bril qui me parlait.

Alors je fis ce qu'il était convenu que je devais faire, je concentrai toute ma pensée sur la forme que je devais prendre.

Ce fut comme une nouvelle déchirure dans un rideau noir.

Loin d'éprouver la moindre souffrance, je connus au contraire un fantastique élargissement de mes facultés. La clarté que je « voyais » s'amplifia, se colora de cent façons. Des perspectives innombrables s'ouvrirent de tous côtés. J'eus la brusque certitude que j'étais doté de sens nouveaux, qui me permettaient de percevoir une foule de choses qu'avec mes cinq sens habituels je n'aurais jamais pu saisir.

Ce fut une véritable révélation. Et aussi une sorte d'explosion de mon moi...

— Tu as réussi ! me dit Mir. C'était le plus difficile. Mais j'étais sûre que tu ne pouvais pas ne pas réussir... Mais cela aurait pu être un peu plus long...

Maintenant, j'entendais d'autres voix. Des voix sans paroles. Qui parlaient dans une langue pour laquelle les mots n'étaient pas nécessaires. Je sentais autour de moi de nombreuses présences. Je commençais à deviner des formes en mouvement. J'étais comme plongé dans un fluide vivifiant. Et soudain mon esprit et celui de Jor se rencontrèrent.

Ce fut un échange rapide de pensées. Il faudrait des pages entières pour rapporter ce que nous nous sommes dits en quelques secondes. Mais cela peut se résumer en ces quelques mots :

— Bur, je vois que tu as réussi, toi aussi...

— C'est merveilleux, Jor.

— Je ne m'attendais pas à ce que ce fût si merveilleux... Je sens que tout en moi est décuplé, centuplé... Et ce n'est qu'un commencement...

— Oui, Jor, tu as raison... Nous avons encore tout à découvrir.

Une pensée émanant de Bril me traversa alors l'esprit avec la vitesse de l'éclair. Et cette pensée peut se traduire ainsi :

— Ils ont parfaitement réussi... Laissons-les maintenant pendant un moment se débrouiller seuls...

Depuis que nous avons fait la connaissance des Orgéliens, ils n'avaient cessé de nous répéter :

— Non, il n'est pas possible de vous donner, dans votre langage à vous, une idée exacte de notre domaine et de nos façons de vivre. C'est trop éloigné de vos propres conceptions, de vos propres modes de penser, de sentir et de communiquer entre vous.

Mir et Krum, après leur retour, nous avaient répété la même chose.

J'avais malgré tout essayé de m'imaginer à quoi ressemblait ce domaine. Et, bien entendu, je n'avais pu le faire qu'avec des conceptions humaines. Je me plaisais à penser que dans les profondeurs de l'océan orgélien il y avait des palais extraordinaires, des appartements somptueux, des oeuvres d'art à profusion, un confort inconcevable.

Tout cela était enfantin, et je le compris très vite. Il s'agissait de bien autre chose, qui était beaucoup plus merveilleux encore que les palais les plus merveilleux inventés par l'esprit humain.

Mais la « réalité » orgélienne, je ne la découvris pas immédiatement, pas tandis que j'échangeais avec Jor des pensées rapides.

Nous étions un peu, Jor et moi, comme deux aveugles de naissance à qui on aurait donné la vue et qu'on aurait promenés dans une rue animée d'une grande ville : ils auraient été émerveillés par la lumière, par les couleurs, mais tout cela d'abord leur aurait paru confus, trop brillant, trop mouvant, trop rapide.

De même, nous ne pouvions nous adapter que lentement à ce monde dans lequel nous venions d'être plongés et auquel maintenant nous participions.

Sans hésiter, Jor et moi nous plongeâmes plus avant, plus profond dans le tumulte lumineux qui nous entourait.

Près de moi, je voyais une longue forme ovoïde. Et je savais que c'était Jor. Je le reconnaissais parfaitement – non pas à cause de l'aspect qu'il avait, mais grâce au contact avec son esprit. Je le reconnaissais mieux encore que si je l'avais vu sous l'apparence qui m'était familière, avec son magnifique crâne entièrement chauve, son bon visage, son collier de barbe rousse.

Mais, ce qui était plus important encore, je sentais – en prise directe, si je puis dire – la chaude amitié qu'il avait pour moi. De même qu'un peu plus tard, et de la même façon, je sentis la chaude amitié des Orgéliens.

De minute en minute, nous découvrions des choses nouvelles, qui

nous comblaient de joie. Elles pénétraient en nous par les multiples sens que nous possédions maintenant. Elles étaient musique, couleurs, odeurs, parfums, contacts innombrables, saveurs. Nous découvrions en outre, toute une gamme inconnue de spectacles éblouissants, faits de radiations qui jusque-là avaient été pour nous invisibles, de pensées d'une richesse inouïe, de connaissances incroyables, et qui pénétraient en nous à torrents.

*
* *

Mais je m'aperçois que les mots me manquent. Il est, en effet, impossible de traduire tout cela en langage humain. Il me fallut, d'ailleurs, une dizaine de jours pour bien me rendre compte de l'immensité de cet univers – immense plus encore par sa variété, ses possibilités inouïes, que par son étendue.

Notre première sortie ne dura, d'ailleurs, crue trois heures. Nos amis Orgéliens jugèrent plus prudent de nous ramener à la surface, où nous avons repris, sans la moindre difficulté, notre aspect habituel.

Je fus heureux – après ce tourbillon de sensations inexprimables – de me retrouver tel que j'étais avant. Mais, en même temps, je commençai à me sentir à l'étroit dans ma propre peau.

Le lendemain, j'ai plongé sans la moindre appréhension, et nous sommes restés un peu plus longtemps.

Au bout de dix jours, l'univers orgélien n'avait plus pour moi de secrets. Je pouvais m'y mouvoir à des vitesses folles, prendre la forme que je voulais, agir autour de moi sur la substance, la modeler et la colorer à ma guise. La pensée de tous les autres Orgéliens, et aussi celle de mes compagnons – qui n'avaient pas tardé, et sans la moindre crainte, à suivre la même voie que moi – était constamment présente en moi, et pourtant je restais moi-même, avec mes propres vouloirs, mes propres sentiments. Mais aucun homme ne peut comprendre cela s'il ne l'a pas lui-même vécu.

En fait, l'univers des Orgéliens m'apparut comme étant dans la plus large mesure un univers mental, à peu près totalement libéré des servitudes de la matière, un univers à la fois collectif et individuel parfaitement harmonieux, un univers qui se passait de maisons, de meubles, de machines, d'appareils, de livres, d'outils, d'organisation, car le moindre des rêves de chaque individu se réalisait quasi instantanément avec l'accord de tous les autres. Un univers dont la note dominante était l'allégresse, et que la mort elle-même, l'inévitable mort commune à toutes les créatures, ne ternissait qu'à peine, car la

pensée du disparu demeurait vivante dans tous les autres.

Durant les dix jours de cette initiation, quand j'étais dans notre île sous mon aspect habituel, les Orgéliens m'emmenaient dans la « clinique » et, pendant une heure, ils se penchaient sur moi. Mais je savais maintenant pourquoi, car je continuais à communiquer avec eux par la pensée. Ils remettaient en moi une réserve d'énergie.

Mais le onzième jour, au lieu de remonter à la surface avant l'heure du *slapset*, je restai avec eux. Bril m'avait enseigné ce qu'il fallait faire. A son côté, je suis descendu jusqu'au fond de l'océan. Là, je me suis dépouillé de l'enveloppe que j'avais à ce moment-là, un peu comme on quitte son manteau pour le laisser à un vestiaire. Alors, imitant les Orgéliens qui se trouvaient autour de moi, je me suis « nourri » des radiations issues du coeur même de la planète. Aucun repas humain ne peut être comparé à cela. Il n'y a pas de mots pour décrire ce qu'on éprouve.

Désormais, me dit Bril, vous êtes un citoyen de la planète Orga.

Il me dit beaucoup d'autres choses encore, en moins d'un dixième de seconde.

CHAPITRE XV

Où je suis la victime d'un événement imprévu, brutal, effrayant, et où, en quelques instants, je passe de la plus haute félicité à l'affliction la plus noire. Pas bonheur, nous étions deux à subir ce même sort.

Nous étions tous devenus des citoyens d'Orga.

Nous vivions tous d'une vie nouvelle et étincelante. Cela avait été pour nous tous comme une seconde naissance.

Sous forme de boules blanches, nous participions aux jeux compliqués et magnifiques auxquels se livraient nos amis à la surface de leur océan. Nous contribuions nous-mêmes à changer les couleurs de celui-ci. Nous étions de toutes les fêtes.

Mais nous n'avions pas pour autant abandonné totalement notre île. Nous reprenions souvent notre apparence première pour y faire de brefs séjours. Les Orgéliens continuaient à y venir. Ils s'y plaisaient.

Quant à nous, ce qui restait malgré tout en nous de notre nature humaine nous incitait à embellir notre ancien domaine. Nous nous amusions à y faire des transformations de toutes sortes. Nous y avons construit de véritables palais, nous avons transformé les jardins, inventé mille choses que nos amis venaient admirer.

Kroal Knuss, Sulo Roank et son épouse Kira préféraient, eux, demeurer dans les profondeurs orgéliennes. Ils ne reprenaient que rarement leur ancienne « enveloppe ». Mais Jor, Ug, Frio et tous les autres, ainsi que moi-même, nous revenions volontiers nous « plonger » (Car c'était un plongeon en sens inverse.) dans la verdure, les fleurs et les images d'autrefois.

Inutile de dire que j'avais revu Luéla. Non pas dans notre île, avec mes yeux, mais dans son propre domaine. Nos relations étaient devenues télépathiques.

Elle me parut encore plus charmante, plus fine, plus extraordinaire que lorsque je m'entretenais avec elle dans notre parc. Je dois dire toutefois que je n'éprouvai pas la moindre émotion sentimentale en la retrouvant. Rien de plus qu'une très vive amitié qui s'étendait aussi à son compagnon, Gorli, un Orgélien délicieux qui avait créé des oeuvres étourdissantes dans le domaine musical.

Je continuais d'ailleurs à être très prudent dans mes rapports avec les Orgéliennes (Et j'évitais autant que possible une trop grande intimité avec celles qui me plaisaient le plus.) surtout dans notre île.

En bref, je vivais, comme nous tous, dans un état de félicité et d'incroyable allégresse. Je ne dormais plus. Je ne me sentais jamais fatigué. J'avais d'innombrables conversations télépathiques avec des centaines d'Orgéliens. Ceux-ci me disaient souvent :

Vous et vos compagnons, vous avez apporté dans notre propre vie une coloration nouvelle...

Je comprenais ce qu'ils voulaient dire. Mais nous, le petit groupe de l'équipe de Jor, ce n'était pas simplement une coloration nouvelle qui avait été introduite dans nos vies, mais une féerie permanente.

Et les mois passèrent.

Un jour, alors que j'étais dans notre île, sous mon aspect humain, en train de façonner par la seule puissance de ma pensée une statue dont je modifiais à chaque instant les formes et la couleur, je vis Frio s'avancer vers moi de son pas nonchalant. Il y avait quelque chose de changé en lui et j'aurais hésité à le reconnaître sans le contact télépathique. Lui qui, comme moi-même, était brun comme un corbeau, avait maintenant une magnifique chevelure blonde.

Tu t'es fait teindre ? lui dis-je, m'exprimant avec des mots dans notre langue natale.

— Idiot ! fit-il. Comme si nous avions besoin de teinture ! Et comme s'il ne suffisait pas de le vouloir...

Dix secondes plus tard, j'étais blond moi aussi.

Sur ces entrefaites arriva Jor, qui se mit à rire.

— Ça ne vous va pas mal, nous dit-il. Mais moi, quand je suis dans notre île, je préfère conserver mon crâne chauve.

En ce qui me concerne, je dois dire que je n'avais jamais été très satisfait de mon propre physique. J'avais toujours souffert un peu, autrefois, de ma taille trop courte, de mon cou un peu trop épais, de mon teint basané, de mon nez camard.

Au cours des journées qui suivirent, chaque fois que je revenais dans l'île, en reprenant mon apparence d'autrefois, je donnais un petit coup de pouce dans le sens que j'avais souhaité à l'époque déjà lointaine où je vivais encore sur la verte planète Fig. Chez les Orgéliens, cela n'avait absolument aucune espèce d'importance, car ce n'était pas par l'enveloppe extérieure qu'ils s'identifiaient entre eux.

Ce jour-là, je crois bien que j'étais seul dans l'île, ce qui, d'ailleurs, ne m'empêchait pas de demeurer en contact avec tous les autres.

J'achevais d'orner une salle dans un de nos palais. Puis je décidai d'aller me baigner, sous ma forme humaine, dans la frange aquatique qui bordait notre rivage.

Avant de sortir, je me contemplai un instant dans un grand miroir, non sans complaisance. J'avais achevé ma petite métamorphose personnelle. J'avais maintenant l'aspect d'un charmant jeune homme blond, grand et svelte, et je me fis un sourire.

Quand j'arrivai dans le parc qui était plus beau que jamais, j'entendis des pas qui venaient dans ma direction. Bien entendu je sus aussitôt qu'il s'agissait d'une jeune Orgélienne dont j'avais fait la connaissance « individuelle » quelques semaines auparavant.

Elle s'appelait Réhira. Je ne parlerai pas de son intelligence, car tous les Orgéliens sont intelligents au même degré, et nous partagions nous aussi maintenant cette étonnante prérogative. Mais il y avait en elle je ne sais quoi d'enjoué, d'un peu espiègle, même. Elle avait un sens très vif de l'humour, et des manières d'une incroyable délicatesse. Elle était de celles avec qui je préférais ne pas avoir de trop longues conversations télépathiques, pour les raisons que j'ai déjà dites.

Elle m'apparut tout à coup, au détour d'une allée, et j'en eus le souffle coupé. Je n'avais pas eu encore l'occasion de la voir sous un aspect humain. Elle était d'une beauté qui dépassait tout ce que j'aurais pu rêver. Sa chevelure, d'un magnifique blond cendré, flottait sur ses épaules. Son visage, dont les traits étaient d'une rare perfection, exprimait comme un livre ouvert toutes les nuances délicieuses de son esprit. Elle portait avec une élégance innée une robe légère, d'un bleu éclatant. Elle marchait avec l'aisance d'une ballerine.

Oui, j'en eus littéralement le souffle coupé. Et ce fut pour moi le coup de foudre.

J'étais si troublé que je ne parvenais plus à lire dans sa pensée. Et c'est en langage humain, avec des mots, que je lui dis :

— Je suis heureux que vous veniez dans notre île, Réhira.

Elle me répondit, dans ce même langage :

— L'endroit me plaît beaucoup. Je n'y suis pas encore venue très souvent, mais j'ai eu tort. Ce parc est magnifique, et j'étais curieuse de voir les embellissements que vous y avez faits.

— Oh ! dis-je. Nous continuons à aimer ce petit coin qui nous rappelle notre passé.

Sous cette conversation banale, je dissimulais mon émotion du mieux que je pouvais. Le fait que nous n'usions pas du langage télépathique me le permettait dans « ne certaine me sure. Mais je me sentais gauche et maladroit, incapable de rien dire qui fût quelque peu

intéressant. Par bonheur, elle fit les frais de la conversation. Nous nous étions assis sur un banc, à l'abri d'une tonnelle de rosiers.

Voilà des parfums, me dit-elle, que nous n'avions pas encore inventés avant votre venue sur Orga. Ils sont délicieux. Il est parfaitement vrai, comme nous le disons souvent, que vous avez apporté une nouvelle coloration à notre vie. Je suis sûre que beaucoup de vos planètes sont très belles. Nous ne pouvons les connaître qu'à travers vous. Mais il doit y en avoir dans votre Confédération que vos amis et vous-même n'avez pas encore visitées. J'aurais plaisir à les voir... Vous allez peut-être penser que je diffère des autres Orgéliens et Orgéliennes... Mais j'aimerais faire un tour dans votre civilisation... Nous sommes tous si casaniers sur Orga... Je sais bien que nous avons tout ce que nous désirons et qu'il serait difficile d'être plus heureux que nous ne le sommes... Que, par conséquent, nous aurions tort de vouloir explorer l'univers... Mais, peut-être, suis-je un peu... Comment dites-vous ?... un peu romantique... Mais comment ne pas avoir de telles idées de voyage en se promenant dans votre île ?...

Je l'écoutais avec ravissement. Elle avait une voix chaude et musicale. J'apportais moins d'attention au sens de ses paroles qu'à cette musicalité ensorcelante. Et je me demandais : « maintenant que je suis, moi aussi, semblable aux Orgéliens, est-ce qu'il ne serait pas possible de... ».

Je comprenais que le penchant que j'avais éprouvé pour Luéla n'avait, été que bien peu de chose à côté du trouble dévastateur que m'avait soudain inspiré cette merveilleuse créature. Je n'osais pas tenter de lire dans ses pensées, pour savoir si elle s'était rendu compte de ce qui se passait en moi.

Elle continuait à me parler, dans ma langue natale, gentiment, amicalement, et je me sentais tout à la fois enivré et malheureux.

*

* *

C'est alors que se produisit, avec la brusquerie de l'éclair, un événement inattendu et d'une brutalité incroyable.

Il y eut, à l'autre bout de notre île, une explosion formidable. Des débris de toutes sortes jaillissaient dans l'espace. Une lueur terrible – plus forte, plus aveuglante que la clarté du soleil – avait envahi tout une partie du ciel. Dans la même fraction de seconde, je vis une ombre rapide passer au-dessus de nos têtes. Et toujours, dans la même fraction de seconde, la pensée de Réhira traversa mon esprit avec la violence du désespoir :

— Oh ! Bur... Les Skinks !... Nous sommes perdus...

Cette pensée fulgurante contenait encore bien d'autre9 implications de toutes sortes crue je n'eus pas le temps de démêler. Mais je lui répondis instantanément, sur le mode télépathique :

— Transformons-nous vite, Réhira, et regagnons l'océan...

Elle m'avait pris les mains.

— Non, non, fit-elle... Il est trop tard... Restons comme nous sommes... C'est peut-être notre seule chance de salut...

Des milliers de pensées affluaient en moi, et je sus qu'elle avait raison.

Tout cela n'avait duré que quelques secondes. Une nouvelle explosion ébranla l'espace. J'aperçus dans le ciel deux astronefs d'une forme inconnue. Et brusquement sept ou huit créatures en scaphandres apparurent dans l'allée qui était devant nous.

Elles semblèrent avoir, en nous voyant, une brève hésitation, peut-être un mouvement de surprise, puis elles foncèrent sur nous à une allure vertigineuse, se saisirent de nous, nous emportèrent.

À moins de cinquante pas d'où nous étions assis, un engin bizarre, d'assez petite taille, s'était posé. Nos ravisseurs s'y enfournèrent avec nous. Et aussitôt l'appareil décolla.

J'entendis encore quatre ou cinq explosions plus lointaines. J'étais incapable de réfléchir. Et les pensées de Réhira ne me parvenaient plus que faiblement.

Nous étions dans une sorte de cabine métallique bourrée d'appareils qui ressemblaient fort à ceux que j'avais vus sur nos propres astronefs. Un des personnages en scaphandre me tenait immobilisé devant lui et me regardait.

Je voyais sa tête à travers la partie transparente de son casque. Elle n'avait qu'une très lointaine ressemblance avec une tête humaine. Le visage était couvert d'écaillés verdâtres, les yeux petits et perçants, très noirs, les narines pareilles à deux trous triangulaires, et la mâchoire allongée, avec une bouche qui en faisait tout le tour, et dans laquelle on voyait parfois briller de petites dents pointues. Tout cela correspondait parfaitement à la description que Bril nous avait faite. Il s'agissait bien de Skinks.

Je fis un effort désespéré pour tenter de communiquer par la pensée avec Réhira. Je sentais que son esprit, comme le mien, était brouillé par la terreur, qu'elle était affolée.

— Courage, Réhira, lui criai-je.

Nous avions perdu tout contact télépathique avec les Orgéliens.

Tout à coup, l'esprit de Réhira redevint clair pour moi. Elle avait dû faire un effort énorme pour sortir de son désarroi.

— Oh ! Bur, me dit-elle, c'est affreux... Mais tu as raison... Il ne faut pas perdre courage... Puisque les Skinks ne nous ont pas tués en nous apercevant, il y a peut-être encore un espoir... Mais je ne peux pas lire dans leurs pensées, et toi non plus... Ils ont dû trouver quelque procédé pour s'isoler mentalement... C'est pourquoi ils ont pu s'approcher d'Orga par surprise... Sans cela nous aurions pu les détecter longtemps avant qu'ils ne soient à proximité de notre planète... Nous aurions pu prendre des mesures de défense, leur opposer une barrière mentale qui n'aurait peut-être pas été totalement efficace, mais qui aurait rendu leur attaque moins massive et moins meurtrière... Ah ! je crains qu'il n'y ait eu des morts parmi les nôtres avant qu'une riposte efficace n'ait pu être préparée... C'est affreux, Bur... Je ne sais pas ce que je deviendrais si tu n'étais pas auprès de moi dans cette épreuve, si je ne pouvais pas au moins communiquer avec toi...

En cet instant terrible pour nous deux, je me sentais littéralement envahi par la pensée de la jeune Orgélienne. C'était une sensation presque physique... Une sorte d'enveloppement désespéré et caressant.

Je la réconfortais du mieux que je pouvais. Je devinais qu'elle était au bord de la crise.

Les Skinks, après nous avoir un moment examinés, nous avaient poussés dans un coin, où nous nous étions laissé tomber sur une sorte de banc. Réhira m'avait repris les mains et les serrait dans les siennes. Son esprit s'était de nouveau brouillé un instant, mais il reprit sa lucidité.

Bur, me dit-elle muettement, oh ! Bur, il ne faut absolument pas que nos ravisseurs découvrent que je suis une Orgélienne, et que tu es devenu toi aussi un Orgélien. S'ils le découvraient, ils nous tueraient... Ils n'ont jamais fait un Orgélien prisonnier... Il faut absolument, et quoi qu'il nous arrive désormais, que nous restions sous la forme où nous sommes maintenant... Nous devons à tout prix leur cacher que nous sommes télépathes, car nous serions perdus... L'île sur laquelle nous étions, a dû les intriguer, et aussi notre aspect. Ils doivent penser que nous n'avons rien de commun avec les habitants d'Orga. Peut-être même croient-ils que nous étions prisonniers. Il ne faut absolument pas les en dissuader...

Le flot de pensées multiples qu'elle dirigeait sur moi s'arrêta brusquement. Les Skinks de nouveau nous avaient saisis par les bras. Ils nous entraînèrent.

Je compris qu'ils nous faisaient passer du petit vaisseau où nous

étions dans un astronef beaucoup plus grand. Ils nous ont poussé devant eux dans un couloir et nous ont enfermés dans une cabine.

Presque aussitôt Réhira tomba évanouie.

Je savais que les Orgéliens pouvaient perdre connaissance dans certaines circonstances particulièrement dramatiques, ce qui était bien le cas.

C'est en vain que pendant quelques instants je m'efforçai de la ranimer. Puis je me rappelai que leurs évanouissements étaient toujours très longs. Alors je la laissai reposer sur la couche où elle était tombée.

De nous deux, c'était elle la plus heureuse.

Je jetai un coup d'oeil par le hublot de la cabine. L'attaque foudroyante des Skinks devait être terminée. J'aperçus cinq astronefs qui voguaient au même alignement que celui à bord duquel nous étions. Au-dessous de nous, la mer orgélienne était grise. Orga ressemblait à une planète morte. Je songeais à tous ceux que j'y avais laissés et que j'avais aimés.

A la pensée de ce qu'allait être notre sort, j'eus une crise de désespoir.

Je m'allongeai sur la couchette qui faisait face à celle de Réhira. Des larmes mouillaient mes yeux. Mais, peu à peu, je repris courage. Je me jurai de tout faire pour protéger la magnifique créature qui était évanouie auprès de moi. Je me dis ensuite que c'était une chance que les Skinks aient besoin, comme les humains et les humanoïdes, d'oxygène pour vivre. Dans l'astronef où nous étions, comme dans celui, plus petit, avec lequel on nous avait enlevés, je n'avais éprouvé aucun trouble respiratoire.

Quelques heures s'écoulèrent. Nous étions déjà loin d'Orga. Brusquement les étoiles disparurent du hublot. Nous venions de plonger dans le subespace.

Les Skinks nous laissaient enfermés sans nous donner le moindre signe de vie. Je commençais à avoir faim. Le sommeil, peu à peu, me gagna, et je finis par m'endormir.

Quand je me réveillai, nous avions replongé dans l'espace normal. Je compris aussitôt que nous étions dans un système solaire autre que celui d'Orga. Un astre jaune brillait dans le ciel noir. J'aperçus la planète vers laquelle nous nous dirigeons. Elle était même toute proche. C'était, comme je l'avais supposé, une planète du type terrestre, avec des océans bleus, des continents où les taches vertes et jaunes étaient abondantes.

Réhira n'avait pas repris conscience, mais elle respirait calmement.

L'atterrissage eut lieu dix minutes plus tard. La porte de notre cabine s'ouvrit. Un Skink me fit signe de sortir. Deux autres emportèrent Réhira, sans brutalité, je dois le dire. On nous installa dans une sorte d'hélicoptère. Nous avons survolé ce qui ressemblait à une grande ville. Mais tous les édifices étaient cubiques. Nous nous sommes posés sur l'un d'eux. Était-ce une prison ? Était-ce un institut scientifique ? Comment le savoir ?

On nous mit dans un ascenseur. Et, l'instant d'après, on nous enfermait dans une pièce assez grande, aux murs parfaitement nus, mais très propres, où il y avait deux lits, deux fauteuils, quatre chaises, une table et divers autres accessoires.

Les Skinks avaient déposé Réhira sur un des lits, puis ils se retirèrent. Je vis qu'une porte s'ouvrait sur une salle de bains, une autre sur une sorte de cuisine.

Depuis notre atterrissage, j'avais perçu en moi un grouillement de pensées étrangères. Je m'appliquai à y voir plus clair et dirigeai ma propre puissance télépathique à travers ce fouillis. Je me concentrai sur les Skinks qui se trouvaient dans le voisinage.

Ceux qui nous avaient amenés étaient en train de faire leur rapport à un groupe d'autres Skinks. Ils parlaient une langue articulée, mais d'une façon assez hachée et bizarre, une langue dont les mots étaient pour moi incompréhensibles. Mais cela n'avait aucune importance puisque je saisisais ce qu'ils voulaient dire avant même qu'ils ne l'aient exprimé. Ils parlaient de nous. Ils étaient effectivement très intrigués.

Réhira ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait émis l'hypothèse qu'ils pourraient nous prendre pour des prisonniers des Orgéliens.

Ce qui semblait les frapper, et les incliner à quelques égards envers nos personnes, c'étaient les similitudes physiologiques qu'il y avait malgré tout entre eux et nous. Nous avions comme eux des têtes, des bras, des jambes, des yeux, des oreilles, une bouche. Nous respirions comme eux.

Ils se demandaient d'où nous venions. Je compris très vite qu'il était dans leurs intentions » d'en savoir plus long sur nous, d'apprendre notre langue, de nous apprendre la leur, en bref de communiquer avec nous pour recueillir le maximum de renseignements sur notre civilisation. Je compris aussi qu'ils n'avaient pas l'intention de nous brutaliser. Tout cela allait nous laisser au moins du répit.

En moins d'une demi-heure, durant laquelle je continuai à lire dans leurs pensées, et à voir ce qu'ils voyaient par leurs propres yeux, j'en appris beaucoup sur leur civilisation.

Elle était à peu près du même niveau technique que celle de notre Confédération. Mais ils n'occupaient qu'une seule et unique planète, qu'ils nommaient Skinksol.

Celle-ci comptait près d'un milliard d'habitants, presque tous groupés dans d'immenses villes. Tous étaient vêtus d'uniformes grisâtres. Le sexe féminin ne se différenciait du masculin que par une sorte de crête jaune au sommet de la tête, et par une poitrine plus abondante.

Bien que ressemblant un peu à des sauriens, c'étaient des mammifères, comme les hommes et les humanoïdes.

Leur société, d'un caractère presque militaire, était très hiérarchisée. Il y avait eu longtemps des guerres sanglantes sur leur planète. Mais depuis qu'ils avaient conquis l'espace, ils exerçaient leur humeur belliqueuse, d'une façon assez désordonnée, sur les planètes des systèmes solaires voisins. Ils avaient une haine particulière pour les Orgéliens et les Bijiss, sans doute parce qu'ils avaient mesuré leur supériorité et éprouvé les effets de leur puissance mentale. Mais maintenant qu'ils avaient découvert un moyen d'échapper à celle-ci à l'aide d'un isolant spécial recouvrant leurs scaphandres – ils se proposaient de faire dans les années suivantes de nouvelles incursions sur Orga et sur Bijiss, et de ramener en grosse quantité la « substance » qu'on ne trouvait que sur ces planètes et qu'ils utilisaient de diverses façons.

J'en étais là de mes observations quand j'entendis Réhira pousser un soupir. Je me penchai sur elle. Elle ouvrit les yeux, me regarda, me reconnut et eut le courage de m'adresser un sourire teinté d'angoisse.

Aussitôt nos deux esprits entrèrent en contact. En quelques secondes, je lui fis part de toutes les informations que j'avais mis plus d'une heure à recueillir.

Je vis que cela la rassura. Et brusquement je fus pénétré par je ne sais quoi de très doux, de merveilleux, d'ineffable. Ce fut la minute la plus extraordinaire de toute ma vie. Je sus que non seulement elle avait perçu toute la tendre violence de l'amour que j'éprouvais pour elle, mais qu'elle y répondait sans réserve, avec la même fougue, la même passion que moi.

— Oh ! Bur, Bur, me disait-elle, c'est la plus grande des joies que je pouvais éprouver dans notre malheur... Mon courage en est centuplé... Je n'ai plus peur... Rien désormais ne pourra nous faire peur... Tu es mon amour... Et puisque tu es devenu un Orgélien, rien, absolument rien ne s'oppose à ce que nous nous aimions... A ce que nous nous aimions toute notre vie.

Je me penchai vers elle. Elle approcha du mien son visage

adorable. Nos lèvres se sont unies. Nos âmes l'étaient déjà. Ce fut une indicible communion...

Mais un quart d'heure plus tard, le verrou de la porte cliqueta. Un Skink entra. Il portait une boîte métallique qu'il posa sur la table et qu'il ouvrit. La boîte contenait diverses sortes de nourritures et de breuvages. Le Skink nous dit quelques mots. Je lui ai répondu en galactique que nous ne comprenions pas. En fait, il nous avait dit :

— Ce sont des aliments comme ceux que nous mangeons. J'espère qu'ils vous conviendront.

Nous avions terriblement faim. Nous avons mangé. C'était le seul moyen d'entretenir notre organisme. Les mets nous semblèrent assez médiocres, mais nourrissants. La boisson n'était pas désagréable.

*

* *

Nous sommes restés plus de deux ans chez les Skinks. A mesure que les jours passaient, nous avions la sensation que cela ne finirait jamais.

Si j'avais été seul, je crois bien que j'aurais préféré mourir. Mais avec Réhira, cette captivité fut pour moi – et elle le fut aussi pour elle – un perpétuel enchantement.

Certes nous avions la nostalgie de la vie magnifique que nous avions menée sur Orga. Mais comme nous portions en nous tous les souvenirs, toutes les connaissances, toutes les splendeurs de la civilisation orgélienne, il nous suffisait de les évoquer ensemble pour en retrouver avec intensité la saveur. Et notre amour nous comblait.

L'immeuble où nous étions enfermés était, en fait, une sorte d'institution scientifico-technique. Dès le lendemain de notre captivité, nous avons été pris en charge par une dizaine de Skinks. Nous avons aussitôt compris qu'ils comptaient parmi les meilleurs savants de la planète. Ils étaient indéniablement très intelligents. Ils nous firent subir toutes sortes de tests. L'un d'eux, un linguiste, connaissait déjà un peu notre langue, grâce à certains enregistrements que les Skinks avaient trouvés à bord de l'« Audacieux » capturé sur Borni. Il s'employa aussitôt à nous enseigner la sienne.

Il usait, d'une méthode très habile et, bientôt, il fut à même de communiquer avec nous.

Nous avons réussi constamment à ne pas nous trahir, à ne pas lui laisser soupçonner que nous étions télépathes et que nous lisions dans ses pensées avec la plus grande facilité. Réhira, à cet égard, fit

toujours preuve d'une admirable maîtrise d'elle-même. Elle se montra plus femme que ne l'eût fait une femme même. Nous avons pris grand soin, en outre, de souligner les ressemblances qu'il y avait entre les Skinks et nous – puisque cela avait l'air de plaire à tous ceux qui s'occupaient de nos personnes.

L'histoire que je racontai au linguiste n'était mensongère qu'en partie, tout au moins en ce qui me concernait. Je n'avais aucune raison de lui cacher que je venais d'une Confédération humaine qui groupait plus de mille planètes. Cela eut l'air de l'impressionner vivement. Je lui dis – ce qui lui fit plaisir – que sa civilisation me semblait être du même niveau que la nôtre. Je lui dis aussi que nous vivions, pour autant que je pouvais en juger (Mais cette fois, je mentais sciemment.), de la même façon qu'eux.

Bien entendu je lui racontai que c'était au cours d'un voyage d'exploration que nous nous étions posés sur Orga, et que les Orgéliens nous y avaient retenus prisonniers, après nous avoir aménagé un îlot et créé les conditions nécessaires pour que nous puissions survivre.

Je ne lui parlai pas de l'attaque des Bijiss dont nous étions censés ignorer l'existence, mais je lui dis qu'un jour il y avait eu un grand tumulte sur la planète Orga, que plusieurs de nos compagnons avaient disparu sans que nous ne sachions pourquoi, et que notre astronef lui aussi avait été emmené.

Tout cela lui sembla d'autant plus plausible qu'il savait, lui, où était notre vaisseau, puisque celui-ci était maintenant aux mains des Skinks. En fait, il se trouvait sur l'astroport même de la ville où nous étions : Skraklar, la capitale de la planète. Grâce aux documents – livres, magazines – qu'ils avaient trouvé à bord, les Skinks avaient d'ailleurs pu se convaincre que je disais la vérité en ce qui concernait notre Confédération.

*

* *

Les Skinks, durant toute la période de notre captivité, nous traitèrent sans brutalité, mais sans cordialité. La cordialité était d'ailleurs inexistante même dans les rapports qu'ils avaient entre eux.

On nous avait donné un appartement plus grand et plus confortable. Nous pouvions nous promener sur la vaste terrasse de l'immeuble. Une fois par semaine, on nous emmenait, mais avec une petite escorte, faire une promenade à la campagne, et j'étais heureux de voir de la verdure.

A plusieurs reprises, on nous fit visiter la ville, impressionnante

par son ampleur et ses réalisations techniques assez colossales, mais peu séduisante.

Nous eûmes une grosse émotion – alors que nous étions là depuis deux ans – quand nous avons appris, en lisant dans les cerveaux des Skinks, qu'une nouvelle attaque allait être déclenchée incessamment contre Orga. Réhira pourtant, ne me semblait pas trop inquiète.

Te suis sûre, me dit-elle, que les nôtres, après la surprise terrible et dévastatrice de la précédente agression, ont trouvé un moyen de défense...

Nous étions pourtant anxieux et nous attendions les nouvelles avec impatience. Cette anxiété se prolongea pendant quinze jours. Mais, tout à coup, un après-midi, nous commençâmes à percevoir, dans l'esprit de plusieurs Skinks, un sentiment de vive déception.

Leur expédition avait pratiquement échoué. Leur « isolant mental » était devenu inefficace. Un seul de leurs petits engins avait réussi à se poser sur Orga. Ils avaient dû faire demi-tour, et avaient alors été harcelés par les Bijiss qui accouraient pour aider les Orgéliens.

Cette nouvelle nous emplît d'une joie que nous avons soigneusement dissimulée.

Un peu plus tard dans la journée, nous apprenions que les Skinks, grâce à l'unique petit astronef qui avait pu se poser, avaient malgré tout fait un prisonnier, un homme...

*
* *

Notre émoi fut intense.

S'agissait-il réellement d'un de mes anciens compagnons ? Ou d'un Orgélien qui, au moment de l'attaque, se serait trouvé dans notre île sous une forme humaine ?

De toute façon, il nous fallait prendre au plus vite contact avec lui.

Aussitôt, Réhira et moi nous avons tendu nos esprits et dirigé nos pensées chercheuses dans toutes les directions. Ma compagne, sans doute parce qu'elle était Orgélienne de naissance, fut plus prompte que moi.

C'est Ug ! s'écria-t-elle. Je viens de prendre contact avec lui.

Je ne tardai pas, moi aussi, à prendre contact avec l'ancien commandant de notre astronef. Il semblait désespéré et songeait à mourir. Nous l'avons aussitôt réconforté. Il était dans un hélicoptère qui l'amenait vers l'immeuble où nous nous trouvions nous-mêmes.

En quelques secondes, nous lui avons fait part de tout ce que nous savions sur les Skinks et de la façon dont nous nous étions comportés envers eux. Nous lui avons dit d'adopter la même attitude.

En quelques secondes, il nous apprit de son côté une foule de choses. Il avait été fait prisonnier exactement de la même façon que nous, alors qu'il était seul dans l'île. Mais il savait déjà que l'attaque des Skinks avait échoué.

Celle qui s'était produite deux ans auparavant avait été effroyable. Une centaine d'Orgéliens étaient morts. Et parmi eux, hélas ! se trouvait Bril, notre premier ami sur Orga. Bol Tumson, notre joyeux mécanicien ventriloque, avait lui aussi péri. Ces tristes nouvelles nous causèrent une peine infinie.

Les Orgéliens avaient mis près de six mois pour se relever de ce coup terrible. Puis la vie avait repris son cours normal, ses fêtes inimitables, tandis que de nouveaux moyens de défense étaient élaborés. Nous apprîmes que Jor avait épousé une Orgélienne, une grande amie de ma propre compagne. Bello Farfin avait fait de même. Quant à Ug, au moment où il avait été fait prisonnier, il se préparait lui aussi à s'unir à une adorable Orgélienne que je connaissais bien. Seul Kroal Knuss était resté célibataire. La science absorbait tous ses instants.

Nous avions pensé que les Skinks donneraient à notre ami un appartement près du nôtre et que nous le verrions tous les jours. Il n'en fut rien. Ils l'isolèrent dans une autre partie de l'immeuble et ne nous parlèrent même pas de sa présence près de nous. Sans doute voulaient-ils faire sur lui des recoupements, pour savoir si ce que nous leur avions dit était bien la vérité.

A cet égard, nous n'avions aucune crainte. Et bien que nous fussions isolés de lui physiquement, nous sommes restés en contact télépathique avec lui d'une façon permanente.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XVI

Où le dénouement approche, et où bientôt, nous nous trouvons, Réhira et moi, dans la curieuse obligation d'avoir à gagner notre vie. Mais comme nous avons, l'un et l'autre, plus d'une corde à notre arc...

Le dénouement approchait. Mais ni Réhira, ni Ug, ni moi, nous n'en savions rien encore. Et j'en viens à la troisième partie de ce récit, qui sera la plus brève.

Un beau jour, quelques mois après l'arrivée de l'ancien commandant de l'« Audacieux » sur la planète où nous étions captifs, Ug nous fut amené par le linguiste qui s'était occupé de nous. Nous avons feint d'abord une grande surprise, puis une grande joie.

En fait, les Skinks, après avoir appris à notre ami leur propre langue, et après l'avoir longuement questionné, en étaient arrivés à la conclusion formelle que nous avions tous dit la vérité. Ils avaient alors jugé qu'il n'était plus nécessaire de le tenir séparé de nous. Ils lui avaient aménagé un appartement à côté du nôtre.

Ug n'était pas heureux. Il pensait sans cesse à la jeune Orgélienne qu'il aimait et se demandait s'il la reverrait jamais. Notre présence lui apportait un grand réconfort.

Quelques semaines plus tard, un immense espoir s'éveilla en nous.

Réhira, qui était souvent à l'écoute des pensées des Skinks, surprit une curieuse conversation entre deux d'entre eux qui occupaient un rang élevé dans leur hiérarchie. Ces deux personnages se demandaient s'il ne vaudrait pas mieux nous renvoyer dans notre civilisation d'origine...

Nous avions prudemment suggéré à ceux avec qui nous étions en rapport que notre Confédération nous faisait peut-être rechercher dans la zone où nous avions disparu, et qu'elle disposait de moyens de nous détecter et de détecter notre astronef.

Cela avait dû donner à réfléchir à ceux d'entre eux qui étaient dans des postes de commande et qui prenaient les décisions. Nous ne tardâmes pas à avoir la certitude qu'ils commençaient à redouter de se mettre en mauvaise posture à l'égard d'une Confédération aussi puissante que la nôtre.

Mais il y eut de nombreux palabres avant qu'une décision ne fût prise. Autant les Skinks étaient prompts dans l'action quand ils avaient choisi d'agir, autant ils étaient lents à faire un choix. Ceux qui nous jugeaient « intéressants » et qui pensaient que nous pouvions leur apprendre encore beaucoup de choses auraient bien voulu nous garder. Les autres souhaitaient main tenant qu'on nous renvoie le plus vite possible. Ces derniers finirent par l'emporter. Quand nous en eûmes la certitude, notre joie fut immense.

*
* *

Deux jours plus tard, une petite délégation de Skinks se présenta chez nous.

Son porte-parole, non sans une certaine solennité, nous déclara que le « Conseil d'en haut » avait pris la décision de nous renvoyer « auprès de nos semblables ». Il ajouta que les Skinks se félicitaient des bons rapports que nous avions entretenus avec eux et ajouta qu'il espérait que nous ne garderions pas un mauvais souvenir du séjour que nous avions fait sur la planète Skinksol.

Je lui répondis avec la même solennité que nous étions enchantés de ce séjour, et je le remerciai chaudement.

Il nous expliqua alors que les Skinks étaient en possession de notre propre astronef (Nous avons feint à ce moment-là une grande surprise.) et qu'ils allaient nous le rendre pour que nous rentrions chez nous. Ils savaient que notre ami Ug – qui ne le leur avait pas caché – avait été le commandant de l'« Audacieux ». Et ils avaient pu s'assurer que Réhira et moi nous possédions des connaissances astronautiques très étendues. (Ils ignoraient heureusement que ces connaissances, nous les avions acquises grâce à la toute-puissance de la télépathie orgélienne). Ils pensaient (Et ils avaient raison.) qu'à nous trois nous pourrions faire naviguer le vaisseau. Ils ajoutèrent (ce qui nous réjouit moins) que deux astronefs skinks nous escorteraient jusqu'aux limites de notre Confédération. Ils nous demandèrent enfin si cela nous conviendrait de partir dès le lendemain. Cela nous convenait parfaitement.

*
* *

J'eus un petit choc au coeur en revoyant l'« Audacieux ». Ug, lui, avait les larmes aux yeux.

Notre vaisseau semblait encore tout neuf. Il était en parfait état de marche, ainsi que nous l'affirma son commandant après une rapide inspection.

Les Skinks qui s'étaient occupés de nous pendant plus de deux ans sans parvenir à susciter entre eux et nous la moindre étincelle de cordialité étaient tous venus nous saluer sur l'astroport. Ils le firent très cérémonieusement. Seul le linguiste manifesta comme un vague regret amical à la pensée de ne plus nous revoir. Mais il ne le manifesta qu'intérieurement, et si nous n'avions pas été télépathes, nous ne nous en serions pas aperçus.

Dix minutes plus tard, nous étions dans l'espace.

Nous aurions naturellement aimé filer tout droit sur Orga, et y reprendre la vie radieuse que nous y avions menée. Ug surtout était impatient de retrouver celle qui l'attendait, et qui l'attendait peut-être sans espoir. Mais nos deux escorteurs, qui nous serraient de près, et avec lesquels nous échangeions des renseignements par radio, ne nous auraient certainement pas permis ce changement de programme. Nous avions d'ailleurs **fixé** nous-mêmes notre destination : la planète Varga, la plus proche parmi celles qui **appartenaient à notre Confédération**.

Réhira me dit :

Après tout, Bur, ce sera pour moi une occasion de visiter la civilisation qui fut d'abord la tienne... Je t'ai déjà dit que j'aimerais le faire... Je serai heureuse de voir ta planète natale... Peut-être même y serons-nous si bien que j'aurai envie d'y rester longtemps...

Maintenant que nous allions de nouveau être libres, elle avait retrouvé toute sa gaieté, tout son enjouement, toute sa curiosité.

Ug nous dit, avec une nuance de reproche :

Très bien. Je vous déposerai sur Varga, aussi clandestinement que possible. Mais je repartirai sans délai pour Orga. Avant de devenir un Orgélien, je n'aurais pas pu faire fonctionner l'« cc Audacieux » à moi tout seul... Mais je sais maintenant que cela me sera aisé.

En fait, il s'occupa seul de la navigation, du pilotage et de la surveillance pendant tout notre voyage.

Celui-ci dura quinze jours. Quand nous sommes sortis du subespace, la planète Varga était en vue. Les deux escorteurs skinks nous accompagnèrent encore pendant un moment. Puis ils nous annoncèrent par radio qu'ils allaient nous quitter.

Tout s'était très bien passé. Le seul incident, alors que nous n'étions pas encore très loin de Skinksol, avait été une rencontre avec un essaim de Frohlicks, ces créatures électriques qui erraient dans

l'espace. Nous avons constaté certains troubles dans nos installations électriques. Nous avons subi une courte panne. Nos escorteurs étaient eux aussi en difficulté. Mais nous avons tous pu plonger dans le subespace où les Frohlicks ne nous ont pas suivis.

Et maintenant, nous approchions de Varga. Nous étions enfin libres !

Ug nous déposa au milieu d'un désert, dans la partie nocturne de la planète.

Il préféra ne repartir qu'un peu avant l'aube, de crainte que les escorteurs ne rôdent encore dans les parages. Pendant un long moment, il est resté en communication télépathique avec nous. Il nous fit savoir que les escorteurs étaient bien repartis, qu'il n'en voyait pas la moindre trace sur ses radars. Puis il nous dit adieu, et plongea dans le subespace.

*
* *

L'aube parut. Nous étions au milieu d'un désert assez caillouteux, mais nous apercevions au loin, à une vingtaine de kilomètres, une colline verte. Nous avions revêtu des vêtements que nous avions trouvés dans les soutes de l'astronef. Nous étions très présentables pour prendre contact avec l'espèce humaine.

Réhira me serra dans ses bras en me disant :

Oh ! que je suis heureuse...

Mais quelques minutes plus tard, je la vis pâlir.

Elle avait concentré son esprit, et je savais pourquoi. J'avais d'ailleurs fait comme elle. Nous voulions savoir si, sur la planète où nous nous trouvions, il y avait des radiations propices au *slapset*, car nous éprouvions, maintenant que nous étions libres, un grand désir d'accumuler en nous des forces nouvelles.

Mais aucune des radiations précieuses et désirées ne se manifesta à nous.

Il nous faudrait, tout au moins sur cette planète, continuer à vivre comme nous l'avions fait sur Skinksol, c'est-à-dire en conservant constamment nos apparences humaines.

Réhira eut un pâle sourire.

— Moi qui avais tant envie, me dit-elle, de danser la danse des métamorphoses ! Nous aurions pu le faire, dans ce désert, sans risquer d'être remarqués... Ensuite, cela nous aurait permis bien des choses...

Notamment de regagner Orga quand nous l'aurions voulu...

Je restai un moment perplexe. Mais tout n'était pas perdu. Nous nous trouvions simplement dans la position de voyageurs égarés dans une région inconnue, sans un sou, sans papiers, et n'ayant que fort ; peu de vivres ; car, dans notre insouciance, nous n'avions gardé que ce qu'il nous fallait pour le petit déjeuner du matin.

Malgré notre déconvenue, je me sentais alerte et plein d'idées. J'avais toujours le même aspect que le jour où nous avions été enlevés par les Skinks, c'est-à-dire celui d'un grand jeune homme blond, mince et beau. Je m'étais habitué à cette enveloppe. Elle me plaisait. Et elle plaisait à Réhira.

Ma compagne lut dans mes pensées et je sentais qu'elle se rassérénait. Elle se mit même à rire.

— Oh ! fit-elle, l'incident n'est qu'amusant, au fond. C'est peut-être même la meilleure façon pour moi d'aborder la civilisation où tu es né...

— Varga est une planète bien modeste, lui dis-je.

— Nous verrons les autres plus tard. Pour le moment, il faut examiner la situation.

Nous nous sommes mis à sonder l'horizon, télépathiquement. Nos facultés télépathiques n'avaient jamais été atténuées, car, sauf durant une bataille mentale, elles n'exigeaient qu'une faible dépense d'énergie.

En direction du Nord – mais à plus de cent kilomètres —, nous avons détecté les habitants d'une ville, Moerly, qui était la capitale de la planète. Il fallait chercher plus près, car nous n'aurions pas d'autre moyen de locomotion que nos jambes.

Au pied de la colline verte que nous apercevions, il y avait une ferme. Ses habitants (Il ne nous fallut que quelques secondes pour nous en assurer.) étaient de braves gens hospitaliers. Nous avons mis le cap dans cette direction.

Nous étions passablement fatigués en arrivant à la ferme. Sans nous demander la moindre explication, le fermier commença d'abord par nous donner à boire et à manger. Nous avons dévoré avec un énorme appétit tout ce qu'il nous présenta. Il supposait (Nous l'avons lu dans son esprit.) que nous circulions dans le désert à bord d'un petit *sluiscar*, et que nous avions eu une panne. C'est naturellement la version que nous lui avons aussitôt donnée.

Le mieux, nous dit-il, est que je vous prête une des mes voitures afin que vous alliez ; jusqu'à Moerly. Présentez-vous de ma part chez Sor Noeldmine, qui s'occupera de votre dépannage. Inutile de me

ramener mon *sluiscar*. Il s'en chargera, et cela me fera plaisir de le voir, car c'est un bon ami à moi.

Il nous donna l'adresse et une heure plus tard, après l'avoir chaudement remercié de son hospitalité, nous filions vers la capitale, rassasiés et plus optimistes.

Tout en roulant, nous scrutions les esprits des gens de Moerly, une ville assez « provinciale », de la taille de Herlira, afin de voir à qui nous pourrions nous adresser pour nous tirer d'affaire. Pianotant ainsi de droite et de gauche, télépathiquement, je tombai sur un homme qui me parut fort soucieux. Une vague curiosité me poussa à savoir pourquoi. Je découvris que cet homme s'appelait Boro Lilolil, qu'il était directeur de la plus grande salle de spectacle de la ville, que le soir même un célèbre prestidigitateur, venu de la planète Nororn, devait s'y produire. Toutes les places étaient retenues. Mais le personnage dont j'examinais les pensées venait de recevoir un message interplanètes lui faisant savoir que l'artiste qu'il attendait avait raté l'astronef parce qu'il était tombé subitement malade et qu'il se décommandait.

Boro Lilolil s'en arrachait les cheveux, car il comptait sur une série de grosses recettes.

— Qu'est-ce que tu examines ? me demanda Réhira.

Je lui donnai les coordonnées de l'esprit dont je percevais les tourments. Elle l'étudia elle aussi. Mais déjà elle avait compris mon idée, et elle souriait malicieusement.

— Bien sûr, me dit-elle... Je crois que nous pourrions remplacer ce prestidigitateur au pied levé. Et même avantageusement. Ce sera très drôle.

Deux heures plus tard, après une halte chez Sor Noelmine – que nous avons simplement prié de ramener le *sluiscar* chez le fermier, car un ami, lui avons-nous dit, allait se charger de notre dépannage – nous faisons notre entrée chez Boro Lilolil.

Il se préparait à diffuser un avis annonçant que le spectacle n'aurait pas lieu. Il était de fort méchante humeur. Nous lui avons dit, avec la plus grande assurance, que nous pourrions remplacer le prestidigitateur défaillant.

— D'où sortez-vous ? nous demanda-t-il. Avez-vous des références ?

Nous lui avons expliqué que nous étions en vacances sur Varga, mais que nous avions perdu nos bagages, nos papiers, nos portefeuilles.

Il faillit nous mettre à la porte. Mais Réhira lui dit de sa voix la

plus chaude et la plus suave :

— Nous pourrions peut-être vous faire une petite démonstration...

— Avec quoi ? Vous n'avez même pas le moindre accessoire...

— Nous n'en avons pas besoin, dit-elle. N'importe quoi nous suffit.

— Bon, grogna-t-il. Faites voir.

Elle prit sur un guéridon une grosse potiche et la posa sur le bureau du directeur.

Regardez, dit-elle.

Elle leva les mains en l'air, pour que l'effet fût plus théâtral.

La potiche, sous les regards médusés de Lilolil, se transforma en une pendule, puis en une lampe avec son abat-jour, puis en une toupie tourbillonnante qui changeait de couleur à chaque instant, puis en une foule d'autres choses.

— Et ce n'est pas tout, reprit Réhira. Voyez...

Une chaise du bureau se mit à danser sur ses pattes de bois, puis une autre, puis une troisième, puis un fauteuil. Les rideaux de la pièce s'agitèrent, changèrent de couleur. Bientôt ce fut dans le bureau une joyeuse sarabande d'objets de toutes sortes.

Je dus freiner Réhira.

— N'y va pas trop fort, lui dis-je télépathiquement. Et d'ailleurs cela suffit amplement.

Elle fit tout rentrer dans l'ordre. La potiche – qui maintenant avait l'aspect d'un gros bocal de cornichons – redevint potiche.

Lilolil s'épongeait le front.

— Ah ! ça, alors, c'est fantastique, dit-il. Comment faites-vous ? Vous opérez par suggestion ?

— C'est notre secret, dis-je.

— Je vous embauche... Pour les quinze jours durant lesquels mon prestidigitateur devait se produire. Combien demandez-vous ?

— Exactement ce que vous lui auriez donné à lui.

— Bon, d'accord. Soixante mille crédits par soirée.

— Non, fis-je. C'est cent mille que vous lui aviez promis par contrat.

Il me regarda, effaré, mais se contenta de dire :

— Bon, cent mille.

Et, sans aucune difficulté, il nous versa une avance.

Pendant les heures qui suivirent, Réhira et moi nous avons préparé

plus en détail notre numéro. Puis nous sommes allés faire un tour dans la ville. Ma compagne s'intéressait à tout ce qu'elle voyait. Pour ma part, j'étais quelque peu ému de me retrouver au sein de la civilisation dans laquelle j'avais grandi, et de m'y retrouver avec la faculté de lire dans les cerveaux. Ce que j'y voyais n'était pas toujours très agréable. Mais, malgré tout, les braves gens formaient la majorité.

*
* *

Notre soirée fut un extraordinaire triomphe.

Réhira s'amusait follement, car, en même temps que nous nous livrions à de folles « prestidigitations », elle sondait les esprits des spectateurs et se délectait de leur ébahissement. On n'avait jamais rien vu de pareil à Moerly. La salle faillit crouler sous les applaudissements.

Lilolil était naturellement le plus enthousiaste.

Grâce à nous, sa caisse, allait se remplir à toute allure au cours des journées suivantes.

— Je me demande, nous dit-il, comment il se fait que je n'aie jamais entendu parler de vous ?

Il nous proposa de devenir notre imprésario, de faire avec nous une grande tournée à travers la Confédération.

— C'est la fortune assurée, nous dit-il.

Mais nous lui avons répondu que nous avions déjà d'autres engagements et que nous serions obligés de le quitter au bout des quinze jours prévus.

Ces séances, en effet, nous fatiguaient beaucoup. Si nous avions pu recourir au *slapset*, la dépense nerveuse eût été insignifiante. Mais nous n'avions pour le moment d'autres ressources énergétiques que les nourritures humaines. Je dois dire que nous mangions comme des ogres et parvenions malgré tout à restaurer nos forces. Nous n'avions en outre aucun désir de nous encombrer de Lilolil. Nous savions maintenant que nous nous tirerions parfaitement d'affaire partout où nous irions.

Il en fut bien ainsi.

Nous avions assez d'argent, au bout des quinze jours, pour prendre un astronef à destination de Béryllis, Nous étions en outre munis de papiers d'identité parfaitement en règle. Réhira les avait façonnés sans la moindre difficulté. J'étais devenu Bur Asly Irtolamīn, originaire de la planète Fig, et Réhira était devenue Seirel Cralkat, épouse

Irtolamîn, originaire de la même planète.

— Me voilà tout à fait une citoyenne de ta Confédération, me dit-elle en riant. Je n'aurais jamais pensé qu'une telle aventure pût m'arriver.

— Pas plus que je n'aurais pensé devenir un jour Orgélien. Mais, toi, tu perds au change...

— Peut-être, fit-elle. Mais pour le moment je ne m'ennuie pas un seul instant. Et je t'adore...

Pour moi c'était l'essentiel. Nous nous adorions comme au premier jour et nous savions que cela durerait toute notre vie.

*
* *

Je ne peux pas dire que, sur la planète Béryllis – qui fut donc notre étape suivante –, Réhira fut émerveillée. Mais elle trouva la planète très belle et ses villes magnifiques.

Il nous suffit alors de donner de temps à autre une soirée de « prestidigitation » dans l'une ou l'autre des salles de spectacles les plus réputées et les plus vastes pour gagner un argent fou. Les prix des places étaient quintuplés les soirs où nous paraissions, et tous les fauteuils étaient occupés. On accourait de partout pour nous voir et nous applaudir.

Les prestidigitateurs de métier ne comprenaient rien à la façon dont nous procédions. On nous offrit des ponts d'or pour acheter notre secret. Mais notre secret, c'était Orga. Et je ne tenais absolument pas à révéler que j'étais allé sur cette planète.

Dans la Confédération, l'expédition de l'« Audacieux » était déjà oubliée. La plupart des gens ignoraient même le nom du globe lointain qui l'avait motivée. Tout ce que nous souhaitions, c'est que la tranquillité d'Orga, la planète merveilleuse, ne fût jamais troublée – pas même par de pacifiques touristes.

Nous nous trouvions dans le cas, si nous voulions un jour y retourner nous-mêmes, de faire ce qu'avait fait notre ami Jor, c'est-à-dire de devenir très riches et de nous offrir un astronef.

Le curieux métier que nous avions adopté tout à fait par hasard était des plus lucratifs. Il ne l'était pas toutefois suffisamment pour nous permettre une telle dépense.

Si nous avions été malhonnêtes, ils nous auraient été aisés de fabriquer de la fausse monnaie impeccable, ou même des lingots d'or. Un tel procédé m'aurait profondément répugné. Mais nous avions

d'autres cordes à notre arc.

Réhira et moi, nous nous sommes orientés vers les découvertes scientifiques déconcertantes, nous avons pu réaliser des dispositifs ou des appareils absolument nouveaux qui contribuèrent au progrès des industries dans toute la Confédération.

En moins de six mois, j'avais vendu – à des prix parfois astronomiques – une centaine de brevets. Et j'étais devenu un « inventeur génial » dont on se disputait les trouvailles. Nous aurions pu acheter non pas un, mais une demi-douzaine d'astronefs de plaisance.

Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demandai-je à Réhira. On retourne sur Orga ?

Oui, bien sûr... Mais rien ne presse... Je voudrais visiter encore quelques autres planètes... Je voudrais surtout aller faire un séjour sur ta planète natale. Je sais que tu seras heureux de la revoir...

C'était en effet mon désir. Je n'ignorais pas – j'avais fait faire une enquête discrète – que mes parents, hélas ! étaient morts pendant mon absence. Mais j'avais gardé une certaine nostalgie des vertes prairies de Fig.

CHAPITRE XVII

Où Réhira – qui maintenant s'appelle Seirel – peut de nouveau s'abandonner à ses penchants naturels avec la gentillesse et la fantaisie qui la caractérisent, ce qui m'amène à en terminer avec ce récit.

Réhira – que j'appelais Seirel quand nous étions en présence d'une tierce personne – était beaucoup plus femme encore que je ne l'aurais supposé.

Sur la planète Mirmol, notre dernière étape avant Fig, elle trouva, en effet, le moyen – mais sans le faire exprès – la veille même du jour qui avait été fixé pour notre départ, d'avoir une crise d'appendicite. Il fallut l'opérer.

Tout se passa fort bien. Et le chirurgien qui lui retira des entrailles l'appendice défectueux ne soupçonna pas un seul instant qu'elle était née sur une planète aussi singulière que la planète Orga.

Tu vois, me dit-elle, que je suis bien réellement faite comme toutes les femmes qui sont de la même espèce que toi.

C'était l'évidence. Mais il n'était pas moins évident qu'elle était télépathe, qu'elle était capable de transformer une potiche en pendule ou en potiron, et que nos amours étaient inimitables.

Il était évident aussi que j'étais devenu un Orgélien intégral. Et que nous continuions, Réhira et moi, à vivre par la pensée comme nous l'aurions fait si nous avions été sur la planète aux métamorphoses.

Notre départ pour Fig ne fut retardé que de trois mois. Car il n'y avait toujours qu'un seul service trimestriel d'astronef entre le lieu de ma naissance et le reste de la Confédération. Mais ce n'était plus le « Conquérant » qui opérait. Ni le commandant Léridental. Ils avaient tous deux pris leur retraite.

*

* *

Tandis que j'écris ces lignes et que j'approche de la fin de ce récit,

je suis installé devant, une petite table, sur la terrasse de notre maison au flanc du Mont-Haut. D'où je suis, j'aperçois, sur ma droite, la tranquille ville de Herlim et, au-delà, le paisible océan, et sur ma gauche les grasses et vertes prairies qui s'étendent à perte de vue et où paissent les grands troupeaux auxquels j'aurais dû accorder mes soins si j'étais resté vétérinaire.

Mais – je l'ai dit en commençant ces pages – on ne choisit pas sa destinée.

Réhira est assise non loin de moi dans un rocking-chair, à l'ombre d'un superbe tilleul, et elle lit un livre. Quand je dis qu'elle le lit, ce n'est qu'une façon de parler. Il lui suffit de tourner les pages pour s'assimiler en une seconde, et de façon indélébile, le contenu de chacune d'elles. Quand je lis moi-même, je vais d'ailleurs tout aussi vite. A cet égard, nous sommes aussi rapides que les machines électroniques les plus perfectionnées.

Réhira a, à côté d'elle, une pile d'ouvrages de toutes sortes qu'elle va dévorer en moins d'une heure. Parfois elle s'interrompt et, pendant un moment, elle regarde le ciel. Mais je sais à quoi elle est alors occupée : elle scrute les pensées des habitants de Herlim, et je la vois parfois sourire.

Nous sommes ici depuis cinq mois, et en principe, nous devons y rester au moins un an.

La planète lui plaît beaucoup. Elle la trouve extrêmement « reposante ». Chaque matin nous allons nous baigner sur la jolie plage de sable fin qui est au nord de Herlim. L'après-midi, nous faisons de longues promenades en *sluiscars* ou en *jetcars* à travers la campagne. Le soir nous recevons quelques amis qui sont eux aussi « reposants ». Parfois nous regardons la télévision.

Notre maison est très agréable, très confortable. Nous avons un grand et beau jardin, plein d'arbres et de fleurs, qui nous rappelle celui de notre île sur Orga.

J'ai acheté cette propriété le jour de notre arrivée à Herlim, et nous nous y sommes installés le soir même. Ce jour-là, et les jours suivants, tandis que nous nous promenions dans la ville, je reconnus beaucoup de gens que j'avais fréquentés autrefois. Mais naturellement, personne ne me reconnut, pour la bonne raison que le Bur que je suis devenu, – grand, blond et mince – ne peut être confondu avec le Bur de courte taille, noiraud et pataud, que j'ai été. Ce qui ne m'empêcha pas de nouer ou de renouer quelques amitiés avec diverses personnes à qui j'ai confié que si j'étais venu sur Fig avec ma chère épouse, c'était pour y écrire en toute tranquillité un livre. Car, après avoir été prestidigitateur, puis inventeur, je suis devenu écrivain – un métier

qui inspire aux Figiens d'autant plus de respect qu'il n'est guère pratiqué sur leur planète.

J'ai revu avec une certaine émotion, en compagnie de Réhira, notre vieille Ecole Supérieure Agronomique et Vétérinaire. C'est le directeur en personne – toujours le même qu'autrefois, et qui est devenu un de nos amis – qui nous la nt visiter. Il nous donna toutes sortes de détails sur la façon dont l'enseignement y est prodigué. Je l'écoutais avec tout l'air d'un profane que cela intéressait prodigieusement. Il nous parla des plus brillants de ses anciens élèves. Il insista même sur deux d'entre eux, Bur Olec Svertolmîn et Frio Estin Blakitol qui, selon lui, avaient eu le grand tort d'abandonner la belle profession de vétérinaire et de quitter Fig.

— Ces deux malheureux jeunes gens, nous dit-il, ont commis la folie, il y a sept ou huit ans, de s'embarquer avec un nommé Jor, à bord « l'un astronef appelle l'« Audacieux », pour aller explorer une lointaine et dangereuse planète, la planète Orga. Ils ne sont, hélas ! jamais revenus... Peut-être avez-vous entendu parler de cette histoire ?

— Oui, vaguement, fis-je.

Je jetai un coup d'oeil à Réhira. Elle gardait un sérieux imperturbable.

— Quel dommage qu'ils soient morts ainsi, reprit le directeur, car c'étaient, deux brillants sujets.

Pendant toute cette visite, et tandis que notre guide pérorait, je m'entretenais télépathiquement avec mon épouse. Je lui disais :

— Voici le fauteuil où j'étais assis pendant les cours d'histoire naturelle... Sur cette table, regarde, j'ai gravé mon nom... Ici la chambre que j'occupais avec Frio durant la dernière année de nos études... Voici la place où j'étais assis au réfectoire. Frio se tenait à ma droite...

Nous arrivâmes dans la bibliothèque. Je me dirigeai tout droit vers un certain rayon que je connaissais bien. Le hasard fit que je tombai presque aussitôt sur un petit livre poussiéreux à couverture verte. Je le tendis à Réhira. Elle l'ouvrit et tomba juste sur la page consacrée à la planète Orga, l'examina pendant une seconde, puis me regarda avec une tendresse infinie, lisant dans ma pensée.

— Oh ! chéri, me dit-elle silencieusement, si ce petit livre n'avait pas été dans cette bibliothèque, nous ne nous serions jamais rencontrés... Je frémis rien que d'y songer... Ce petit livre, j'ai envie de l'embrasser...

Elle le fit effectivement, malgré la poussière, pendant que le directeur avait le dos tourné.

Il me faut dire maintenant que, depuis trois semaines je vis dans un état quasi permanent d'hilarité et de semi-inquiétude.

Il me faut dire aussi que trois jours après notre arrivée sur Fig, il s'est passé dans notre jardin quelque chose que je ne peux pas, moi, qualifier d'extraordinaire, mais qui l'aurait été pour n'importe quelle autre personne.

J'étais descendu seul, en voiture, jusqu'à Herlim, pour y faire réparer notre robot-jardinier dont le réseau électronique s'était quelque peu détraqué. Tandis que je remontais vers la maison dans mon *jetcar*, j'eus l'impression que Réhira, avec qui je venais de me remettre en contact télépathique, vivait dans une sorte de joie tourbillonnante.

Cela lui arrivait souvent. Elle avait des crises de joie délirante comme d'autres femmes ont des crises de nerfs ou des accès de mélancolie. Mais jamais encore je ne l'avais sentie en proie à une félicité aussi intense, aussi débordante.

Je garai ma voiture. Je remis en train le robot-jardinier en lui donnant comme consigne de tailler les haies, puis je gravis au pas de course l'allée qui menait jusqu'à notre terrasse.

Alors, je compris.

Sous le grand tilleul, à l'abri d'un massif de rosiers, Réhira était en train de danser la danse des métamorphoses. Et elle **le** faisait avec une fougue, une **ivresse**, une joie extraordinaire. Elle changeait d'aspect et de couleur toutes les cinq secondes. Les formes successives qu'elle adoptait étaient d'une grâce, d'une harmonie, d'une beauté indicible.

Tout en dansant, elle chantait. Un chant silencieux pour mes oreilles, mais qui néanmoins pénétrait en moi avec l'étincelante douceur d'une symphonie magistrale.

Il y avait plus de trois ans que je n'avais pas vu un spectacle de cette sorte, et j'en étais moi-même transporté de joie, envoûté.

J'essayai de faire comprendre mon émotion et ma surprise à ma fantastique compagne. Mais elle était si absorbée par ce qu'elle faisait qu'il me fallut concentrer sur elle tout mon flux télépathique pour attirer son attention.

Aussitôt elle revêtit la forme d'une sorte de lyre, ce qui, pour les Orgéliens, est le symbole des suprêmes ivresses. Mais l'instant d'après, elle reprenait son apparence habituelle, elle redevenait Seirel.

Elle se jeta dans mes bras.

Oh ! mon chéri... Que je suis heureuse !... Nous sommes stupides de ne pas avoir essayé plus tôt... Fig possède les radiations qui conviennent pour le *slapset*... Quand tu es parti, il y a une heure, j'ai voulu vérifier la chose, sans grand espoir d'ailleurs... Et tu as vu... Tu as vu... C'est merveilleux... Oh ! douce et bonne planète Fig... Mais viens... Viens dans la petite grotte qui est derrière la maison... C'est là que j'ai fait mon expérience... Et j'ai réussi... Je suis bourrée d'autant d'énergie que quand nous vivions sur Orga... Viens vite... A ton tour maintenant...

Cette nouvelle me combla moi aussi de satisfaction.

Réhira et moi, nous avons cru qu'une telle joie ne nous serait pas donnée avant notre retour sur Orga.

Sur les diverses planètes de notre Confédération où nous avons séjourné plus ou moins longtemps depuis que les Skinks nous avaient libérés, nous avons naturellement sondé les possibilités de nous livrer au *slapset*. Mais vainement.

Bril s'était trompé en pensant que toutes les planètes présentaient la même merveilleuse particularité qu'Orga ou Borni. Nous en étions même venus à supposer qu'aucune de celles qu'habitaient les hommes n'offrait les conditions requises. En quoi, nous nous trompions également, puisque ma propre planète natale, la modeste Fig, convenait parfaitement.

Réhira m'entraîna vers la petite grotte.

J'y passai une heure, après m'être défait sans hésitation de mon enveloppe humaine. Et quand j'en sortis, je dansai, moi aussi, la danse ardente des métamorphoses.

Je me sentais comme gonflé d'une énergie incalculable, capable de soulever des montagnes et de bâtir des palais par la seule force de ma pensée.

*

* *

Les semaines passèrent ensuite, de la façon que j'ai dite plus haut. Mais parfois, la nuit, quand tout était endormi dans le voisinage, que le silence régnait sur Herlim, Réhira et moi, qui n'avions plus besoin de dormir, nous allions dans notre jardin. Là, au clair de lune – de cette lune figienne dont on dit qu'elle ressemble étrangement à celle qui gravite autour de la planète-mère – nous nous livrions au jeu des innombrables féeries. Nous transformions aussi les arbres, les haies, les rochers, les fleurs. Nous avions un peu la sensation d'être sur Orga. Seul le robot-jardinier assistait à ces fêtes.

Nous remettons naturellement tout en place avant que l'aube ne parût.

Je travaillais assidûment, chaque matin, pendant deux ou trois heures, à ce manuscrit. Comme Réhira ne voulait pas me déranger, elle en profitait pour aller faire une promenade dans la campagne.

Sa vitalité, sa gaieté, son enjouement me ravissaient.

Il y a trois semaines, j'ai eu une grosse surprise. Une surprise, à vrai dire, moins grosse que celle des habitants de Herlim.

Ceux d'entre eux qui, ce matin-là, se promenaient aux environs de la ville, dans les parages de la ferme Morliby, furent tout à coup témoins d'un phénomène absolument extraordinaire et qui les laissa pantois. Ils continuaient à marcher entre de hauts herbages, ils apercevaient à leur droite et à leur gauche des troupeaux de vaches magnifiques, ils voyaient toujours le plantureux bosquet de châtaigniers qui ornait la prairie, et la ferme Morliby était toujours là, avec sa façade bien nette, son grand toit en pente, ses étables d'une propreté méticuleuse. Mais l'herbe, tout soudain, avait changé de couleur. Elle était d'un bleu intense, d'un bleu saphir. Les vaches avaient une belle couleur de framboise, comme les cheveux de notre ami Kroal Knuss. Les châtaigniers étaient devenus mauves. Quant à la ferme et aux étables, elles étaient parées de tous les tons de l'arc-en-ciel.

Il se trouva que l'un des promeneurs avait sa caméra et qu'il eut assez de présence d'esprit pour prendre un film.

Ce film fut donné le soir même, avec toutes sortes de commentaires, par le poste émetteur de télévision de Herlim.

Nous avions ce soir-là à la maison quelques amis, notamment le directeur de l'Ecole Agronomique et Vétérinaire. Tous poussaient des exclamations effarées. Seirel et moi nous en poussions aussi, pour faire comme tout le monde.

Bien entendu, je savais depuis le matin ce qui s'était passé, car mon épouse n'avait pas pu me le cacher un seul instant.

— Pourquoi as-tu fait cela ? lui ai-je demandé quand elle rentra ce matin-là à la maison.

Elle eut un grand éclat de rire.

— Je n'ai pas pu résister à l'envie de m'amuser un peu. Ni au désir d'exercer mon pouvoir sur une échelle plus vaste.

Je ne pus, naturellement, que rire moi aussi aux éclats.

« Cet étrange phénomène, disait le commentateur de la télévision, dura une vingtaine de minutes. Les causes en sont inexplicables. On ne

peut même pas l'attribuer à une hallucination collective, car un film en a été pris, et c'est ce film même que vous avez sous les yeux. »

Nos invités se perdaient eux aussi en conjectures.

— On n'a jamais vu une chose pareille sur la planète Fig ! nous disait le directeur de l'Ecole Vétérinaire. Des vaches couleurs framboise !

*
* *

Trois jours plus tard, la rivière qui traverse Herlim et qui est un de ses plus beaux ornements, se mit à faire des siennes.

Après avoir mollement serpenté dans les grasses plaines des environs, elle entre dans la ville par le faubourg Spilpin et achève sa course entre des quais majestueux. Ses eaux sont habituellement d'un beau vert transparent. Elles prirent ce matin-là tour à tour la teinte des oranges, puis celle des tomates, puis celle des pivoines roses, tandis que les pierres des quais changeaient elles aussi de couleur. Mais ce n'était pas tout. L'eau ondulait agréablement à sa surface. Ou bien elle était animée par de petits tourbillons élégants. On vit même apparaître sur la rivière un petit bateau bariolé tout orné de fleurs inconnues et magnifiques.

Les gens étaient accourus en foule sur les quais pour contempler, stupéfaits et un peu effrayés, cet inexplicable spectacle. Cette fois encore un film fut pris et diffusé le soir même à la télévision.

Le lendemain, l'Ecole Supérieure Agronomique et Vétérinaire, ma vieille école, aux murs d'une blancheur immaculée, parut tout à coup avoir été coulée dans de l'or pur. Elle était étincelante. Et cela dura une vingtaine de minutes.

Le surlendemain, on vit dans le ciel un nuage qui semblait lui aussi fait d'or massif.

Et cela continua... Chaque journée apportait quelque chose de nouveau et d'insolite.

Ma femme jouait à la sorcière. Cela l'amusait énormément. Je ne pouvais naturellement pas m'empêcher de rire moi aussi en voyant les têtes de mes concitoyens et en scrutant leurs esprits où l'étonnement, la stupeur, continuaient à se mêler à une crainte vague.

Déjà la nouvelle que d'étranges phénomènes se produisaient sur la planète Fig s'était répandue dans toute la Confédération. Les savants forgeaient des hypothèses plus absurdes les unes que les autres. Les speakers de la télévision, les journaux, ne parlaient plus que de cela.

La nuit dernière, alors que tout dormait dans Herlim – où les habitants avaient pour la plupart des rêves fantastiques provoqués par ce qu'ils avaient vu —, Réhira me prit par le bras et me dit :

Viens, mon cher Bur...

Je savais déjà ce qu'elle avait fait, naturellement.

Nous sommes descendus jusqu'à la plage. Devant nous, une portion de l'océan avait été transformée par elle en océan orgélien. Un océan bigarré, dont les vagues ondulaient lentement sous la clarté de la lune.

Nous avons plongé dans l'étonnante substance, et pendant une heure ce fut pour nous un inimaginable délice.

Mais quand nous fûmes rentrés à la maison, je dis à Réhira :

— Il vaudrait peut-être mieux, ma chérie, cesser ce petit jeu...

— Je ne peux pas m'en empêcher... C'est plus fort que moi... Tu sais bien que j'ai un tempérament espiègle...

— Oui, dis-je. Et tout cela m'amuse autant que toi... Mais je ne voudrais tout de même pas rendre fous mes concitoyens. Bien qu'ils n'aient subi aucun dommage, ils commencent à s'inquiéter sérieusement.

Elle réfléchit un quart de seconde.

— C'est vrai, dit-elle. Tu as raison... Cela risque de les troubler... Et je ne voudrais pour rien au monde causer des désagréments à cette aimable planète et à la civilisation dans laquelle tu as été élevé. Mais je ne vois qu'une solution : c'est de regagner Orga au plus vite. Je crois d'ailleurs que c'est un peu la nostalgie d'Orga qui m'a fait faire tout ce que j'ai fait ces derniers jours.

— Bien sûr, dis-je en la serrant dans mes bras. Tu n'étais pas destinée à vivre dans un monde aussi terre à terre que celui où je suis né. Et moi je m'y sens à l'étroit, puisque je suis devenu Orgélien. Nous partirons après-demain. C'est le jour de la navette entre Fig et Mirmol.

*
* *

Nous avons pris ce soir congé de nos amis. Ils m'ont demandé si mon livre était terminé. Je leur ai dit oui, ce qui est la vérité. Ils m'ont demandé quel en était le sujet. Je leur ai dit que c'était une relation – agrémentée d'une histoire d'amour – d'un voyage que j'avais fait quelques années plus tôt sur une curieuse planète. Ce qui était encore la vérité. Ils m'ont demandé quand et où cet ouvrage serait publié. Je

leur ai fait une réponse vague.

Je ne pouvais pas leur dire qu'il ne serait publié que dans dix mille ans.

Eh oui ! dans dix mille ans, si quelque cataclysme cosmique ne vient pas d'ici là anéantir notre belle Confédération. Mais je ne vois aucune raison pour qu'elle ne soit pas encore plus prospère, plus évoluée et plus belle.

L'idée d'écrire ce récit, où j'ai rapporté fidèlement ce qui m'est arrivé depuis mon départ de Fig en l'an 7.732 de l'ère galactique (Nous sommes maintenant en l'an 7.741.) ne me serait jamais venue si, quand nous étions sur Béryllis l'an dernier, Réhira et moi, je n'avais pas lu une information qui m'a frappé.

On était en train de construire sur cette planète une sorte d'immense pyramide indestructible dans laquelle allaient être enfermés des spécimens de toutes sortes particulièrement représentatifs de notre époque : appareils, machines, objets usuels, vêtements, oeuvres d'art, enregistrements musicaux et autres, films, livres, manuscrits, etc., le tout destiné à nos lointains descendants. Cette pyramide sera close dans dix mois. J'y déposerai, dès que nous arriverons sur Béryllis le mois prochain, ce récit que j'achève, et qui sera sous pli scellé. On refusera d'autant moins de le prendre que je le présenterai sous mon identité « d'inventeur génial et bien connu », et que je dirai qu'il se rapporte à la façon dont j'ai pu réaliser mes inventions – ce qui d'ailleurs est très conforme à la vérité.

La pyramide ne devra être ouverte que dans 10 000 ans, c'est-à-dire en l'an 17 741.

Si je publiais mon livre aujourd'hui, cela pourrait gêner les Orgéliens, car il y aurait aussitôt une foule de curieux pour aller les voir. Mais dans dix mille ans !... D'ici là, il se sera passé bien des choses ! Réhira est d'ailleurs d'accord avec moi.

J'ai chargé un des amis que je me suis faits sur Béryllis en ma qualité d'inventeur de m'acheter un petit astronef de plaisance, en lui disant que je voulais un engin solide, rapide et capable de faire une très longue croisière. Il vient de répondre au message subspatial que je lui avais adressé. Il a trouvé immédiatement ce qu'il me fallait. « Un petit bijou, me dit-il, et qui s'appelle l'« Espiègle ».

Ce nom a beaucoup amusé Réhira.

Dans un mois, nous serons à bord du bijou et voguerons vers la planète des métamorphoses où une longue vie de bonheur nous attend.

EPILOGUE

Le 5 du mois de Koros de l'an 17.741 de l'ère galactique, le poste Télé-Univers de la planète Béryllis diffusait l'information suivante : « Parmi les innombrables et passionnants trésors déposés par nos lointains aïeux dans la grande pyramide qui a été ouverte le mois dernier, nous révélant combien nos moeurs, nos coutumes et nos techniques ont évolué depuis dix mille ans, on a découvert un très curieux manuscrit, rédigé naturellement en galactique archaïque, qui se rapporte à la planète Orga.

« On sait que cette planète étrange, qui avait été visitée en l'an 7.518 par un certain Jarraquin, n'avait pas fait l'objet jusqu'à ces dernières années d'une nouvelle prospection parce qu'elle avait été jugée très dangereuse. On sait aussi que l'expédition qui s'y rendit il y a quatre ans, en 17.737, y découvrit une civilisation extraordinaire, totalement différente de la nôtre, et beaucoup plus évoluée. Sur les cinquante membres de cette expédition, cinq seulement sont revenus, les autres n'ayant pas voulu quitter Orga. Ils nous apportaient, avec les amitiés des Orgéliens, un curieux projet d'accord entre les deux civilisations. Les Orgéliens s'engageaient à nous fournir des renseignements propres à hâter l'évolution de nos techniques, à condition que nous n'allions les voir qu'une fois par siècle, en petit nombre, et avec un seul astronef.

« Leurs porte-parole – c'est-à-dire les membres de notre expédition qui sont revenus – se montrèrent si convaincants que les hautes autorités de notre Confédération finirent par accepter cet étrange traité. Aussitôt les messagers leur remirent une foule de documents, de plans, de mémoires. Ceux-ci allaient permettre à nos industries de réaliser très vite des progrès qui auraient demandé plusieurs siècles sans cet heureux apport. Le traité est donc prodigieusement avantageux. Chacun sait que nous en éprouvons déjà les bienfaits depuis plusieurs années.

« Ce que l'on sait moins, c'est que les hommes qui étaient allés sur Orga il y a quatre ans, – et qui s'empressèrent, après la conclusion du traité, d'y retourner pour ne plus en revenir – racontèrent une bien singulière histoire. Il y a dix siècles, d'après les Orgéliens, une douzaine d'hommes et de femmes, se seraient posés sur cette planète, y seraient volontairement restés et seraient devenus des Orgéliens eux-mêmes. Ils auraient encore des descendants parmi les habitants. Un

seul des membres de cette expédition serait revenu en visite, incognito, dans notre Confédération, en compagnie d'une épouse orgélienne, mais n'y aurait fait qu'un séjour d'un ou deux ans, et serait reparti avec sa femme. Tous deux seraient morts sur Orga à un âge très avancé, laissant une descendance.

« En fouillant dans les archives galactiques, on a effectivement retrouvé les traces d'une expédition organisée par un certain Jor Arevadoulu, à destination de l'étrange planète, à bord d'un astronef baptisé l'« Audacieux ». On a cru à l'époque que ce vaisseau s'était perdu corps et biens. Parmi les membres de son équipage figurait un certain Bur Olec Svertolmin, biologiste. Or l'ouvrage qu'on vient de découvrir dans la grande pyramide a précisément pour auteur ce Bur Olec Vertolmin, et il est clair qu'il l'a écrit durant le séjour qu'il fit dans la Confédération, sur la planète Fig, avec son épouse orgélienne. Cet ouvrage, qui présente un intérêt historique évident, apporte sur la planète Orga des révélations beaucoup plus fantastiques que celles qui nous ont été faites – avec trop de parcimonie, semble-t-il – par les récents explorateurs. Il sera prochainement diffusé dans une traduction en galactique moderne. »



ANTICIPATION - FICTION

B.R.Bruss

L'ETRANGE PLANETE ORGA

Une planète entièrement recouverte par un océan visqueux, bizarre, aux couleurs vives et sans cesse changeantes, et sur lequel erraient des boules blanches : telle était la planète Orga, classée depuis longtemps parmi les plus dangereuses et sur laquelle personne n'osait s'aventurer.

Bur et son ami Frio rêvaient de l'explorer. Ils tombèrent sur un homme richissime qui faisait le même rêve et venait d'acheter un astronef pour le réaliser.

Une petite expédition partit donc pour Orga. Elle n'en est jamais revenue. Mais on aurait peut-être tort de penser que ses membres avaient péri...

Prix : 3,30 F
3,40 F T.L.C.